

U d'/of OTTAWA
39003002454618



LES TROIS DUMAS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

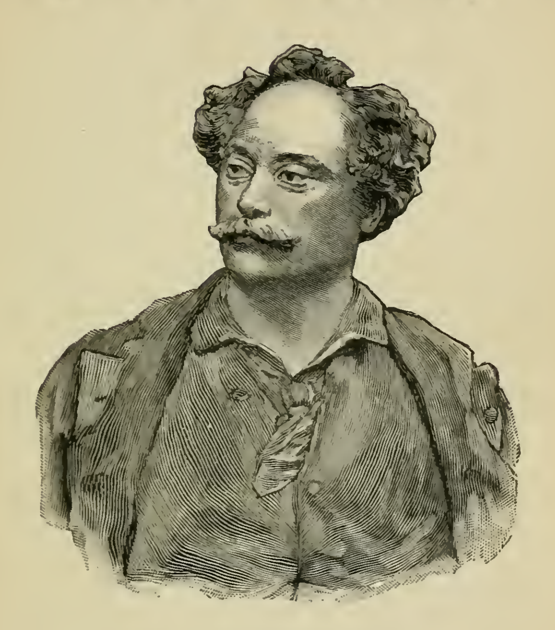
Monsieur Le Maire. (Librairie illustrée) . . . . 1 vol.
Candeur ! (Perrin). . . . . 1 vol.
Marsyas. (Lemerre). . . . . 1 vol.

Sous presse :

Les Justes Noces . . . . 1 vol.

LES

TROIS DUMAS



LE GÉNÉRAL DUMAS

ALEXANDRE DUMAS PÈRE — ALEXANDRE DUMAS FILS

PARIS

A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

AVERTISSEMENT

Ce volume n'a point la prétention d'être une étude militaire ni littéraire, sur les trois grands héros, à titres différents, qui illustrèrent la France pendant un siècle, de père en fils.

Pour être aussi savant, il faudrait pouvoir consacrer cinq cents pages au général et mille à chacun des deux autres.

Mon but n'a donc pas été d'écrire l'étude définitive et maîtresse sur les trois Dumas. Il a été plus modeste.

J'ai voulu, simplement, sous un format populaire, dans un style de causerie, donner sur les trois Dumas les renseignements biographiques, anecdotiques, littéraires, indispensables à quiconque s'intéresse aux choses de l'esprit et de l'histoire.

J'ai pensé qu'à l'heure où le dernier — et peut-être le plus grand — de la race venait de disparaître, une vue d'ensemble ne serait pas mauvaise, avant que les spécialistes, auxquels mon livre pourra servir de fil, se missent à la besogne.

Et, d'ailleurs, avec les trois Dumas n'est-ce pas l'histoire du siècle qui se déroule en la personne de magnifiques représentants?

Le général symbolise l'ivresse guerrière de la Révolution et de l'Empire. Alexandre Dumas est bien le type du romantique exaspéré, exubérant, débordant, avide de liberté, puis — plus tard — de plaisir, de la Monarchie de Juillet et du Second Empire. Enfin, Dumas fils c'est bien le plus bel exemple de l'homme moderne, grave, préoccupé des problèmes moraux et sociaux, prenant la vie au sérieux et, à l'encontre de Beaumarchais, ne se hâtant pas de rire parce qu'il pourrait y avoir, plutôt, à pleurer.

Pour établir ces récits, je me suis renseigné de tous côtés, dans toutes les publications diverses qui ont été faites sur les Dumas.

Mais il est bien entendu que les Mémoires *d'Alexandre Dumas ont été ma principale source, soigneusement contrôlés pourtant, car ce mulâtre avait du sang de Bordelais dans les veines. Je me suis surtout attaché, par mes citations, à donner de ces* Mémoires *une idée qui les fera aimer, en conseillera la lecture, à cause de leur verve débordante et de leur prodigieux dramatique.*

Pour ce qui est de Dumas fils, son œuvre s'offrait à moi. Son âme y est tout entière. Je n'ai eu qu'à lire, puisque, pour la biographie, l'heure n'est pas venue des détails menus et divers. Si belle et digne qu'ait été une vie, il faut se garder de la divulguer trop tôt. Ma biographie de Dumas fils ne néglige rien, pourtant, de ce qu'il est nécessaire de connaître pour le bien comprendre.

J'espère, enfin, qu'on accordera quelque attention aux chapitres deuxième et troisième de Dumas fils. Le chapitre deuxième est un résumé pratique des idées du maître, prises à travers ses brochures et ses préfaces. On aura là en vingt pages son âme entière. Le cha-

pitre troisième est composé de l'analyse et des fragments des notes de l' « Édition des Comédiens », qui n'a jamais été mise en vente.

A la vérité, souvent, les journaux en ont donné des morceaux et leur ont emprunté bien des anecdotes. Mais personne n'avait encore fait, sur elles, le travail d'ensemble que j'ai essayé d'accomplir.

Paris, mai 1896

LE GÉNÉRAL DUMAS

CHAPITRE PREMIER

Sa naissance. — Son enfance. — Sa jeunesse. — Ses premières armes. — Sa brouille avec son père. — Il s'engage. — Mort de son père.

Thomas-Alexandre Dumas-Davy de la Pailleterie, père de l'auteur des *Trois Mousquetaires*, naquit le 25 mars 1762, du marquis Antoine-Alexandre Davy de la Pailleterie, colonel et commissaire général d'artillerie, et de Louise-Cossette Dumas, pauvre petite négresse, d'esclave passée au rang d'épouse, aimée peut-être du marquis, l'aimant à coup sûr, morte dix ans après avoir mis au monde un fils farouche et bon, morte sans s'être fait jamais connaitre que par sa douceur et sa bonté.

Le père de Thomas-Alexandre, le marquis Davy de la Pailleterie, s'était expatrié de France vers 1760. C'était l'époque où l'on allait, comme on disait alors, « aux Iles » c'est-à-dire à l'aventure, chercher fortune dans le commerce des pays neufs, dans l'exploitation agricole, souvent enfin fuir, simplement, Paris, la Cour et la misère...

C'est ainsi qu'était parti René de Chateaubriand, le père de l'auteur d'*Atala*, c'est ainsi que celui-ci partit lui-même et c'est ainsi que le marquis de la Pailleterie dut partir, las de la vie frivole qu'il menait et, pour-

tant, incapable de rompre avec elle par sa seule volonté. Il fallait mettre, entre elle et lui, tout un océan.

Ce fut à Saint-Domingue (ou Haïti) qu'il débarqua.

A peine arrivé il s'établit. Ayant acheté une étendue de terrain considérable — oh ! à très bon compte! — vers la pointe occidentale de l'île, il fixa sa demeure au lieu dit le Trou-Jérémie.

« Un jour que vous n'aurez rien à faire et qu'il ne fera pas trop chaud, descendez au sud de l'île, jusqu'à Jérémie, sur le golfe de Leogane.

« C'est un véritable voyage; c'est un véritable pèlerinage que je vous demande de faire.

« C'est là qu'au printemps de 1762 une petite esclave noire mettait au monde un petit mulâtre, lequel devait être un jour le général Alexandre Dumas. »

Ces lignes sont de Dumas fils lui-même, l'arrière-petit-fils de « la petite esclave noire ». Le marquis de la Pailleterie avait distingué la pauvre esclave, Cossette Dumas, parmi celles qu'il employait à défricher sa propriété. Il en fit sa compagne ; en fit-il son épouse ?

Alexandre Dumas père l'affirme et en donne comme preuve l'acte de mariage de son père, où il est qualifié de fils du marquis et où se trouve la mention : *vu l'acte de naissance*.

Les probabilités pourtant sont contre cette hypothèse. Outre qu'on s'explique mal le marquis de la Pailleterie, qui n'avait pas quitté la France à cinquante ans sans esprit de retour, épousant une petite esclave, si profond fût son amour et si digne en fût-elle ; outre l'absence, sur cet acte de mariage, de la mention à la suite du mot fils : *légitime* ou *naturel ;* outre cela, le fait que son fils, lorsqu'il le quitta, renonça au nom de la Pailleterie et prit le nom de Dumas, qui était celui de sa mère, prouve qu'il ne se reconnaissait pas légalement le titre de marquis. Quittant son père, il quittait son nom, qu'il eût gardé s'il eût été le sien.

Mais qu'importe? Y avait-il au Trou-Jérémie une municipalité ?.. On vivait avec ceux qu'on aimait et Cossette dut adorer son époux devant Dieu, comme le marquis dut aimer sa petite esclave soumise et douce.

L'existence de Thomas-Alexandre au Trou-Jérémie, de 1762 à 1780, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il revint en France avec son père, fut ce que vous pensez : la vie au grand air, libre et lâchée à travers la plaine et la montagne, sur la mer clémente, une vie de petit animal développant ses muscles et son cœur dans la nature bienfaisante.

Puis, le soir, le marquis, qui s'admirait dans cet enfant souple et vigoureux, lui apprenait ce qu'il pouvait savoir de son pays et de sa famille, ce qu'il n'ignorait pas, ce qu'il n'avait pas oublié de ses lectures. Et lorsque le petit mulâtre voudra fuir un père oublieux de ses devoirs, il ira chercher au régiment la paix et la liberté, dans la vie libre et épanouie des camps.

La petite esclave noire mourut en 1772. Le marquis, qui s'était reposé sur elle du soin de faire prospérer le bien de leur enfant, sut mal gérer, seul, sa propriété. La nostalgie aussi, sans doute, le tourmentait...

Il prit le parti de revenir en France. Il y revint en 1780, avec son fils, qui avait donc dix-huit ans.

A peine rentré, le petit mulâtre se trouva jeté dans la société même que son père avait voulu fuir et aux mauvais instincts de laquelle il devait, par conséquent, d'être au monde...

Il ne parut point avoir pour elle aucun dégoût. Parmi les Lauzun, les La Fayette, les Lameth, les Dillon, il vivait en vrai fils de famille.

« Beau de visage, dit son fils dans ses *Mémoires*, quoique son teint de mulâtre donnât un caractère étrange à sa physionomie ; élégant comme un créole, admirablement fait à l'époque où c'était un avantage d'être bien fait, avec des pieds et des mains de femme...

mon père devait avoir et eut une foule d'aventures. »

En voici une qui va nous peindre ce bon et brave enfant, au physique et au moral, bien mieux que toutes les analyses.

Il se trouvait, au théâtre de la Montansier, dans la loge d'une jolie femme, sa compatriote. Un mousquetaire, soudain, fit irruption dans la loge et se mit à causer avec la dame, qui lui fit alors remarquer la présence d'un tiers.

— Oh ! pardon ! je prenais monsieur pour votre laquais !

Une seconde après, le mousquetaire tombait sur la tête des spectateurs du parterre. Le jeune de la Paillerie l'avait saisi par le col et la ceinture et l'avait simplement jeté par-dessus la loge.

Cette aventure lui fit faire connaissance avec le duc de Richelieu, qui avait été ami de son père. Il profita de ces relations et sa vie exubérante et dissipée de fils de famille, continua de plus belle jusqu'au jour où il fallut enrayer.

A l'âge de soixante-quatorze ans, son père épousa Marie Retou, sa femme de charge.

Un mois plus tard, il s'engageait au régiment des dragons de la Reine, sixième de l'arme, sous le numéro 429. Et pour rompre tout lien avec son père, si dur avec lui et oublieux de sa mère et de lui, il s'engagea sous le nom d'Alexandre Dumas.

Treize jours après, le 15 juin 1786, le marquis de la Pailleterie rendait son âme à Dieu, son âme un peu futile peut-être, mais assurément généreuse et tendre, puisqu'il aima Cossette et eut un fils qui fut celui que nous allons apprendre à aimer.

CHAPITRE II

Son portrait. — Ses grades. — Il est nommé général en chef. — A Bayonne. — *Monsieur de l'Humanité.* — A l'armée des Alpes. — Le Mont-Cenis. — Son procès ; acquitté. — Il démissionne. — Il reprend du service et rejoint Bonaparte.

A la fin du mois de juin 1786, le dragon de la Reine Alexandre Dumas rejoignait son régiment à Laon. Il avait vingt-quatre ans. Le moment est venu de tracer son portrait. Voici comment le dépeint son fils.

« C'était un des plus beaux jeunes hommes que l'on pût voir. Il avait ce teint bruni, ces yeux marrons et veloutés, ce nez droit qui n'appartiennent qu'au mélange des races indiennes et caucasiques. Il avait les dents blanches, les lèvres sympathiques, le cou bien attaché sur de puissantes épaules et, malgré sa taille de cinq pieds neuf pouces, une main et un pied de femme. Ce pied surtout faisait damner ses maitresses, dont il était bien rare qu'il ne pût pas mettre les pantoufles.

« Au moment où il se maria, son mollet était juste de la grosseur de la taille de ma mère. »

En un mot, c'était un colosse. Et sa force correspondait exactement à sa taille. En voici quelques exemples.

Au manège, en passant sous une poutre, il passait

ses bras autour de la poutre et enlevait son cheval entre ses jambes.

Un jour, sortant d'un château qu'il habitait, il oublia la clef de la barrière. Il prit simplement la barre transversale, la secoua deux ou trois fois et fit sauter la pierre où cette barre était scellée.

Il introduisait chaque doigt de la main dans un canon de fusil et soulevait ainsi les quatre fusils non pas à bras, mais à doigt tendu.

Voilà l'homme physique.

Au moral, c'était un créole impétueux et nonchalant, toujours prêt à user de la force et renonçant volontiers à en faire le plus légitime usage, inconstant et violent, dégoûté des choses, dès qu'il les possédait, qu'il avait le plus désirées ; cela lui faisait donner sa démission à chaque minute ; son aide de camp interceptait cette démission et il l'en remerciait trois jours après. Il était bien, en somme, de ces sortes de monstres de la nature, colosses égarés parmi nous, qu'ils écrasent d'un mépris instinctif, et qui, s'ils triomphent parfois, au profit de la justice et de la pitié, de leur apathie, ne peuvent jamais s'empêcher d'y revenir. Ajoutez à cela le développement donné à cette nature violente, généreuse et veule, par la carrière militaire et vous aurez, complet, cet être bon, essentiellement bon, mais, en fin de compte, indolent et indifférent au moral, si au physique toutes les violences héroïques lui étaient coutumières. C'était, comme on dirait aujourd'hui, une force de la nature.

De 1786 à 1790, on ne sait rien sur sa vie. Il alla de garnison en garnison, toujours simple dragon. En 1790, il vint en détachement à Villers-Cotterets, où il connut la jeune Marie-Louise-Elisabeth Labouret, fille du commandant de la garde nationale et propriétaire de l'hôtel de l'*Ecu*, ancien maître d'hôtel du duc d'Orléans, le père de Philippe-Egalité.

Le 28 novembre 1792, il épousait Elisabeth Labouret.

Il était colonel des hussards du Midi. Il avait franchi tous les grades en six mois. Voici comment :

Les campagnes de France avaient commencé. Dumas était parti, un des premiers, avec son régiment pour la frontière, au camp de Maulde, où il était simple brigadier.

Un jour, en patrouille avec quatre dragons, il surprend treize chasseurs tyroliens qui se réfugient dans une prairie entourée d'un large et profond fossé. Dumas enlève sa jument, franchit le fossé et fait prisonnier les Tyroliens épouvantés.

Son général (Beurnonville, dit son fils, Dumouriez, disent les autres), le félicita hautement et le nomma maréchal des logis.

Un gaillard aussi énergique, aussi fort que Dumas, devait avoir une grande puissance d'entraînement. Aussi se le disputait-on entre colonels ! Cela fit sa fortune.

Le colonel Saint-Georges, désirant se l'attacher, le prit comme sous-lieutenant. Le lendemain, le colonel Boyer le nommait lieutenant pour le garder. Saint-Georges n'eut plus qu'à le nommer lieutenant-colonel, ce qu'il fit avec bonne grâce, avec d'autant plus de bonne grâce que Dumas se chargeait de la besogne pendant que lui, Saint-Georges, trafiquait...

Et la besogne pour Dumas, c'était de « cogner ferme », et le plus souvent possible, sur l'ennemi.

Une fois, entre autres, près de Lille, à la tête de quatorze hommes, il surprit un poste de quarante soldats hollandais. Il en tua treize de sa main et en fit seize prisonniers.

Le 30 juillet 1793, il était nommé général de brigade, le 3 septembre général de division et le 8 septembre 1793, général en chef de l'armée des Pyrénées-Occidentales. Il y avait juste vingt mois qu'il avait été nommé brigadier. Il est vrai que le plus difficile était d'arriver au grade de colonel, et on a vu grâce à quel concours de circonstances heureuses il dut de franchir si vite les intermédiaires.

Il partit pour son nouveau poste, et à peine arrivé à Bayonne, il eut des difficultés avec les « Représentants du peuple. » Ceux-ci, dignes ancêtres, s'occupaient de tout sans rien connaître et émettaient la prétention de tenir la dragée haute au nouveau général, sous prétexte qu'il avait des opinions modérées.

Le nouveau général leur dit leur fait, leur tourna le dos et... ils capitulèrent.

C'est à Bayonne qu'il reçut le premier des surnoms dont il sera qualifié en si grand nombre pendant toute sa vie.

Il s'était installé sur la grande place de la ville, celle même où avaient lieu les exécutions. Et chaque fois qu'une exécution avait lieu, on était sûr de voir les fenêtres de la résidence du général se fermer hermétiquement.

Alors les vociférations éclataient, les huées :

— Eh! *monsieur de l'Humanité!* à la fenêtre!

Il n'y vint jamais.

Quelque temps après, il dut, tout de même, quitter Bayonne. La guillotine ne pardonnait pas à ses censeurs. Il reçut l'ordre de rejoindre, à la tête de 10,000 hommes, l'armée de l'ouest, dirigée contre la Vendée. A peine arrivé, il en fut nommé le général en chef. Consciencieusement il étudia sa nouvelle armée. Il la trouva dans le plus fâcheux état et, comme il n'avait pas l'habitude de cacher sa pensée, il le dit dans un rapport au Comité de Salut public, rapport qui pouvait le faire envoyer à la guillotine.

Voici les conditions qu'il mettait au prompt achèvement de la guerre : 1° renouveler l'armée; 2° renouveler les officiers généraux; 3° épurer le corps des officiers qui laissaient actuellement toute liberté au vol et au pillage.

Autrement dit : l'armée républicaine est une armée de brigands.

Au lieu de le guillotiner, on se contenta de le déplacer et on l'envoya à l'armée des Alpes.

Il y remplaçait Kellermann que la Convention suspectait.

A peine arrivé, il se mit à la besogne, reconnut les lignes de l'ennemi, rétablit les communications avec l'armée d'Italie, étudia lui-même tous les chemins, aidé des chasseurs de chamois et enfin, ayant tout prévu, tout préparé jusqu'à cette suprême précaution de dire à ses soldats : « Tout homme qui tombera dans le précipice est un homme mort. Donc, inutile de crier au secours. Ce serait peine perdue pour lui et il risquerait de faire surprendre les autres » (trois tombèrent et on n'entendit pas un cri), alors il déclara simplement qu'il allait monter à l'assaut du Mont-Cenis où les Piémontais s'étaient fortement établis.

Il y monta avec trois cents hommes, par le seul côté où on ne l'attendait pas, le côté infranchissable et défendu seulement par une palissade, tellement les difficultés pour y atteindre étaient grandes.

Parvenus aux palissades, les hommes commencèrent à escalader. Mais le général, trouvant que la manœuvre était trop longue, l'accéléra en prenant les hommes par la ceinture et en les jetant par-dessus la palissade.

Ils tombèrent dans le camp endormi dont ils s'emparèrent sans résistance. Trente pièces de canons et mille sept cents prisonniers furent le butin de cette expédition.

En récompense de cette victoire, il reçut un billet de Collot d'Herbois l'invitant à venir se justifier !

Qu'avait-il donc fait? Passant dans le village de Saint-Maurice, il avait vu son ennemie, la guillotine, toute dressée.

— Qui exécute-t-on?

— Quatre pauvres diables coupables d'avoir voulu soustraire à la fonte les cloches de l'église.

Une heure après, le général et son état-major se chauffaient les pieds avec le bois de la guillotine !

Le général Dumas revint donc à Paris ; mais, comme

on avait besoin de ses services, on le laissa tranquille.

Le 15 thermidor an II (il était à Paris depuis messidor) il était nommé au commandement de l'Ecole militaire, le 18 on l'envoyait à l'armée de Sambre-et-Meuse et quelques jours après à Brest!

Tous ces commandements aussi peu réels qu'actifs ne pouvaient pas tarder à lui répugner. Il donna sa démission et vint prendre du repos, bien gagné, à Villers-Cotterets, auprès de sa femme qui, depuis deux ans, était accouchée d'une petite fille.

Il croyait être oublié lorsque, le 14 vendémiaire, un ordre le rappela à Paris. Il accourut, mais arriva trop tard. Bonaparte avait pris sa place. Il eut sans doute aussi bien fait que Bonaparte, ce jour-là, mais ensuite?...

Le 25 brumaire, le général Dumas rentra en activité et, après divers rapides changements, il est renvoyé comme divisionnaire à cette armée des Alpes qu'il a commandée en chef.

Sur le point de refuser, il se décida pourtant. Fidèle à son poste, il monta la garde sur les Alpes pendant que Bonaparte remportait en Italie ses premières victoires et, enfin, reçut un beau matin l'ordre de rejoindre l'armée d'Italie. Le 19 octobre 1796 il arrivait à Milan.

CHAPITRE III

Campagne d'Italie. — L'espion autrichien. — Prise de Mantoue. — Brouille avec Bonaparte. — Au Tyrol. — Le Pont de Clausen. — *Horatius Coclès* du Tyrol.

Dumas fut cordialement reçu par Bonaparte, qui l'envoya rejoindre le corps du général Serrurier chargé de poursuivre le blocus de Mantoue.

Dumas prit le commandement de la 2e division, et n'eût guère rencontré l'occasion de se distinguer dans une opération de ce genre, si le hasard ne l'eût aidé en lui envoyant un espion autrichien qui lui donna les moyens d'exercer sa perspicacité.

Une nuit, le général Dumas fut réveillé par ses soldats qui lui amenaient un homme soupçonné d'être un espion.

On le fouille, on l'interroge. Rien, Dumas se méfiait pourtant. Avant de se coucher, Dumas venait justement de lire un passage des *Commentaires de César* où il est raconté que celui-ci, lorsqu'il voulait envoyer à Labienus des dépêches importantes, les mettait dans une petite boule d'ivoire que le messager, s'il était pris, avalait.

Dumas s'écria alors :

— Qu'on emmène cet homme et qu'on le fusille !

— Comment! me fusiller?

— Pour voir ce que tu as dans le ventre!

Il avait deviné. L'espion fut purgé et on recueillit une boulette de cire dans laquelle était enfermée une dépêche d'Alvintzy au gouverneur de Mantoue.

La capture de cette dépêche fut assez importante pour, quelques jours après, aider au gain de la bataille de Rivoli.

Dumas restait toujours devant Mantoue, empêchant Wurmser de venir au secours de ses alliés.

Le moment allait venir cependant où il faudrait combattre. L'armée d'Alvintzy détruite, il y avait encore celle de Provera qui se dirigeait vers Mantoue. L'armée française pouvait être serrée entre deux feux. Il fallait donc prendre Mantoue avant l'arrivée de Provera ou savoir se retirer à temps. Pendant que Serrurier attaquerait Mantoue, Dumas serait donc chargé de contenir Provera.

Voilà qui convenait admirablement au tempérament de Dumas! Se battre par escarmouches, harceler l'ennemi, l'épouvanter par quelque prouesse! Il s'en acquitta à merveille, si bien que, changeant de tactique, Bonaparte le chargea de contenir Wurmser dans Mantoue pendant qu'il écraserait Provera.

Le 17 nivôse an V, à cinq heures du matin, Dumas fut attaqué par Wurmser... Le soir on le retrouva, avec sept ou huit cents hommes, entouré de morts; il avait eu deux chevaux tués sous lui, dont le second par un boulet!

Mais Wurmser avait été repoussé et La Favorite était gagnée. Quelques jours, après, Mantoue capitulait.

Fût-ce oubli, fût-ce préméditation? Dumas ne fut pas signalé à l'ordre du jour, avec les généraux qui s'étaient distingués ce jour-là. Sans doute Bonaparte savait très bien distinguer le mérite d'un général comme Victor qui sait concevoir sur le champ de bataille, du mérite d'un Dumas qui sait surtout se battre;

mais ce dernier mérite n'est point si mince qu'on ne lui doive bien aussi quelque chose.

Pour toute récompense Dumas fut envoyé à Vérone, auprès de Masséna. C'était une disgrâce. Il voulut démissionner, mais, apprenant que le général chargé du rapport l'avait porté comme étant en *observation* pendant la Favorite, il écrivit cette simple lettre à Bonaparte :

« *Général,*

« *J'apprends que le jean-f... chargé de vous faire un rapport sur la bataille du 27 m'a porté comme étant resté en observation pendant cette bataille.*

« *Je ne lui souhaite pas de pareilles observations, attendu qu'il ferait caca dans sa culotte.*

« *Salut et fraternité.*

« ALEX. DUMAS. »

Dumas ne resta que très peu de temps avec Masséna. Il fut rapidement envoyé auprès de Joubert lequel, considérant que c'était faire injure à Dumas que de le placer sous ses ordres, lui dit :

— Vous êtes mon égal; j'ai vingt mille hommes, je vous en donne dix mille.

Les opérations du Tyrol commencèrent et Dumas les mena avec sa fougue habituelle. Il vole de ville en ville, de village en village, taillant tout en pièces, faisant ici deux mille prisonniers, en faisant mille ailleurs, exécute des charges fantastiques comme celle que Dermoncourt, son aide de camp, raconte en ces termes :

« Le général Dumas, s'étant mis à la tête de la cavalerie, traversa le pont, chargea quelques escadrons ennemis, tua de sa main le commandant et, continuant de poursuivre la cavalerie à bride abattue avec une centaine d'hommes seulement, il nous chargea de ramasser tout ce qu'il laissait d'Autrichiens derrière lui. Nous prîmes dix neuf cents hommes. »

Dans un rapport à Bonaparte, Joubert déclara que Dumas était devenu *la terreur de la cavalerie autrichienne.*

Il allait bientôt recevoir un autre surnom, celui d'*Horatius Coclès* du Tyrol. Et je ne puis mieux faire que de citer entièrement le rapport de l'aide de camp de Dumas sur cette affaire. Le voici tel que le donne Alexandre Dumas dans ses *Mémoires.*

« L'armée séjourna à Bolzano pendant quarante-huit heures ; ce qui, dans cette campagne, qui ressemblait plutôt à une course qu'à une guerre, était un long séjour. Le général Delmas resta à Bolzano pour observer les troupes de Laudon et la route d'Inspruck. Le reste de l'armée, le général Dumas en tête, se mit en marche le lendemain pour se porter sur Brixen, et tâcher de rejoindre l'armée du général Kerpen, qui avait pris cette direction.

« La route que nous suivions côtoyait une espèce de cours d'eau moitié ruisseau, moitié torrent, qui prend sa source dans les montagnes Noires, et qui vient, grossi des eaux du Riente, se jeter dans l'Adige au-dessous de Bolzano. Tantôt la route côtoyait la rive droite; tantôt, enjambant le ruisseau, elle suivait la rive gauche, puis, au bout de quelques lieues, repassait sur l'autre rive. La retraite des Autrichiens avait été si rapide, qu'ils n'avaient pas même fait sauter les ponts. Nous marchions derrière eux au pas de course, et nous désespérions presque de les rejoindre jamais, lorsque les éclaireurs vinrent nous dire qu'ils avaient barricadé le pont de Clausen avec des voitures, et qu'ils paraissaient disposés, cette fois, à nous disputer le passage.

« Le général partit à l'instant même avec une cinquantaine de dragons pour examiner les localités : je le suivis.

« En arrivant au pont de Clausen, nous trouvâmes



Le général Dumas en chasseur
d'après un portrait peint de son vivant

le pont effectivement barré, et de l'infanterie et de la cavalerie derrière. Nous crûmes que, la position examinée, le général allait attendre du renfort; mais il n'y songeait guère.

« — Allons, allons, dit-il, vingt-cinq hommes à pied, et qu'on me dégage ce pont-là !

« Vingt-cinq dragons jetèrent la bride de leurs chevaux aux mains de leurs camarades, et au milieu du feu de l'infanterie autrichienne, s'élancèrent vers le pont.

« La besogne n'était pas commode : d'abord, les charrettes étaient lourdes à remuer ; ensuite, les balles tombaient comme grêle.

« — Allons, fainéant! me dit le général, est-ce que tu ne vas pas donner un coup de main à ces braves gens-là?

« Je descendis, et j'allai m'atteler aux voitures; mais, comme le général ne trouvait pas que le pont se déblayât assez vite, il sauta à son tour à bas de cheval et vint nous aider. En un instant, et avec sa force herculéenne, il en eut plus fait à lui seul que nous à vingt-cinq. Quand je dis à vingt-cinq, j'exagère; les balles autrichiennes avaient fait leurs trous, et nous avions cinq ou six de nos hommes hors de combat, quand, par bonheur, il nous arriva une soixantaine de fantassins au pas de course. Ils se répandirent aux deux côtés du pont et commencèrent à faire à leur tour un feu admirable qui commença à inquiéter les Autrichiens et les empêcha de viser aussi juste. Il en résulta que nous finîmes par pousser les charrettes dans le torrent; ce qui était d'autant plus facile que le pont n'avait point de parapet.

« A peine le passage fut-il libre, que le général sauta sur son cheval, et, sans regarder s'il était suivi ou non, s'élança dans la rue du village qui s'ouvre sur le pont. J'avais beau lui crier : « Mais, général, nous ne sommes que nous deux ! » il n'entendait pas ou plutôt ne voulait pas entendre.

« Tout à coup, nous nous trouvâmes en face d'un peloton de cavalerie sur lequel le général tomba, et comme tous les hommes étaient en ligne, d'un seul coup de sabre donné de revers, il tua le maréchal des logis, balafra effroyablement le soldat qui se trouvait près de lui, et, de la pointe de son sabre, en blessa encore un troisième. Les Autrichiens, ne pouvant croire que deux hommes avaient l'audace de les charger ainsi, voulurent faire demi-tour; mais les chevaux fourchèrent et chevaux et cavaliers tombèrent pêle-mêle. En ce moment, nos dragons arrivèrent avec les fantassins en groupe, et tout le peloton autrichien fut pris.

« Je fis mon compliment au général sur son coup de sabre en lui disant que je n'avais jamais vu son pareil.

« — Parce que tu es un *blanc-bec*, me répondit-il; mais tâche seulement de ne pas te faire tuer, et, avant la fin de la campagne, tu en auras vu bien d'autres.

« Nous avions fait une centaine de prisonniers. Mais, de l'autre côté du village, nous apercevions, gravissant une montagne, un corps assez considérable de cavalerie. A peine le général eut-il vu ce corps, qu'il le montra à ses dragons, et que, laissant les prisonniers à l'infanterie, il se mit à la poursuite des Autrichiens avec ses cinquante hommes.

« Nous étions admirablement montés, le général et moi, de sorte que nous gagnions beaucoup sur nos soldats. De leur côté, les Autrichiens, croyant être poursuivis par l'armée entière, fuyaient à fond de train. Il en résulta qu'au bout d'un certain temps, nous nous trouvâmes encore seuls, le général et moi.

« Enfin, parvenus à la hauteur d'une auberge où la route faisait un coude, je m'arrêtai et je dis :

« — Général, ce que nous faisons là, ou plutôt ce que vous faites là, n'est pas raisonnable : arrêtons-nous et attendons que nous soyons ralliés. D'ailleurs, la disposition du terrain indique un plateau derrière

la maison, et peut-être allons-nous y trouver l'ennemi en bataille.

« — Eh bien, garçon, va voir s'il y est, me dit-il; nos chevaux souffleront pendant ce temps-là.

« Je mis pied à terre, je tournai autour de l'auberge, et je vis à deux cents pas, trois beaux escadrons en bataille. Je revins faire mon rapport au général, qui, sans dire un mot, mit son cheval au pas, et se dirigea vers les escadrons ennemis. Je remontai à cheval et je le suivis.

« A peine eut-il fait cent pas, qu'il se trouva à la portée de la voix. Le commandant parlait français, et, le reconnaissant :

« Ah! c'est toi, diable noir! lui dit-il. A nous deux!

« Les Autrichiens n'appelaient le général que *Schwartz Teufel.*

« — Fais cent pas, jean-f....., dit le général, et j'en ferai deux cents.

« Et, sur cette réponse, il mit son cheval au galop.

« Pendant ce temps-là, je criais comme un diable, et tout en suivant le général, que je ne voulais pas quitter :

« A moi, dragons! à moi, dragons!

« De sorte que l'ennemi, croyait à tout moment voir déboucher des forces considérables, tourna le dos, le commandant tout le premier.

« Le général allait les poursuivre à lui tout seul, quand j'arrêtai son cheval par la bride, et le forçai d'attendre les nôtres sur le terrain même que l'ennemi venait d'occuper.

« Mais, une fois que nous eûmes été rejoints, il n'y eut plus moyen d'arrêter le général, et nous nous remîmes à la chasse des Autrichiens. Seulement, cette fois, j'obtins, comme la route était fort accidentée, que nous nous ferions éclairer par des tirailleurs.

« Les tirailleurs partirent devant, et, pendant ce temps-là, nous fîmes souffler nos chevaux.

« Au bout d'une heure, nous entendîmes une fusil-

lade qui indiquait que nos hommes étaient aux prises avec les Autrichiens. Le général m'envoya voir ce que cela signifiait.

« Dix minutes après, j'étais de retour.

« — Eh bien, me dit le général, que se passe-t-il là-bas?

« — Général, il y a que l'ennemi tient, mais tout juste assez, m'a dit un de nos soldats qui parle allemand, pour nous entraîner à passer le pont de Clausen. Le pont une fois passé, l'ennemi prétend qu'il prendra sa revanche du pont de Clausen.

« — Ah! il prétend cela? dit le général. Eh bien, c'est ce que nous allons voir. En avant les dragons!

« Et, à la tête de nos cinquante ou soixante hommes, nous voilà de nouveau chargeant l'ennemi.

« Nous arrivons au fameux pont : il y avait juste de quoi passer trois chevaux de front et pas le moindre parapet.

« Comme je l'avais dit au général, l'ennemi ne tint que juste ce qu'il fallait pour nous entraîner à sa poursuite : le général passa le pont, convaincu que les Autrichiens n'oseraient revenir sur nous. Nous nous engageâmes, en conséquence, dans la principale rue, à la suite de nos tirailleurs et d'une douzaine de dragons que le général avait envoyés pour les soutenir.

« Nous étions au milieu de la rue, à peu près, quand nous vîmes nos tirailleurs et nos dragons ramenés par tout un escadron de cavalerie. Ce n'était pas une retraite, c'était une déroute.

« La peur est épidémique. Elle gagna les dragons qui étaient avec nous, ou plutôt nos dragons la gagnèrent; tous suivirent leurs camarades, qui détalaient au grand galop; une douzaine seulement tint bon avec nous.

« Avec ces douze hommes, nous arrêtâmes la charge ennemie, et, tant bien que mal, nous revînmes en vue du pont; mais, arrivés là, et comme si leur salut

était au-delà de ce pont, nos dragons, les derniers restés, détalèrent à leur tour.

« Dire comment, le général et moi, nous revînmes au pont, serait chose difficile; je voyais le général lever son sabre, comme un batteur en grange son fléau, et, à chaque fois que le sabre s'abaissait, un homme tombait. Mais bientôt j'eus à m'occuper tellement de moi-même, que je fus obligé de perdre de vue le général; deux ou trois cavaliers autrichiens s'étaient acharnés après moi, et voulaient m'avoir mort ou vif. Je blessai l'un d'un coup de pointe, j'ouvris le front de l'autre; mais le troisième m'allongea un coup de sabre qui me passa dans l'articulation de l'épaule, et qui me fit faire un tel mouvement en arrière, que mon cheval, assez fin de bouche, se cabra et se renversa sur moi dans un fossé. C'était bien l'affaire de mon Autrichien, qui continuait à me larder de coups de sabre, et qui eût fini par m'embrocher tout à fait, si je n'étais parvenu à tirer, avec ma main gauche, un pistolet de mes fontes. Je lâchai le coup au hasard; je ne sais si je touchai le cheval ou le cavalier; mais ce que je sais, c'est que le cheval pivota sur ses pieds de derrière, prit le galop, et, à vingt ou vingt-cinq pas de moi, se débarrassa de son cavalier.

« Dès lors, n'ayant plus à défendre ma peau, je pus me retourner vers le général : il s'était arrêté à la tête du pont de Clausen, et tenait seul contre tout l'escadron ; et, comme, à cause du peu de largeur du pont, les hommes ne pouvaient arriver à lui que sur deux ou trois de front, il en sabrait autant qu'il s'en présentait.

« Je restai émerveillé : j'avais toujours regardé l'histoire d'Horatius Coclès comme une fable, et je voyais pareille chose s'accomplir sous mes yeux.

« Enfin, je fis un effort; je me dégageai de dessous mon cheval, je parvins à me tirer de mon fossé, et je me mis à crier tant que je pus :

— Dragons, à votre général !

« Quant à le défendre pour mon compte, c'était impossible : j'avais le bras droit presque désarticulé.

« Heureusement, le second aide de camp du général, qui se nommait Lambert, arrivait juste en ce moment-là avec un renfort de troupes fraîches. Il apprit des fuyards ce qui se passait, les rallia, et se précipita avec eux au secours du général, qui fut dégagé à temps.

« Il avait tué sept ou huit hommes, en avait blessé le double ; mais il commençait à être au bout de ses forces.

« Le général avait reçu trois blessures, une au bras, une à la cuisse, l'autre sur la tête.

« Cette dernière avait brisé la calotte de fer du chapeau ; mais, comme les deux autres, elle ne faisait qu'inciser légèrement l'épiderme.

« En outre, le général avait reçu sept balles dans son manteau. Son cheval avait été tué sous lui, mais heureusement avait barré le pont avec son cadavre ; et peut-être cette circonstance l'avait-elle sauvé, car les Autrichiens s'étaient mis à piller son portemanteau et ses fontes, ce qui lui avait donné le temps de rattraper un cheval sans maître et de recommencer le combat.

« Grâce au renfort amené par Lambert, le général put reprendre l'offensive et donna une si rude chasse à cette cavalerie, que nous ne la revîmes point de toute la campagne. »

En lisant ce rapport de Dermoncourt, on croit réellement relire un chapitre de *Roland à Roncevaux* et certains soldats français se sont conduits, dans ces montagnes comme les preux de Charlemagne dans les rochers hispaniques. Toutes les biographies contemporaines relatent le fait d'armes du général Dumas. Mais dans un livre en six ou sept volumes, intitulé

Victoires, conquêtes, désastres de l'armee française et qui raconte toutes les prouesses des Français de 1792 à 1815, même des simples soldats, le nom du vaillant Dumas n'est pas mentionné une seule fois. Et ce livre, rédigé par une « Société de militaires et de gens de lettres », porte comme épigraphe : « *Sum cuique decus posteritas rependit* ». Pour cette affaire du pont de Clausen on cite pourtant les noms de simples carabiniers : Claude Roche, Jean Gerin, etc.

Autre détail. Après cette affaire, le général Joubert écrivit dans son rapport : « Le brave Dumas, la terreur de la cavalerie autrichienne, a eu son cheval tué sous lui ; il ne regrette qu'une paire de pistolets que lui avait donné le Directoire. » Mais le lendemain de l'affaire le général autrichien Kerpen renvoya les pistolets avec une lettre où il assurait son ennemi de son estime et le félicitait sur sa bravoure.

Dumas ne s'en tint pas là d'ailleurs et trois mois après, voici le rapport que Dermoncourt écrivait :

« La déroute fut grande, le général Dumas sabra et fit sabrer pendant plus de deux lieues. Grand nombre d'Autrichiens et de Tyroliens furent tués. La vue seule du général produisait sur ces homme l'effet d'un corps d'armée, et rien ne tenait devant le *Schwartz Teufel*.

« Le général, monté sur un très bon cheval que venait de lui donner le général Joubert, en remplacement de celui qu'il avait perdu huit jours auparavant, se trouva, cette fois encore, à un quart de lieue en avant de son escadron. Il arriva ainsi, toujours sabrant et sans regarder s'il était suivi, à un pont dont l'ennemi avait déjà eu le temps d'enlever les planches, et où il ne restait plus que les poutrelles. Impossible d'aller plus loin ; son cheval ne pouvait ni sauter par-dessus la rivière, ni traverser le pont sur les étroites charpentes. Furieux, le général s'arrêta

et se mit à faire le moulinet avec son sabre; de leur côté, les Tyroliens, sentant qu'ils n'étaient plus poursuivis, firent volte-face et commencèrent sur cet homme isolé une effroyable fusillade; trois balles atteignirent à la fois le cheval du général, qui tomba et entraîna le cavalier dans sa chute, lui engageant la jambe sous lui.

« Les Tyroliens crurent le général tué et se précipitèrent vers le pont en criant :

« — Ah ! voilà le diable noir mort !

« La situation était grave. Du pied qui lui restait libre, le général repoussa le cadavre de son cheval, ce qui lui permit de dégager son autre jambe; après quoi, se relevant, il se retira sur un petit tertre dominant la route, et où les Autrichiens avaient élevé à la hâte une espèce de retranchement qu'ils avaient abandonné en apercevant le général. Les Autrichiens ont l'habitude, comme on sait, quand ils se sauvent, d'abandonner ou de jeter leurs armes. Le général trouva donc dans cette redoute improvisée une cinquantaine de fusils tout chargés; dans la circonstance où se trouvait le général, cela valait mieux qu'un trésor, si riche qu'il fût. Il s'abrita derrière un sapin, et, à lui tout seul, commença la fusillade.

« D'abord, il choisit de préférence ceux qui dévalisaient son cheval; bon tireur comme il était, pas un coup n'était perdu; les hommes s'entassaient les uns sur les autres; tout ce qui s'aventuraient sur ces poutrelles étroites tombait mort.

« La cavalerie du général entendit cette fusillade, et, comme on ne savait pas ce qu'il était devenu, on pensa que tout ce bruit qui se faisait à un quart de lieue de là était encore un tapage de sa façon. Lambert prit une cinquantaine de cavaliers avec vingt-cinq fantassins en croupe, accourut et trouva le général tenant ferme dans son escarpe.

« En un instant, le pont fut emporté; les Autrichiens et les Tyroliens furent poursuivis jusqu'au vil-

lage, et une centaine d'entre eux faits prisonniers.

« Lambert m'a assuré qu'il avait vu plus de vingt-cinq Autrichiens tués, tant autour du cheval qu'ils avaient dépouillé que dans l'intervalle du pont au petit retranchement, que pas un seul, au reste, n'avait eu le temps d'atteindre,

« Le général revint à Brixen sur un cheval autrichien que Lambert lui ramena. Il rentra dans ma chambre, où je gardais le lit, et je le vis si pâle et si faible, que je m'écriai :

« — Oh ! mon Dieu, général, êtes-vous blessé?

« — Non, me dit-il; mais j'en ai tant tué, tant tué!

« Et il s'évanouit.

« J'appelai. On accourut; le général n'avait pas même eu le temps de gagner un fauteuil, et était tombée presque sans connaissance sur le carreau.

« Cet accident n'avait rien de dangereux, produit qu'il était seulement par l'extrême fatigue; en effet, le sabre du général sortait de plus de quatre pouces du fourreau, tant il était ébréché et forcé.

« A l'aide de quelques spiritueux, nous le fîmes revenir à lui ; mais ce qui le remit tout à fait, ce fut une pleine soupière de potage qu'on avait fait pour moi, et qu'il avala. Depuis six heures du matin qu'il se battait, il n'avait rien pris, et il était quatre heures de l'après-midi.

« Au reste, tout au contraire des autres, le général, à moins de surprise, se battait toujours à jeun.

« Le général Joubert entra dans ce moment et se jeta au cou du général.

« — En vérité, mon cher Dumas, lui dit-il, tu me fais frémir toutes les fois que je te vois monter à cheval et partir au galop à la tête de tes dragons. Je me dis toujours : « Il est impossible qu'il en revienne en allant de ce train-là! » Aujourd'hui, tu as encore fait des merveilles, à ce qu'il paraît! Voyons, ménage-toi; que diable deviendrais-je si tu te faisais

tuer! Songe que nous avons encore du chemin à faire avant d'arriver à Villach.

« Le général était si faible, qu'il ne pouvait encore parler; il se contenta de prendre Joubert par derrière la tête, de lui approcher le visage de son visage, et de l'embrasser comme on embrasse un enfant.

« Le lendemain, le général Joubert demanda pour le général Dumas un sabre d'honneur, attendu qu'il avait mis le sien hors de service à force de frapper sur les Autrichiens. »

Joubert se rendit parfaitement compte qu'il devait à Dumas, en grande partie, les succès de cette campagne du Tyrol.

Aussi fit-il savoir à Bonaparte la belle conduite de son ami. Celui-ci subissait la détente d'une campagne aussi écrasante. Le créole, après l'excitation, touchait à la veulerie. Il parla de démission, découragé!... Il se décida pourtant à se rendre auprès de Bonaparte qui le demandait et lui ouvrit les bras en disant :

— Salut à l'Horatius Coclès du Tyrol!

Et il le nomma gouverneur de la province de Trévise. Il y fut tout de suite adoré. Un fait, à ce sujet, en dit long.

La municipalité de Trévise lui allouait une somme de trois cents francs par jour pour sa table. Dumas fit ses comptes et, trouvant que cent francs lui suffisaient, il refusa le reste.

Ces mœurs peu ordinaires le firent adorer des Trévisans et, lorsqu'il quitta la ville, après dix jours de fête en son honneur, tout Trévise l'accompagna jusqu'à Padoue, où les fêtes recommencèrent pendant huit jours!

Il fut pendant quelque temps gouverneur de Rovigo et enfin, lorsque la paix de Campo-Formio fut

signée, il revint en France avec Bonaparte qui le présenta au Directoire sous son nom d'Horatius Coclès du Tyrol, et il prit un repos qu'il avait bien gagné jusqu'au jour où Bonaparte allait l'envoyer à Toulon pour préparer l'expédition d'Egypte.

CHAPITRE IV

Campagne d'Égypte. — Bataille des Pyramides. — Bataille d'Aboukir. — Captivité en Italie. — Retour en France. — Rupture définitive avec Bonaparte.

Une nature aussi violente que celle du général Dumas ne pouvait s'entendre avec celle non moins violente de Bonaparte. De ce que celui-ci pesait et raisonnait, même sa violence, dont il restait maître, et de ce que celui-là s'abandonnait à son démon sans réfléchir, assurément, il n'y avait là qu'un motif de plus à une mésintelligence.

Bonaparte dut se représenter Dumas comme étant un admirable instrument de combat, auquel il déniait toute faculté de concevoir et, en bien des cas, de comprendre. Dumas pouvait être un agent d'exécution très utile, mais il fallait pour cela être dans la main de son maître. Comme il manifesta quelque velléité d'indépendance, Bonaparte, qui n'avait pas le temps de s'arrêter à la reconnaissance, le rejeta.

Nous avons déjà vu, au cours de la campagne d'Italie, un certain refroidissement dans les relations de Dumas et de Bonaparte. Puis ils s'étaient réconciliés à la suite de l'affaire du pont de Clausen.

Au moment du départ pour l'Egypte, leurs relations étaient très cordiales, au point qu'à Toulon Bonaparte

reçut Dumas dans son lit où Joséphine était couchée, à son côté. Il fut très affectueux et promit à Dumas d'être le parrain du premier garçon qu'il aurait. (Ce garçon, ce fut Alexandre Dumas, qui n'eut point Napoléon pour parrain...)

La flotte partit, fit une heureuse traversée et le 1er juillet Dumas mit le pied sur la terre d'Egypte.

Dès les premiers pas, son ardeur trouva à s'employer. Bonaparte avait remarqué que sa grande taille, son teint de mulâtre, frappaient beaucoup les Arabes qui manifestaient quelque crainte à sa vue. Il pensa immédiatement à en tirer profit.

— Général, lui dit-il, prenez une vingtaine de mes guides et portez-vous avec eux au-devant de la tribu arabe qui me ramène les prisonniers. Je tiens à ce que vous soyez le premier général qu'ils voient, le premier chef à qui ils aient à faire.

Dumas exécuta cet ordre ; les Arabes furent terrifiés à la vue de ce colosse dont le teint rappelait le leur et ils lui obéirent aveuglément.

On se mit alors en campagne, avec la fatigue et les privations les plus grandes. Dumas ne fut pas le dernier à se décourager. Le créole mobile et si vaillant, sans fermeté, prit vite le dessus et il s'abattit, moralement. Il se plaignit, le hasard fit que ses plaintes furent écoutées par des camarades qui lui répondirent, ce qui donna tout de suite à ses paroles une importance considérable.

Le fait est que, un soir, à Rhamanieh, après des semaines de privations et de fatigues, Dumas avait réuni dans sa tente quelques généraux amis qu'il avait invités à venir partager avec lui des pastèques. On causa... de quoi pouvait-on causer ? des souffrances supportées et l'on en arriva à reprocher à celui qui les imposait, à Bonaparte, son ambition pour laquelle on souffrait.

Bonaparte apprit cette conversation. On devine combien facilement elle pouvait prendre allure de

conspiration — généraux, le soir, sous une tente, récriminations, têtes s'échauffant, etc., — elle la prit. Et Bonaparte ne pardonna jamais à Dumas la soirée de Rhamanieh.

En attendant, il livra la bataille des Pyramides. Dumas y prit part, mais n'y remplit pas d'action d'éclat particulière. D'ailleurs rien ne peint mieux cet homme intrépide et simple que la phrase que je vais citer. Pour moi, Dumas est tout entier là-dedans, avec sa naïveté et sa force.

« Nous avons eu combat, le jour de notre arrivée sur le Nil, à la hauteur du Caire. Les mamelouks qui, sont pleins d'esprit, ont eu celui de passer de la rive droite sur la rive gauche du Nil. Il va sans dire qu'ils ont été rossés et que nous leur avons f... le c... dans le fleuve. Cette bataille se nommera, je crois, celle des Pyramides. »

Dumas, pourtant, allait avoir bientôt une explication avec Bonaparte. Depuis la réunion de Rhamanieh, il ne se sentait pas tranquille et, avec sa nature loyale et nette, il désirait une entrevue avec Bonaparte. Elle eut lieu.

Voici comment Bonaparte la raconte dans le *Mémorial* :

« Un jour, gagné par l'humeur, je me précipitai dans un groupe de mécontents, et, m'adressant à l'un d'eux de la plus haute stature :

« Vous avez tenu des propos séditieux, lui dis-je avec véhémence. Prenez garde que je remplisse mon devoir. Vos cinq pieds six pouces ne vous empêcheraient pas d'être fusillé dans deux heures. »

On a reconnu Dumas à cette « plus haute stature. »

Voici maintenant comment Alexandre Dumas la raconte. Son père a tout le beau rôle, bien entendu. Je crois qu'en prenant la moyenne entre Bonaparte et Dumas, on aura la scène exacte.

« En voyant mon père, Bonaparte fronça le sourcil :

« — Ah ! c'est vous ? Tant mieux ! Passons dans ce cabinet.

« Aussitôt entrés :

« — Général, vous vous conduisez mal avec moi. Vous cherchez à démoraliser l'armée... A mes yeux, le premier et le dernier de mon armée sont égaux devant la discipline et je ferai, l'occasion s'en présentant, fusiller un général comme un tambour.

« — C'est possible, général ; mais je crois cependant qu'il y a certains hommes que vous ne feriez pas fusiller sans y regarder à deux fois.

« — Non, s'ils entravent mes projets !

« — Prenez garde, général : tout à l'heure vous parliez de discipline ; maintenant, vous ne parlez plus que de vous... Eh bien, à vous je veux bien donner une explication... Oui, la réunion de Rhamanieh est vraie ; oui, les généraux, découragés dès la première marche, se sont demandé quel était le but de cette expédition ; oui, ils ont cru y voir un motif non pas d'intérêt général, mais d'ambition personnelle ; oui, j'ai dit que, pour la gloire et l'honneur de la patrie, je ferais le tour du monde ; mais que, s'il ne s'agissait que de votre caprice, à vous, je m'arrêterais dès le premier pas. Or, ce que j'ai dit ce soir-là, je vous le répète, et, si le misérable qui vous a rapporté mes paroles vous a dit autre chose que ce que je vous dis, c'est non seulement un espion, mais pis que cela, un calomniateur.

« Bonaparte regarda un instant mon père ; puis, avec une certaine affection :

« — Ainsi, Dumas, lui dit-il, vous faites deux parts dans votre esprit : vous mettez la France d'un côté et moi de l'autre. Vous croyez que je sépare mes intérêts des siens, ma fortune de la sienne.

« — Je crois que les intérêts de la France doivent

passer avant ceux d'un homme, si grand que soit cet homme... Je crois que la fortune d'une nation ne doit pas être soumise à celle d'un individu.

« — Ainsi, vous êtes prêt à vous séparer de moi ?

« — Oui, dès que je croirai voir que vous vous séparez de la France.

« — Vous avez tort, Dumas..., dit froidement Bonaparte.

« — C'est possible, répondit mon père; mais je n'admets pas les dictatures, pas plus celle de Sylla que celle de César.

« — Et vous demandez ?...

« — A retourner en France par la première occasion qui se présentera.

« — C'est bien ! je vous promets de ne mettre aucun obstacle à votre départ.

« — Merci, général ; c'est la seule faveur que je sollicite de vous.

« Et, s'inclinant, mon père marcha vers la porte, tira le verrou et sortit.

« En se retirant, il entendit Bonaparte murmurer quelques mots dans lesquels il crut entendre ceux-ci :

« — Aveugle, qui ne croit pas en ma fortune !

« Un quart d'heure après, mon père racontait à Dermoncourt ce qui venait de se passer entre lui et Bonaparte, et vingt fois, depuis, Dermoncourt m'a raconté à son tour, sans y changer un seul mot, cette conversation qui eut une si grande influence sur l'avenir de mon père et du mien. »

Dumas parla-t-il aussi bien à Bonaparte ? J'en doute. Quoi qu'il en soit, une pareille explication, même atténuée, devait toujours peser sur les relations des deux hommes, et lorsque Bonaparte sera devenu Napoléon, il ne se souciera pas de garder près de lui un censeur inconsidéré, s'il regrettera l'honnête homme et le vaillant soldat.

Dumas, à ce moment, était au Caire. Et c'est à cette époque que se passa le petit événement suivant qui fait le plus grand honneur à sa probité et à sa belle âme.

En faisant arranger sa maison, Dumas trouva un trésor qui fut estimé à deux millions. Il l'envoya immédiatement à Bonaparte avec le mot suivant :

« *Citoyen général,*

« *Le léopard ne change pas de peau, l'honnête homme ne change pas de conscience.*

« *Je vous envoie un trésor que je viens de trouver et que l'on estime à près de deux millions.*

« *Si je suis tué, ou si je meurs ici de tristesse, souvenez-vous que je suis pauvre et que je laisse en France une femme et un enfant.*

« *Salut et fraternité.*

« ALEX. DUMAS. »

Bonaparte ne se souvint pas. Et lorsque Dumas mourra des maux contractés pendant sa captivité, laissant les siens dans la misère, Bonaparte refusera toujours de faire quoi que ce soit pour lui et ses enfants.

Dumas, cependant, cherchait une occasion de quitter l'Egypte. Il ne devait pas la quitter sans se distinguer par une action d'éclat, quelque fantastique fait d'armes.

Un matin, la population du Caire se révolta contre l'armée française. On se battit dans les rues et Dumas mena le combat avec sa *furia* habituelle.

Monté sur un grand cheval, la poitrine nue, il sabra tout le jour et, comme les révoltés s'étaient réfugiés dans une mosquée, il en fit briser les portes, entra à cheval, enleva son cheval qui, tout fumant, les naseaux en sang, retomba, les pieds de devant sur un tombeau élevé de trois pieds, tandis qu'au-dessus

de sa tète le *Schwarz Teufel* du Tyrol faisait tournoyer son sabre !

— L'ange ! l'ange! s'écrièrent les Arabes.

Ils étaient soumis.

Cette prouesse radoucit un peu Bonaparte. Mais pouvait-elle lui faire oublier que Dumas était imprudent dans ses paroles? Dumas le sentit bien et il persista à vouloir rentrer en France.

Il semble bien, d'ailleurs, qu'il ait été réellement malade. Atteint du spleen, une maladie de langueur l'avait pris, et malgré les prières de Bonaparte qui l'engageait à attendre son retour, il voulut partir.

Il fréta un bâtiment, *la Belle-Maltaise*, qui le jeta, après quatre jours de navigation, au cours desquels ils pensèrent vingt fois périr, qui le jeta, dis-je, lui et ses compagnons, le général Manscourt et le savant Dolomieu, sur la côte italienne du royaume de Naples, à Tarente.

C'était jouer de malheur. Ce royaume, en proie à la plus profonde anarchie, à laquelle présidait, pour comble, un despote, venait en plus de déclarer la guerre à la France.

Les trois Français furent jetés dans une prison où ils restèrent vingt mois, non sans, bien entendu, être les victimes de toutes les tentatives d'assassinat qui furent possibles. Toutes les tortures morales et physiques ils les subirent. Dolomieu, d'ailleurs, en mourut et Dumas en resta infirme le reste de sa vie.

Après une année et demie de souffrance, il obtint enfin son échange et put revenir en France où bientôt nous allons le voir mourir.

Il faudrait pouvoir citer tout le rapport que le général Dumas écrivit, en arrivant à Florence, sur sa captivité.

J'en citerai du moins une partie.

« Huit jours après, les membres du gouvernement

vinrent nous annoncer que, par l'ordre du prince François, nous étions déclarés prisonniers de guerre.

« Nous ne nous étions pas trompés.

« Voici ce qu'était ce prétendu prince François :

« Quatre aventuriers corses avaient résolu de soulever les populations en faveur des Bourbons ; mais, connaissant la lâcheté proverbiale du prince François, ils résolurent d'agir en son nom.

« L'un d'eux devait se donner pour lui.

« C'était un nommé Corbara, vagabond sans aveu, mais brave.

« Les autres, qui se nommaient de Cesare, Boccheciampe et Colonna, devaient passer : Colonna, pour le connétable du royaume ; Boccheciampe, pour le frère du roi d'Espagne ; et de Cesare, pour le duc de Saxe.

« Maintenant, qu'étaient ces hommes qui prenaient ces titres pompeux ?

« De Cesare, un ancien domestique à livrée ;

« Boccheciampe, un ancien soldat d'artillerie, déserteur ;

« Et Colonna, une espèce de vagabond, comme Corbara, son ami et son compatriote.

« C'était à Montjari, dans la maison de l'intendant Girunda, que toute cette comédie avait été nouée.

« Girunda, qui, en sa qualité d'intendant, était censé connaître l'héritier de la couronne, avait, lui, pour mission de précéder les quatre aventuriers en les annonçant sous les divers noms et les différents titres qu'ils avaient pris.

« Grâce à ces précautions, le voyage des faux princes fut un triomphe, et, devant eux, derrière eux, autour d'eux, toute la province se souleva.

« En attendant, le prétendu prince François agissait en dictateur, cassant des magistrats, nommant des gouverneurs de ville, levant des contributions, et tout cela, il faut l'avouer, plus intelligemment peut-être et à coup sûr plus hardiment que ne l'eût fait le véritable héritier de la couronne.

« Deux incidents qui eussent dû perdre nos aventuriers contribuèrent, au contraire, à augmenter le crédit dont ils jouissaient.

« D'abord, l'archevêque d'Otrante connaissait personnellement le prince François. L'archevêque d'Otrante, prévenu par Girunda, reçut la fausse altesse royale comme il eût reçu le vrai prince, et, pour Otrante, tout fut dit.

« Ensuite, pendant son séjour à Tarente, les deux vieilles princesses, tantes de Louis XVI, qui venaient de Naples et qui allaient en Sicile, poussées par le gros temps, vinrent relâcher dans le port. Elles apprirent que leur parent était là et demandèrent naturellement à le voir. Force fut au faux prince de se présenter à ses prétendues tantes ; mais les deux vieilles princesses, ayant appris dans quel but Corbara jouait ce personnage, et songeant au bien qui ressortait pour le parti bourbonien de cette comédie, prêtèrent les mains au mensonge et contribuèrent même, par les démonstrations qu'elles donnèrent de leur amitié au prétendu petit-fils de Louis XIV, à le populariser dans l'esprit des Calabrais (1).

« Voilà quel était l'homme qui disposait de notre destinée et qui nous déclarait prisonniers de guerre.

« En nous faisant cette déclaration au nom de la

(1) Cette assertion serait presque incroyable, si on ne la trouvait reproduite dans les mêmes termes, à peu près, sous la plume du général Coletta :

« Ces imposteurs se dirigèrent vers la ville de Tarente; mais, lorsqu'ils y furent arrivés, ils virent aborder le vaisseau qui portait de Naples en Sicile les vieilles princesses de France. Nos aventuriers ne se déconcertèrent point, et Corbara, s'étant fait précéder par un message qui révélait aux princesses les effets merveilleux de la crédulité du peuple, se rendit, avec une pompe royale et l'assurance d'un parent, auprès de ces dames. Les princesses, malgré la fierté naturelle à la race des Bourbons, accueillirent en petit-fils cet aventurier obscur, et, croyant servir ainsi la cause du roi, lui donnèrent le titre d'altesse et lui prodiguèrent des témoignages de respect et d'affection. »

(*Histoire de Naples de 1734 à 1823*, par Coletta.)

fausse altesse, on nous avait promis positivement que, lors de notre mise en liberté, nos armes, nos chevaux et nos papiers nous seraient fidèlement rendus.

« Avec les intentions que l'on avait sur nous, on pouvait impunément nous promettre tout cela.

« J'insistai pour voir une seconde fois l'altesse royale et lui demander des explications sur cette captivité à laquelle je ne comprenais rien, ignorant la reprise des hostilités entre Naples et la France ; mais il va sans dire que Son Altesse Royale ne se prodiguait pas ainsi.

« Je lui écrivis alors ; mais, d'après l'explication que je viens de donner, on comprend que ma lettre resta sans réponse.

« Un mois environ après cette visite, et comme, je ne sais dans quel but, on nous faisait espérer notre prochain renvoi en France, arriva une lettre du cardinal Ruffo, dont communication nous fut donnée.

« Cette lettre nous invitait, le général Manscourt et moi, à écrire aux généraux en chef des armées de Naples et d'Italie pour traiter du cartel de notre échange contre il signor Boccheciampe, qui venait d'être fait prisonnier et conduit à Ancône. La lettre ajoutait que le roi de Naples faisait plus de cas de ce signor Boccheciampe, seul, que de tous les autres généraux napolitains, prisonniers de guerre, soit en Italie, soit en France.

« Nous adressâmes, en conséquence, au cardinal les lettres nécessaires ; mais le cardinal, ayant appris que Boccheciampe avait été, non pas fait prisonnier, mais tué, la négociation, qui ne pouvait plus avoir le résultat attendu, demeura sans effet.

« Bien plus, un matin, le gouverneur civil et politique de Tarente et le commandant militaire se firent introduire près de nous et nous déclarèrent qu'ils avaient ordre de nous faire transporter à l'instant même, le général Manscourt et moi, au château.

« Cet ordre reçut immédiatement son exécution.

« Le lendemain, à force d'instances, nous obtînmes que nos domestiques vinssent nous rejoindre.

« Ce fut ainsi que nous fûmes séparés de Dolomieu, qu'attendait une captivité non moins terrible que la nôtre (1).

« A notre arrivée au château, on nous donna à chacun une chambre séparée.

« A peine installés, nous fîmes venir le gouverneur; nous lui racontâmes la proposition faite par le cardinal Ruffo, et nous lui demandâmes conseil sur ce que nous avions à faire.

« Il nous invita, notre lettre étant restée sans réponse, à en écrire une nouvelle; ce que nous fîmes à l'instant même: un bâtiment en partance devait s'en charger et la remettre au général d'Anciera, commandant de Messine.

« Il va sans dire que nous n'eûmes pas plus de nouvelles de celle-là que de la première.

« Le surlendemain de mon entrée au château de Brindisi, comme je reposais sur mon lit, la fenêtre ouverte, un paquet d'un certain volume passa à travers les barreaux de ma fenêtre et vint tomber au milieu de ma chambre.

« Je me levai et ramassai le paquet: il était ficelé; je coupai les cordelettes qui le maintenaient, et je reconnus que ce paquet se composait de deux volumes.

« Ces deux volumes étaient intitulés *le Médecin de campagne*, par Tissot.

« Un petit papier, plié entre la première et la seconde page, renfermait ces mots :

(1) Transporté dans les prisons de Naples, Dolomieu réclamait de son geôlier quelque adoucissement à sa position.

Le geôlier refusa ce que lui demandait l'illustre savant.

— Prends garde! lui dit celui-ci, avec de pareils traitements, je sens que je n'ai plus que quelques jours à vivre.

— Que m'importe! répondit le geôlier, je ne dois compte que de vos os.

Dolomieu mourut deux ans apres sa sortie de prison.

« De la part des patriotes calabrais ; voir au mot *Poison*.

« Je cherchai le mot indiqué : il était doublement souligné.

« Je compris que ma vie était menacée ; je cachai les deux volumes de mon mieux, dans la crainte qu'ils ne me fussent enlevés. Je lus et relus si souvent l'article recommandé, que j'en arrivai à connaître à peu près par cœur les remèdes applicables aux différents cas d'empoisonnement que l'on pourrait tenter sur moi.

« Cependant, durant les huit premiers jours, notre situation fut tolérable ; nous jouissions de la promenade, devant la porte de notre logement, sur un espace d'environ trente toises. Mais, sous prétexte que les Français venaient de s'emparer de Naples, le gouverneur nous déclara, vers la fin de la première semaine, que la promenade nous était désormais interdite ; et, le même jour, nous vîmes des serruriers poser des verrous à toutes nos portes et des maçons exhausser les murs d'une tour de douze pieds de long sur huit de large qui nous restait pour prendre l'air.

« C'est alors que nous nous posâmes vainement ce dilemme : ou nous sommes prisonniers de guerre, et l'on nous doit le traitement alloué au grade de général prisonnier ; ou nous ne sommes pas prisonniers de guerre, et alors on doit nous remettre en liberté.

« Pendant huit mois, nous fûmes obligés de vivre à nos frais, rançonnés par tout le monde et payant chaque objet le double de sa valeur.

« Au bout de huit mois, un ordre du roi nous fut communiqué, par lequel il était accordé à chacun de nous dix carlins par jour.

« Cela faisait quatre francs dix sous, à peu près, de notre monnaie de France ; et, sur ces quatre francs dix sous, nous devions défrayer nos domestiques.

« On eût pu cependant doubler notre solde, la détermination étant prise de ne pas nous la payer longtemps.

« J'avais quitté l'Egypte à cause du mauvais état de ma santé. Mes amis, qui voyaient dans mes souffrances une nostalgie pure et simple, criaient à la maladie imaginaire ; moi seul me sentais malade réellement et me rendais compte de la gravité de ma maladie.

« Une attaque de paralysie, qui me frappa la joue gauche, vint malheureusement, quelques jours après mon entrée au lazaret, me donner raison contre les incrédules. J'avais alors à grand'peine obtenu d'être visité par un médecin, lequel se contenta de m'ordonner des remèdes tellement insignifiants, que le mal demeura stationnaire.

« Quelques jours après mon entrée au château, ce même médecin me vint visiter, sans être demandé cette fois.

« C'était le 16 juin, à dix heures du matin.

« J'étais au bain ; il me conseilla un biscuit trempé dans un verre de vin et se chargea de m'envoyer des biscuits. Dix minutes après, les biscuits promis arrivaient.

« Je fis comme il avait conseillé ; mais, vers les deux heures de l'après-midi, je fus violemment saisi de douleurs d'entrailles et de vomissements qui m'empêchèrent de dîner d'abord, et qui, en redoublant toujours d'intensité, me mirent bientôt à deux doigts de la mort.

« Je me rappelai aussitôt les recommandations des patriotes et le mot *poison* souligné ; je demandai du lait. Une chèvre que j'avais ramenée d'Egypte et qui était une distraction dans ma captivité m'en fournit par bonheur la valeur d'une bouteille et demie. La chèvre épuisée, mon domestique se procura de l'huile et m'en fit avaler trente ou quarante cuillerées ; quelques gouttes de citron, mêlées à cette huile, corrigeaient ce que ce remède avait de nauséabond.

« Dès qu'il me vit en ce fâcheux état, le général Manscourt fit prévenir le gouverneur de l'accident qui venait de m'arriver, le priant d'envoyer chercher à

l'instant même le médecin ; mais le gouverneur répondit tranquillement que la chose était impossible, attendu que le médecin était à la campagne.

« Ce ne fut que vers huit heures du soir, et lorsque les instances de mon compagnon de captivité prirent le caractère de la menace, qu'il se décida enfin à venir avec lui dans ma prison ; il était accompagné de tous les membres du gouvernement et escorté de douze soldats armés.

« Ce fut avec cet appareil militaire, contre lequel Manscourt protesta de toute la hauteur de son courage et de toute la force de sa loyauté, que la consultation me fut donnée.

« Sans doute le médecin, pour se présenter devant moi, avait besoin de toute cette force armée ; car, si bien soutenu qu'il fût en entrant dans ma chambre, il était lui-même pâle comme un mort.

« Ce fut alors moi qui l'interpellai, et si vivement, qu'il balbutia, me répondant à peine, et avec un tel embarras dans ses réponses, qu'il me fut facile de voir que, s'il n'était pas l'auteur du crime, — et c'était probable, car cet homme n'avait aucun intérêt à ma mort, — il en était du moins l'instrument.

« Quant aux remèdes à suivre, il m'en ordonna un seul, qui était de boire de l'eau glacée ou de sucer de la neige.

« A l'empressement que l'on mit à suivre l'ordonnance de ce misérable, je me défiai ; et, en effet, au bout d'un quart d'heure de ce traitement, le mal avait tellement empiré, que je me hâtai d'y renoncer et de revenir à mon huile et à mon citron.

« Ce qui me confirma dans la croyance que j'étais empoisonné, ce fut, outre les douleurs d'entrailles et les vomissements qui avaient tous les caractères de l'empoisonnement par les matières arsénieuses, ce fut, dis-je, que je me rappelai avoir vu, à travers la porte ouverte, tandis que j'étais au bain et avant qu'il vint à moi, le médecin s'approcher du général Manscourt,

qui lisait dans la chambre voisine, et lui dire mystérieusement qu'il était certain que nous devions être dépouillés comme l'avaient été nos compagnons ; en conséquence, il se mettait à sa disposition, s'engageant, si nous avions quelques objets précieux, à nous les conserver jusqu'à notre sortie de prison, époque à laquelle il s'empresserait de nous les rendre.

« Il avait profité, pour faire cette proposition au général Manscourt, de l'absence d'un canonnier tarentin, nommé Lamarronne, qui était son complice, mais avec lequel il ne se souciait pas de partager nos dépouilles.

« Le lendemain, ma chèvre mourut... Elle m'avait sauvé la vie, il fallait la punir.

« Trois jours après, le médecin mourut. Il avait manqué son coup, il fallait prévenir son indiscrétion.

« Le médecin, le jour où il m'avait rendu visite, avait fait pour le général Manscourt, atteint d'une affection scorbutique, une ordonnance que celui-ci se garda bien de suivre, voyant l'état où m'avaient mis les biscuits envoyés par ce misérable ; sans doute, cette abstention lui sauva la vie.

« Mais sa mort était résolue comme la mienne ; seulement on eut recours pour lui à un autre moyen.

« Une poudre fut mêlée à son tabac, qui commença dès lors à lui donner de violents maux de tête et ensuite quelques attaques de folie. Le général Manscourt ne savait à quoi attribuer ces accidents, lorsque j'eus l'idée de visiter la boîte dans laquelle il enfermait son tabac. La poudre qu'on avait mêlée était tellement corrosive que le fond de la boîte était troué en plusieurs endroits, et que des parcelles de fer-blanc dans la proportion d'un vingtième à peu près, étaient mêlées au tabac.

« J'eus encore recours à mon *Médecin de campagne* : il recommandait la saignée. Le général Manscourt se fit tirer du sang à trois reprises différentes et fut soulagé.

« Cependant, à la suite de mon empoisonnement, j'avais été atteint de surdité, un de mes yeux avait perdu complètement la faculté de voir, et la paralysie avait fait des progrès.

« Ce qu'il y avait de remarquable, et ce qui prouve la présence d'un agent destructeur, c'est que tous ces symptômes de caducité me frappèrent à trente-trois ans et neuf mois.

« Quoique l'essai que je venais de faire d'un premier médecin ne me donnât pas une grande confiance dans un second, l'état de marasme où j'étais tombé me força de recourir au gouvernement et de réclamer de nouveau le secours de la science.

« En conséquence, je fis venir ce second docteur et lui demandai si je ne pourrais pas consulter un chirurgien français qui arrivait d'Egypte avec de nouveaux prisonniers ; mais ma demande me fut refusée et force me fut de me contenter du médecin du château.

« Ce médecin s'appelait Carlin et parlait parfaitement le français.

« Son début m'inquiéta : ce fut un déluge de protestations de dévouement, d'assurances de sympathie trop exagérées pour être vraies. Il m'examina avec la plus scrupuleuse attention, déclara que mes soupçons n'étaient pas fondés le moins du monde et que j'étais atteint d'une maladie de langueur.

« Au reste, il désapprouvait en tous points le traitement que m'avait fait suivre le médecin mort, le traitant d'ignorant et d'imbécile, m'ordonnant des injections dans les oreilles, et me faisant prendre, tous les matins, une demi-once de crème de tartre.

« Au bout de huit jours, ma surdité, qui commençait à disparaître, était revenue, et mon estomac était tellement surexcité, que toute digestion était devenue impossible.

« Carlin me visitait régulièrement, parlait beaucoup, affectait un patriotisme exagéré et une grande

sympathie pour les Français ; mais, comme toutes ses démonstrations, au lieu d'exciter ma confiance, me rendaient de plus en plus circonspect, le gouverneur inventa un moyen qu'il crut devoir être efficace : c'était de défendre à Carlin l'entrée de ma prison, sous prétexte qu'il me servait à entretenir des intelligences avec les patriotes italiens.

« J'avoue que je fus dupe de ce stratagème. Mon état empirait chaque jour ; je réclamais Carlin de toutes mes forces ; mais le directeur feignit la plus grande rigueur à son égard, et, le tenant toujours éloigné de moi, m'envoya un autre médecin.

« Celui-là, comme son prédécesseur, désapprouva complètement le régime que je suivais, disant que les injections d'oreilles qu'on me faisait faire, par exemple, n'étaient bonnes qu'à redoubler ma surdité, en irritant la membrane si délicate du tympan. En outre, il me fit préparer lui-même des potions qu'il m'apporta en me venant visiter, et à la suite desquelles j'éprouvai un mieux sensible ; seulement, j'eus l'imprudence d'avouer ce mieux, et, comme ce n'était point ma guérison que l'on voulait, le brave homme fut congédié après sa seconde visite. J'eus beau le redemander, le gouverneur répondit qu'il se refusait absolument à venir me voir.

« Il me fallut donc me passer de médecin. Grâce au livre de Tissot, je continuai cependant de me traiter tant bien que mal. Mon œil seul allait empirant. Enfin Manscourt se rappela, dans des conditions à peu près pareilles, avoir vu une guérison opérée avec du sucre candi réduit en poudre et soufflé dans l'œil sept ou huit fois par jour. Nous nous procurâmes du sucre candi et nous commençâmes ce traitement, qui avait au moins l'avantage de n'être pas difficile à suivre. J'en éprouvai une amélioration sensible, et, aujourd'hui, je n'ai plus sur cet œil qu'une légère taie qui, je l'espère, finira par disparaître tout à fait.

« Malheureusement, ma surdité et mes douleurs

d'estomac allaient empirant sans cesse. Force me fut donc de redemander Carlin, qui ne me fut rendu qu'à la condition que dans nos conversations il ne prononcerait pas un seul mot de français, et, dans ses visites, serait toujours accompagné du gouverneur.

« Carlin, en me revoyant, me trouva si mal, qu'il demanda une consultation. Depuis longtemps, je désirais moi-même cette consultation et l'avais inutilement demandée. Elle me fut accordée, enfin, et se composa de Carlin, d'un médecin de la ville, du chirurgien du château et d'un chirurgien français que j'obtins à force d'instances auprès du marquis de Valvo, ministre napolitain en mission à cette époque à Tarente.

« A la porte, et au moment d'entrer, le gouverneur arrêta le chirurgien français :

« — Vous allez voir votre général Dumas, lui dit-il; prenez bien garde de laisser échapper un seul mot français, ou sinon vous êtes perdu !

« Puis, tirant les six verrous qui nous tenaient prisonniers :

« — Vous voyez bien cette porte, dit-il, elle s'ouvre devant vous pour la première et la dernière fois !

« Alors tous entrèrent dans ma chambre et se réunirent autour de mon lit. Je cherchais des yeux le médecin français, ayant hâte de voir un compatriote, et, presque malgré moi, je fus forcé de reconnaître ce malheureux dans un pauvre diable exténué, à moitié nu et se présentant lui-même à moi avec l'aspect de la souffrance et de la misère.

« Je lui adressai la parole; mais, à mon grand étonnement, il ne me répondit pas. J'insistai; même silence. J'interrogeai le gouverneur; celui-ci balbutia quelques paroles sans suite.

« Pendant ce temps, le médecin français disait tout bas et vivement au général Manscourt :

« — Il m'est défendu sous peine de mort, de parler au prisonnier !

« Carlin expliqua alors à ses confrères la cause et les développements de ma maladie, ainsi que le traitement qu'il avait jugé à propos de me faire suivre; puis, après une légère discussion dans laquelle intervint à peine le médecin français, tant à cause de son ignorance de la langue italienne que de l'intimidation, suite naturelle des menaces du gouverneur, il fut convenu que je suivrais le traitement primitif, auquel on ajouterait seulement des pilules et des vésicatoires sur les bras, sur le cou et derrière les deux oreilles.

« Je me soumis à ce traitement; mais, au bout d'un mois, il avait fait sur moi de tels ravages que je fus obligé de l'abandonner. Pendant ce mois, j'avais été atteint d'une insomnie continuelle; j'étais empoisonné une seconde fois.

« J'appelai le médecin : je lui exposai tous les symptômes; je les lui rendis si visibles, si patents, que le gouverneur, présent à l'entretien, n'osait me regarder et détournait la tête; mais l'impertubable Carlin tint bon, affirma que le traitement seul qu'il me faisait suivre pouvait me sauver, et, mes trente pilules étant épuisées, il m'en ordonna de nouvelles.

« Alors je fis semblant de me rendre, je promis de me conformer à l'ordonnance, et, le lendemain, je reçus dix nouvelles pilules que je garde soigneusement pour les soumettre à l'analyse.

« Celles-là, sans doute, devaient opérer plus activement que les autres; car, en me quittant, il m'annonça qu'il partait pour la campagne, et me dit adieu, sous prétexte que, selon toute probabilité, j'aurais quitté moi-même Tarente à son retour.

« Huit jours après, quoique j'eusse complètement abandonné ce traitement fatal, je me sentis tout à coup frappé comme d'un coup de foudre, et je tombai sans connaissance au milieu de ma chambre.

« Je venais d'être atteint d'une violente attaque d'apoplexie.

« Le général Manscourt fit à l'instant même pré-

venir le gouverneur de l'accident qui venait de m'arriver, en réclamant le secours du chirurgien du château ; mais le gouverneur, sans daigner se déranger de son repas, répondit tranquillement que le chirurgien était à la campagne, et qu'à son retour on me l'enverrait.

« J'attendis ainsi près de quatre heures.

« Pendant ce temps, la nature, abandonnée à elle-même, avait lutté, et j'avais repris quelque connaissance. Il est vrai que c'était juste ce qu'il en fallait pour sentir que je m'en allais mourant.

« En conséquence, rassemblant le peu de forces qui me restaient, j'ordonnai à une vieille femme qui faisait nos provisions d'aller dire au gouverneur que je savais parfaitement que le chirurgien n'était pas à la campagne, et que, s'il n'était pas près de moi dans dix minutes, je le prévenais que je me traînerais jusqu'à la fenêtre et crierais à toute la ville que j'étais empoisonné; ce qui n'étonnerait personne sans doute, mais ce qui du moins mettrait au grand jour son infamie.

« Cette menace eut son effet : cinq minutes après, ma porte s'ouvrit, et ce chirurgien, qui ne pouvait venir parce qu'il était à la campagne, entra.

« J'avais eu recours à mon Tissot, et j'avais vu que, pour que le cas où je me trouvais, une abondante émission de sang était le seul remède. J'ordonnai donc impérieusement au médecin de me saigner.

« Mais, comme s'il ne devait obéir qu'à des ordres supérieurs, il se retourna vers le commandant du château, comme pour lui en demander la permission. Sans doute il l'obtint, car il tira de sa poche un instrument de chirurgie ; seulement, au lieu que cet instrument fût une lancette, c'était une flamme à saigner les chevaux.

« Je haussai les épaules.

« — Pourquoi pas un poignard tout de suite? lui dis-je. Ce serait plus tôt fait.

« Et j'étendis mon bras.

« Mais sans doute la première incision n'était pas suffisante, car ce ne fut qu'à la troisième ouverture que ce misérable me fit dans le bras, qu'il atteignit enfin la veine et que le sang vint.

« Cette première attaque d'apoplexie fut, trois jours après, suivie d'une seconde pour laquelle le même chirurgien appelé de nouveau, me fit avec le même instrument, une seconde saignée. Seulement, celle-là, il jugea à propos de me la faire au pied, et si maladroitement ou si adroitement (car on craignait toujours que, grâce au secours des patriotes, nous ne nous évadassions), qu'un nerf fut attaqué et que, pendant trois mois, ma jambe enflait démesurément au bout de dix pas que je faisais.

« Cependant, comme le craignait le gouverneur, le bruit de ces infâmes traitements s'était répandu dans la ville. Un jour, une pierre tomba dans ma chambre enveloppée d'un morceau de papier. Sur ce papier étaient écrits ces mots :

« On veut vous empoisonner, mais vous avez dû
« recevoir un livre dans lequel nous avons souligné
« le mot *poison*. Si vous avez besoin de quelque
« remède que vous ne puissiez pas vous procurer
« dans votre prison, laissez pendre une ficelle à votre
« fenêtre, et, au bout de la ficelle, on accrochera ce
« vous demanderez. »

« Entre le papier et la pierre était roulée une longue ficelle armée d'un hameçon.

« Dès la nuit suivante, je laissai pendre la ficelle en demandant du kina pour me traiter, et du chocolat pour me nourrir.

« Dès la nuit suivante, j'eus ma provision faite de l'un et de l'autre.

« Grâce à ce traitement et à cette nourriture, le mal cessa de faire des progrès et les attaques d'apoplexie disparurent; seulement, je restai estropié de la jambe droite, sourd de l'oreille droite, paralysé de la

joue gauche et ayant l'œil droit presque perdu.

« En outre, j'étais en proie à de violents maux de tête et à de continuels bourdonnements.

« J'assistais enfin sur moi-même à cet étrange spectacle d'une nature vigoureuse pliant sous la lutte d'une destruction obstinée.

« Il y avait près de quinze mois que nous étions prisonniers à Tarente, et notre importance faisait qu'on s'occupait de nous dans la ville. On en arriva à reculer devant le scandale de notre mort. Toutes ces tentatives d'empoisonnement ne s'étaient pas faites sans transpirer dans la ville; les patriotes parlaient tout haut des infâmes traitements auxquels j'étais en butte. Il fut donc décidé, entre le marquis de la Squiave et les agents du roi de Naples à Tarente, de nous transférer au château maritime de Brindisi. Cette singulière disposition nous fut cachée avec soin; mais, si secrète qu'elle eût été tenue, les patriotes en avaient été avertis, et trois ou quatre d'entre eux, en passant devant nos fenêtres, nous faisaient comprendre, par leurs gestes, que nous devions être transférés dans une autre prison, et que, sur la route, nous serions assassinés.

« J'appelai Manscourt, pour lui faire part de la nouvelle qui nous était transmise; mais nous crûmes à un faux bruit, et nous ne nous inquiétâmes point autrement de cet avis.

« Le même soir, vers onze heures, nous étions couchés, quand tout à coup ma porte s'ouvrit à grand fracas, et le marquis de la Squiave, avec une cinquantaine de sbires, entra et nous intima l'ordre de partir sur-le-champ pour Brindisi. Alors cet avertissement qui m'avait été donné dans la journée me revint à l'esprit; et, pensant que, puisque la première partie de cet avertissement qui concernait la translation était vraie, la seconde, qui concernait l'assassinat, devait être aussi vraie que la première, je trouvais que tout autant valait mourir tout de suite; que d'ailleurs,

mourir en résistant, mourir dans une lutte, mourir dans un combat, était préférable à mourir lentement, heure par heure, minute par minute. Je déclarai donc que je ne bougerais pas, qu'on m'enlèverait par force, mais que je me défendrais jusqu'à la dernière extrémité.

« A cette réponse, le marquis tira son sabre et s'avança vers moi.

« J'avais au chevet de mon lit une canne, avec un lourd pommeau d'or massif, qu'on m'avait sans doute laissée parce qu'on prenait ce pommeau pour du cuivre. Je saisis ma canne, et, sautant à bas de mon lit, je tombai sur le marquis et sur toute cette canaille d'une si rude façon, que le marquis lâcha son sabre et s'enfuit, et que tous ces misérables coquins, jetant couteaux et poignards, le suivirent en poussant de grands cris, et cela si vivement, qu'en moins de dix secondes ma chambre était complètement évacuée.

« Je ne sais, du reste, comment eût tourné pour nous cet acte de rébellion, si l'armistice conclu à Foligno n'était venu mettre un terme à ce long supplice, auquel nous devions nécessairement finir par succomber. Mais, comme le gouvernement napolitain devait être infâme pour nous jusqu'au dernier moment, on se garda bien de nous annoncer la fin de notre captivité. Tout au contraire, avec des menaces nouvelles, avec un appareil formidable, et comme si on nous réunissait là pour nous y faire périr tous ensemble, on nous transféra à Brindisi tous tant que nous étions de Français à Tarente et dans ses environs.

« Ce fut seulement au moment d'être embarqués que nous sûmes l'armistice conclu et le cartel d'échange arrêté; nous étions libres.

« Seulement, notre liberté, selon toute probabilité, ne serait pas de longue durée.

« On nous embarquait à Brindisi pour Ancône, et, cela, sur une mer couverte de voiles ennemies. L'Angleterre allait donc, selon toute probabilité, hériter de

nous, et nous ne faisions que changer notre ancienne captivité contre une nouvelle.

« Je fis toutes ces observations au marquis de la Squiave, et protestai, en mon nom et au nom de mes compagnons contre cet embarquement.

« Mes protestations furent inutiles : on nous entassa sur une felouque, et l'on fit voile pour Ancône.

« Il va sans dire qu'au moment de l'embarquement, je réclamais mes papiers, mes armes, mes chevaux, tous les objets qui m'avaient été volés enfin, et surtout mon sabre, auquel je tenais beaucoup, attendu qu'il m'avait été donné à Alexandrie par le général Bonaparte.

« A toutes ces réclamations, il me fut banalement répondu qu'on en référerait à Sa Majesté.

« J'ai su depuis qu'en effet cette réclamation avait été transmise au roi Ferdinand; mais comme il chassait tous les jours avec mes fusils et mes chevaux, comme il trouvait que les fusils partaient bien et que les chevaux étaient bons coureurs, fusils et chevaux, il garda tout.

« Nous arrivâmes à Ancône, ayant par miracle échappé aux Anglais et aux Barbaresques.

« A Ancône, nous trouvâmes le général Watrin, qui, nous voyant dénués de tout (nous avions vendu, pour vivre, tout ce que nous possédions), nous offrit sa bourse.

« Cette bourse nous servit à nous vêtir d'abord et ensuite à donner cent piastres au capitaine napolitain qui nous avait transportés, et qui n'eut pas honte de venir nous réclamer cette somme pour sa *buona mano*.

« Tel est le récit exact de ces vingt mois de captivité, pendant lesquels on essaya sur moi trois tentatives d'empoisonnement et une d'assassinat.

« Au reste, quoique ma vie ne doive pas être longue maintenant, je remercie le Ciel de me l'avoir conservée

jusqu'à cette heure, puisque, tout mourant que je suis, il me reste encore assez de force pour dénoncer au monde une série de traitements tels que les peuples les moins civilisés rougiraient de les faire souffrir à leurs plus cruels ennemis.

« ALEX. DUMAS. »

Je n'ajouterai qu'un mot à ce tragique récit : Le peu de hardes, d'effets et d'objets personnels qu'il avait pu conserver, il les vendit pour soulager la misère de ses compagnons.

CHAPITRE V

Sa disgrâce. — Sa mise en non-activité. — Il lui naît un fils. — Il meurt.

Lorsque Dumas débarqua en France (avril 1801), son général, Bonaparte, était Premier Consul.

Dumas rentrait malade, ayant un œil très atteint, ayant eu une attaque de paralysie qui laissait encore quelques traces, mais surtout atteint d'un cancer à l'estomac qui ne devait pas tarder à l'emporter.

Dès les premiers jours de sa libération, Dumas fit savoir à Paris l'état de dénuement, de détresse même, dans lequel lui et ses camarades se trouvaient. Et ayant appris que le roi de Naples, sur l'ordre de Murat, s'apprêtait à verser cinq cent mille francs aux prisonniers de guerre, il demanda à être compris dans cette répartition. Sa demande resta sans réponse.

D'autres chagrins, d'ailleurs, lui étaient réservés. Il demandait qu'on lui payât au moins ses appointements arriérés, comme s'il n'avait pas été en prison.

Et il écrivait à Bonaparte une lettre dont voici de poignants passages :

« ... *Mais, général Consul, vous connaissez les malheurs que je viens d'éprouver! vous savez mon*

peu de fortune! vous vous rappelez le trésor du Caire!

« *Les empoisonnements successifs que j'ai subis dans la prison de Naples ont tellement délabré ma santé qu'à trente-six ans, j'éprouve déjà des infirmités que je n'aurais dû ressentir que dans un âge plus avancé.*

« ... *J'éprouve un autre chagrin et qui m'est plus terrible que ceux dont je me suis plaint. Le ministre de la guerre m'a prévenu, par une lettre du 29 fructidor dernier, que, pour l'an X, j'étais porté au nombre des généraux en non-activité. Eh quoi! je suis, à mon âge et avec mon nom frappé d'une espèce de réforme!... Je suis le plus ancien officier de mon grade... Et voilà mes cadets qui sont employés et je me trouve sans activité!... Voyons, général Consul, j'en appelle à votre cœur; permettez que j'y dépose mes plaintes et que je remette entre vos mains ma défense contre des ennemis que je sais avoir.* »

Cette lettre demeura sans effet. Bonaparte n'écouta pas son compagnon d'armes pour deux raisons : 1° Dumas devait être réellement malade, affaibli et peu propre à reprendre du service ; 2° Bonaparte n'oubliait pas la manière de conspiration et le départ d'Egypte. En refusant tout arriéré de solde et toute indemnité, il disait : Vous m'avez abandonné, tant pis pour vous ! En maintenant la non-activité, il disait : Je pourrais avoir des égards envers un bon serviteur et le tolérer, malade, dans une armée. Mais un fâcheux raisonneur et méfiant !

Bonaparte fut dur, trop dur avec Dumas. Celui-ci en conçut une tristesse profonde.

Il eut seulement un rayon de soleil dans sa vie, le jour de la naissance de son fils, le 24 juillet 1802. Qu'aurait-il dit, le bon général s'il avait su que cet enfant, pesant neuf livres et ayant dix-huit pouces de long, allait devenir plus fameux que lui-même encore!...

Son fils l'aida à supporter la misère de l'inactivité. Avec une retraite de huit mille francs — et à cette époque!... — il vivait matériellement heureux dans un petit château : les *Fossés*, aux environs de Villers-Cotterets.

Quatre années encore, il traîna. Quatre années employées à ressaisir, s'il le pouvait, quelques bribes de gloire et de grade, quatre années mélancoliques d'un homme qui voit sa carrière brisée à quarante ans, et brisée par un mal si peu de son état et de sa folie courageuse!

Se voyant près de la mort, il s'écriait : « Oh! faut-il qu'un général qui, à trente-cinq ans, a commandé en chef trois armées, meure à quarante dans son lit, comme un lâche! O mon Dieu! mon Dieu! que vous ai-je donc fait pour me condamner si jeune à quitter ma femme et mes enfants! »

Il mourait désespéré, aussi, du sort misérable qui attendait ceux-ci.

Il rendit le dernier soupir le 26 février 1806.

Il n'avait même pas reçu la croix de la Légion d'honneur, dont la création avait été proposée par son homonyme, le comte Mathieu Dumas. Il laissait une veuve et deux enfants dans la détresse. Mme Dumas mit en campagne tous les anciens amis de son mari : Brune, Murat, Augereau, Lannes, Jourdan, pour obtenir une pension de l'empereur, tout fut inutile. Un jour, Napoléon s'emporta jusqu'à dire à Brune, le plus chaleureux des solliciteurs :

« Je vous défends de jamais me parler de cet homme-là ».

CONCLUSION

Telle fut la vie du général Dumas. Il y en a de plus banales. Jusqu'à dix-huit ans aux colonies, dans le pays de ses ancêtres maternels dont il avait, évidemment les mœurs furibondes et généreuses, et c'est *Horatius Coclès* du Tyrol, l'*ange* du Caire, etc.

De dix-huit à vingt et quelques années, il mène la vie du grand seigneur français, raffiné, et c'est l'époux d'Elisabeth Labouret, le bon père, le frondeur de la gloire naissante de Bonaparte, l'homme qui envoya le trésor du Caire à son chef.

Enfin des revers le jettent dans l'armée où sa nature se déploie admirablement, dans toute sa plénitude.

Une réserve pourtant est à faire. Lorsque Alexandre Dumas, dans ses *Mémoires*, parle du 13 vendémiaire, il insinue que si son père, arrivé à Paris plus tôt et pouvant jouer le rôle que Bonaparte joua ce jour-là, il eût peut-être bien pris la place de celui-ci et eût en tout cas entravé la carrière de Bonaparte.

En admettant que Bonaparte n'eût pas eu d'autre occasion que celle-là pour se distinguer, en admettant qu'un génie comme celui de Bonaparte ne fasse pas naître fatalement les circonstances qui doivent le servir et même ne profite pas de n'importe lesquelles, il est peu probable que Dumas eût été Bonaparte.

Le général Dumas était un excellent soldat, un admirable guerrier dont Murat seul approchait pour la bravoure. On sait la triste attitude de Murat dans la politique. Dumas eût été au moins aussi malheureux. Ce fut un guerrier au courage le plus vaillant qu'on ait jamais vu. Ce fut le plus honnête homme du monde. Pour vivre dans la mémoire des hommes, il n'en faut pas davantage surtout quand vos exploits sont chantés par votre fils qui, dans l'histoire de l'art, porte le nom d'Alexandre Dumas.



ALEXANDRE DUMAS

Je n'ai pas la prétention de donner la biographie complète, non plus qu'une étude littéraire d'Alexandre Dumas. Il a consacré lui-même dix volumes à la moitié de sa vie, Vouloir être complet en cent pages me paraît ambitieux, en admettant même qu'Alexandre Dumas ait été prolixe.

Je voudrais seulement retenir de son existence les faits les plus caractéristiques, de ses œuvres les plus marquantes et que, avec cela, on prenne de son cœur et de son talent une idée assez complète, en tout cas suffisante à qui ne peut pas tout lire. Heureux serai-je en même temps si j'ai su dire mon admiration et la faire partager.

CHAPITRE PREMIER

Naissance d'Alexandre Dumas. — Son enfance. — Mort de son père. — Il reste seul avec sa mère, dans la gêne. — Premières études. — La vocation littéraire se dessine. — Adolphe de Leuven. — Départ pour Paris.

Le 24 juillet 1802, à cinq heures du matin Elisabeth Labouret mettait au monde un gros garçon, dont la venue était, on le sait, la joie du pauvre général.

Il veut annoncer lui-même cette nouvelle à ses amis et voici la lettre qu'il écrit, de Villers-Cotterets, à son ami Brune :

Ce 6 thermidor an X.

Mon cher Brune,

Je t'annonce avec joie que ma femme est accouchée hier matin d'un gros garçon, qui pèse neuf livres et qui a dix-huit pouces de long. Tu vois que s'il continue de grandir à l'extérieur comme à l'intérieur, il promet d'atteindre une assez belle taille.

Ah çà ! tu sauras une chose : c'est que je compte sur toi pour être parrain. Ma fille aînée, qui t'envoie mille tendresses au bout de ses petits doigts noirs, sera ta commère. Viens vite, quoique le nouveau-venu en ce monde ne paraisse pas avoir envie d'en

sortir si tôt; viens vite, car il y a longtemps que je ne t'ai vu et j'ai une grosse envie de te voir.

Ton ami,

ALEX. DUMAS.

P.-S. *Je rouvre ma lettre pour te dire que le gaillard vient de pisser par-dessus sa tête. C'est de bon augure, hein?*

Brune fut donc parrain d'Alexandre Dumas. On se souvient que Bonaparte et Joséphine avaient promis de l'être...

Les temps avaient changé : le général Dumas était tombé en disgrâce et l'on sait déjà que lorsqu'il mourra, l'Empereur se refusera à faire quoi que ce soit pour la veuve et ses enfants.

A la mort du général (26 février 1806) Alexandre Dumas avait trois ans et demi. Une touchante anecdote nous est parvenue à ce sujet :

On annonça à l'enfant le trépas de son père.

— Mon papa est mort? Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que tu ne le verras plus. Le bon Dieu l'a pris.

L'enfant s'empara alors d'un fusil et grimpa au grenier.

— Où vas-tu?

— Au ciel, tuer le bon Dieu qui a tué papa.

Et la pauvre mère eut ce mot d'une si belle résignation :

— Oh! ne dis pas ces choses-là, mon enfant, nous sommes bien assez malheureux!

Ce n'était pas la misère pour les Dumas, mais presque. Ils avaient quelques ressources, quelques arpents de terre, la maison où ils habitaient et, enfin, autour d'eux, une famille assez nombreuse, des amis. Du temps du général, avec la retraite, on habitait un château! aujourd'hui c'était la gêne, mais enfin on

pouvait vivre, en mangeant son capital qui durerait quelques années, et attendre des temps meilleurs.

Mme Dumas se résigna courageusement à son sort et voulut que son fils reçût l'éducation que son père lui aurait donnée.

Elle l'envoya à l'école où il débuta par une bataille dont il se tira à son honneur. Il resta ainsi quelques années menant la vie habituelle aux écoliers dans les petites villes de province, plus de vagabondage que de travail ! mais à cet âge...

Un jour, une chance inespérée fit faire à sa mère un petit héritage de quinze cents francs. Et le même légataire laissait une bourse au séminaire de Soissons pour « un parent ». Le jeune Alexandre était assez désigné, à mots couverts, pour que le legs ne tombât pas avec le refus possible de l'enfant, mais assez clairement pour que la famille Dumas ne s'y trompât pas.

La joie de Mme Dumas fut grande. Elle allait donc pouvoir donner à son fils une éducation assez sérieuse et peut-être, qui sait, le jeter dans une carrière où il gagnerait tout, honneur, bonheur et profit.

Le gamin accepta d'abord. Puis, sur une raillerie d'une cousine, il prit un grand parti. Il laissa à sa mère un mot :

« Ne sois pas inquiète ma bonne mère : je me sauve parce que je ne veux pas être curé. »

Et il se sauva pendant trois jours et trois nuits dans la forêt !

Quand il revint, sa mère l'embrassa en l'appelant méchant et on ne parla plus jamais de séminaire.

Les études continuèrent tant bien que mal L'enfant se développait peu à peu, intellectuellement. Et déjà le merveilleux et le grand le tentaient. Ses lectures, à cette époque, vers 1815, étaient la *Bible*, *Buffon*, *Robinson Crusoé*, une *Mythologie de la Jeunesse* ornée de gravures et égayée de vers de Racine, enfin l'*Enéide*.

« J'ai su par cœur des chants entiers de l'*Enéide* et aujourd'hui, je crois que je pourrais dire d'un bout à l'autre le récit d'Enée à Didon, quoique je ne sois pas capable de construire une phrase latine sans faire trois ou quatre barbarismes. »

Quant à son développement physique (on sait quel admirable hercule était Alexandre Dumas) comment ne se serait-il pas fait par cette vie forestière, de chasseur et de bûcheron ?

Il lui fallait bien pourtant, un jour, aider un peu sa pauvre mère. Et quand il eut quinze ans, il entra comme clerc chez Mᵉ Menesson, notaire, en qualité de saute-ruisseau.

Ce fut l'annnée suivante que la vocation dramatique commença à se révéler chez Dumas père. Laissons-le raconter lui-même :

« Au nombre des plaisirs qui nous étaient promis par la seconde capitale du département de l'Aisne, nous avions mis au premier rang le spectacle.

« Une troupe d'élèves du Conservatoire, courant la province, jouait ce soir-là, *par extraordinaire*, l'*Hamlet* de Ducis.

« J'ignorais complètement ce que c'était qu'*Hamlet;* je dirai plus, j'ignorais complètement ce que c'était que Ducis.

« Il était difficile d'être plus ignorant que je ne l'étais.

« Ma pauvre mère avait voulu me faire lire les tragédies de Corneille et de Racine ; mais, je dois l'avouer à ma honte, cette lecture m'avait prodigieusement ennuyé. J'ignorais, à cette époque, ce que c'était que le style, ce que c'était que la forme, ce que c'était que le fonds ; j'étais l'enfant de la nature dans toute la force du terme : ce qui m'amusait était bon, ce qui m'ennuyait était mauvais.

« Je lus donc avec un certain effroi sur l'affiche le mot *tragédie*.

« Mais, au bout du compte, comme cette tragédie était encore ce que Soissons nous offrait de mieux pour nous faire passer la soirée, nous nous mîmes à la queue en temps utile, et, malgré la grande affluence, nous parvînmes à nous placer au parterre.

« Il y a quelque chose comme trente-deux ans que cette soirée est écoulée ; eh bien, elle produisit une telle impression sur mon esprit, que les moindres détails en sont encore présents à ma mémoire.

« Le jeune homme qui jouait le rôle d'Hamlet était un grand garçon pâle et brun, nommé Cudot ; il avait de beaux yeux, une voix puissante, et de tels souvenirs de Talma, que, lorsque je vis Talma jouer le même rôle, je fus tenté de croire qu'il imitait Cudot.

« J'ai dit que, pour moi, la question littéraire était complètement absente. J'ignorais même qu'il existât, de par le monde, un nommé Shakspeare, et, lorsque, à mon retour, instruit par Paillet qu'*Hamlet* n'était qu'une imitation, je prononçai devant ma sœur, qui connaissait l'anglais, le nom de l'auteur de *Roméo* et de *Macbeth*, je le prononçai comme je l'avais vu écrit, ce qui me valut une de ces longues railleries que ma sœur ne m'épargnait jamais à l'occasion.

« Il va sans dire que cette occasion, je la lui fournissais à lui faire plaisir.

« En somme, comme l'*Hamlet* de Ducis ne pouvait pas perdre dans mon esprit par la comparaison, puisque je n'avais entendu parler de celui de Shakspeare, l'*Hamlet* de Ducis, avec son entrée fantastique, son apparition visible à lui seul, sa lutte contre sa mère, son urne, son monologue, le sombre interrogatoire adressé par le doute à la mort ; l'*Hamlet* de Ducis me parut un chef-d'œuvre, et me produisit un effet prodigieux.

« Aussi, en revenant à Villers-Cotterets, la première chose que je fis fut-elle de réunir les quelques francs

échappés au voyage de Soissons, et d'écrire à Fourcade — qui avait cédé sa place à ce même Camusat dont j'ai parlé à propos du père Hiraux, et qui était retourné à Paris, — de m'envoyer la tragédie d'*Hamlet*.

« Fourcade, je ne sais pourquoi, tarda cinq ou six jours à me l'envoyer ; mon impatience était si grande, que je lui écrivis une seconde lettre, pleine des plus vifs reproches sur son défaut de complaisance et d'amitié.

« Fourcade, qui n'aurait jamais pu croire qu'on accusât un homme d'être un mauvais ami, parce qu'il ne se hâtait pas d'envoyer *Hamlet*, me répondit une lettre charmante, mais dont je ne pus comprendre l'esprit que lorsqu'une étude plus approfondie du bon et du mauvais m'eût mis à même de classer l'œuvre de Ducis au rang qui lui était dû.

« Quoi qu'il en soit, je devins fou ; je demandais à chacun :

« — Connaissez-vous *Hamlet ?* Connaissez-vous Ducis ?

« La tragédie arriva de Paris. Au bout de trois jours, je savais par cœur le rôle d'Hamlet, et, qui pis est, j'ai une si fatale mémoire, que je n'ai jamais pu l'oublier.

« Quoi qu'il en soit, *Hamlet* fut la première œuvre dramatique qui produisit une impression sur moi ; impression profonde, pleine de sensations inexplicables, de désirs sans but, de mystérieuses lueurs, aux clartés desquelles je ne voyais encore que le chaos.

« J'ai retrouvé plus tard, à Paris, le pauvre Cudot, qui jouait Hamlet. Hélas ! ce grand talent, qui m'avait si fort séduit, n'avait pu trouver nulle part la moindre place, et je crois que, depuis longtemps, il a renoncé même à l'espérance, — cette fille de l'orgueil qui meurt si difficilement chez l'artiste, — à l'espérance de se faire une position au théâtre.

« Or, — comme si le démon de la poésie, une fois

éveillé en moi, avait juré de ne pas se rendormir, et, employant tous les moyens pour arriver à ce but, était parvenu à faire de maître Mennesson lui-même son complice, — à peine de retour de Soissons, au lieu d'une vente à expédier, d'une obligation à grossoyer, ou d'une course à faire, maitre Mennesson me donna une pièce de vers à copier en triple expédition.

« Cette pièce de vers était intitulée *les Bourbons en* 1815.

« Je l'ai dit. M. Mennesson était républicain; républicain je l'ai retrouvé en 1830 ; républicain je l'ai revu en 1848.

« De plus, en tout temps, et sous tous les régimes, c'est une justice à lui rendre, il disait tout haut son opinion ; si haut, que ses amis s'en effrayaient, et lui faisaient tout bas leurs observations.

« Mais lui haussait les épaules.

« — Que diable voulez-vous qu'ils me fassent ? disait-il. Mon étude est payée, mon répertoire au courant ; je les défie de trouver une nullité dans un seul de mes actes ; avec cela, on se moque des rois et des calotins !

« Il avait raison, ledit maître Mennesson, car, malgré toutes ces démonstrations, taxées d'imprudentes par les esprits timorés, son étude était la meilleure de Villers-Cotterets, et allait se bonifiant tous les jours.

« Cette fois, il était à l'apogée de la satisfaction.

« Il avait attrapé, je ne sais pas où, une pièce de vers manuscrite contre les Bourbons. Il l'avait lue à toute la ville, il venait, comme je l'ai dit, à mon retour de Soissons, de me donner l'ordre d'en faire deux ou trois copies pour deux de ses amis qui seraient, comme lui, curieux de posséder ce même pamphlet.

« Je ne l'ai jamais vu imprimé, je ne l'ai jamais relu, depuis le jour où j'en fis trois copies, et cependant ma mémoire est telle, que je pourrais le dire d'un bout à l'autre.

« Mais que le lecteur se rassure, je me contenterai d'en citer quelques vers.

« Voici quel était le début :

Où suis-je ? Qu'ai-je vu? Les voilà donc ces princes
Qu'un sénat insensé rendit à nos provinces ;
Qui devaient, abjurant les préjugés des rois,
Citoyens couronnés, régner au nom des lois;
Qui venaient, disaient-ils, désarmant la victoire,
Consoler les Français de vingt-cinq ans de gloire !
Ils entrent! avec eux, la vengeance et l'orgueil
Ont du Louvre indigné franchi l'antique seuil.
Ce n'est plus le sénat, c'est Dieu, c'est leur naissance,
C'est le glaive étranger qui leur soumet la France;
Ils nous osent d'un roi reprocher l'*échafaud :*
Ah ! si ce roi, sortant de la nuit du *tombeau,*
Armé d'un fer vengeur venait punir le crime,
Nous les verrions pâlir aux yeux de leur victime !

« Enfin, terminant le discours par une péroraison digne du sujet, l'auteur s'écriait encore, dans son enthousiasme libéral :

Ne balançons donc plus, levons-nous ! et semblables
Au fleuve impétueux qui rejette les sables,
La fange et le limon qui fatiguaient son cours,
De notre sol sacré rejetons pour toujours
Ces tyrans sans vertus, ces courtisans perfides,
Ces chevaliers sans gloire et ces prêtres avides,
Qui, jusqu'à nos exploits ne pouvant se hausser,
Jusques à leur néant voudraient nous abaisser !

« Douze ans après, on chassait les Bourbons de France.

« Ce ne sont pas les boulets des révolutions qui renversent les trônes; ce n'est pas la guillotine qui tue les rois : boulets et guillotine ne sont que des instruments inertes au service des idées.

« C'est cette haine sourde, c'est cette lutte souterraine, qui, tant qu'elle n'est que l'expression des désirs de quelques-uns, échoue et se brise, mais qui, du moment qu'elle devient l'expression de l'intérêt général, engloutit trônes et races, rois et royautés.

« Il est facile de comprendre comment les *Messéniennes* de Casimir Delavigne, qui paraissaient imprimées concurremment avec ces pamphlets manuscrits, semblaient pâles et décolorées. C'est que Casimir Delavigne était un de ces hommes qui chantent parfois les révolutions accomplies, mais qui n'aident pas aux révolutions à faire. »

C'en est fait. Le sort en est jeté. Il n'en sait rien encore. Personne autour de lui ne le voit. Et qui le verrait, à Villers-Cotterets, en 1818 !... Le sceau était marqué pourtant sur son front et au premier signe de la muse il obéira.

C'est alors que se présenta le grand tentateur, son ami Adolphe de Leuven. Qui ne le sait aujourd'hui? ce Leuven, à qui appartenait la propriété de Marly, où Dumas fils est mort, ce Leuven qui donna cette propriété à Dumas fils, était le plus vieil ami d'Alexandre Dumas, son initiateur à la vie littéraire.

Fils du célèbre comte Ribbing de Leuven, l'un des assassins de Gustave III, roi de Suède, il habitait avec son père Villers-Cotterets où les Bourbons faisaient semblant d'ignorer sa présence.

Le jeune Dumas était très lié avec toute la société brillante de la ville, les châtelains des environs. Fils d'un homme illustre, petit-fils d'un marquis — bien qu'il ne portât pas son nom — élevé par la plus digne et la meilleure des mères, il était très protégé et très aimé.

Les de Leuven s'intéressèrent à lui et comme les enfants étaient du même âge, ils ne se quittèrent bientôt plus.

Adolphe de Leuven, qui avait une meilleure éducation et une instruction plus développée, qui faisait avec son père de fréquents séjours à Paris, cultivait déjà les muses. Et s'il partageait avec son ami les

plaisirs, les aventures amoureuses aux dépens des cousines et des jeunes filles du pays, il voulait absolument partager avec lui la gloire littéraire qu'il se promettait.

Depuis la représentation d'*Hamlet*, Alexandre Dumas ne demandait que des encouragements. Il se laissa faire et Adolphe de Leuven revenant, un été, à Villers-Cotterets, après six mois de séjour à Paris, il fut ébloui...

Adolphe fit sonner aux oreilles d'Alexandre les noms bénis de Scribe, Mlle Duchesnois, de Jouy, Arnault, Pichat, Theaulon, Talma, Mlle Mars, etc.

L'ivresse était trop subtilement versée, à un homme qui sentait fermenter en lui le génie que, dans quelque temps, il va répandre.

Ecoutez-le, il va vous dire lui-même ce qu'il advint :

« Ce retour d'Adolphe, c'était donc pour moi un grand événement ; comme don Cléophas, je me pendais au manteau de mon excellent diable boiteux, et, enlevant pour moi la toiture des théâtres qu'il avait vus, il me faisait voir en me racontant.

« Quelles longues promenades fîmes-nous ainsi ! combien de fois je l'arrêtai, passant d'un artiste à l'autre, en disant, après avoir épuisé les célébrités du Gymnase :

« — Et Talma ? et Mlle Mars ? et Mlle Duchesnois ?

« Et lui complaisamment s'étendait sur le génie, le talent, la bonhomie de ces artistes éminents, posant la main sur des touches inconnues du clavier de mon imagination, lesquelles faisaient vibrer des cordes sonores et ambitieuses, endormies jusqu'alors en moi, et que j'étais étonné de sentir s'éveiller dans mon cœur.

« Alors, pauvre Adolphe, il lui vint peu à peu une

singulière idée, c'était de me faire partager, pour mon compte, les espérances qu'il avait conçues pour le sien ; c'était de faire naître en moi le désir de devenir, sinon un Scribe, un Alexandre Duval, un Ancelot, un Jouy, un Arnault ou un Casimir Delavigne, — tout au moins un Fulgence, un Mazère ou un Vulpian.

« Et, il faut le dire, c'était déjà bien ambitieux ; car, je le répète, je n'avais reçu aucune éducation, je ne savais rien, et ce ne fut que bien tard, en 1833 ou 1834, lors de la publication de mes premières *Impressions de voyage*, que quelques personnes commencèrent à s'apercevoir que j'avais de l'esprit.

« En 1820, je dois l'avouer, je n'en avais pas l'ombre.

« Huit jours avant le retour d'Adolphe, admettant pour moi cette vie de province à l'horizon restreint et muré, qu'un premier reflet du ciel venait de vivifier, j'avais posé, comme terme à mon ambition, une perception de province, aux appointements de quinze ou dix-huit cents francs, car, être notaire, il n'y fallait pas songer; d'abord, la vocation me manquait, et, depuis trois ans que je copiais des ventes, des obligations et des contrats de mariage, chez maître Mennesson, je n'étais guère plus fort en droit que je ne l'étais en musique, après trois ans de solfège chez le père Hiraux.

« Il était donc évident que le notariat n'était pas plus ma vocation que la musique, et que je ne jouerais jamais mieux du code que du violon.

« Cela désolait fort ma mère, à qui toutes ses bonnes amies disaient :

« — Ma chère, écoutez bien ce que je vous prédis : Votre fils est un grand paresseux, qui ne fera jamais rien.

« Et ma mère poussait un soupir, et me disait en m'embrassant :

« — Est-ce que c'est vrai, mon pauvre enfant, ce qu'on me dit de toi ?

« Et, naïvement, je lui répondais :

« — Dame ! je ne sais pas, moi, ma mère !

« Que pouvais-je répondre? Je ne voyais pas au delà des dernières maisons de ma ville natale, et, si je trouvais dans son enceinte quelque chose qui répondit à mon cœur, j'y cherchais vainement quelque chose qui satisfît mon esprit et mon imagination.

« De Leuven fit une brèche à cette muraille qui m'enveloppait, et, à travers cette brèche, je commençai d'apercevoir comme un but sans formes dans un horizon infini.

« Pendant ce temps, de la Ponce opérait sur moi de son côté.

« Je traduisais avec lui, comme je l'ai dit déjà, le beau roman italien, ou plutôt la belle diatribe italienne d'*Ugo Foscolo*, — cette imitation du *Werther* de Goethe, dont l'auteur du poème des *Sépulcres* est arrivé, à force de patriotisme et de talent, à faire une œuvre nationale.

« En outre, de la Ponce, qui voulait m'inspirer le regret d'avoir abandonné l'étude de la langue allemande, m'avait traduit la belle ballade de Bürger, *Lénore*.

« La lecture de cette œuvre, appartenant à une littérature qui m'était complètement inconnue, produisit sur moi une profonde impression : c'était comme un de ces paysages qu'on voit en rêve, et dans lesquels on n'ose se hasarder à entrer, tant ils vous semblent différents des horizons ordinaires. Ce terrible refrain, que répète sans cesse, à la fiancée qu'il emporte frémissante sur son cheval-spectre, le cavalier funèbre : « Hourra ! — fantôme, les morts vont vite ? » ressemblait si peu aux concetti de Demoustier, aux rimes amoureuses de Parny ou aux élégies du chevalier Bertin, que ce fut toute une révolution qui se fit dans

mon esprit quand je commençai de lire la sombre ballade allemande.

« Dès le même soir, j'essayai de la mettre en vers; mais, comme on comprend bien, la tâche était au-dessus de mes forces. J'y brisai les premiers élans de ma pauvre muse, et je commençai ma carrière littéraire comme j'avais commencé ma carrière amoureuse, par une défaite d'autant plus terrible qu'elle était secrète, mais incontestable à mes propres yeux.

« N'importe, ce n'en étaient pas moins les premiers pas essayés vers l'avenir que Dieu me destinait, pas inexpérimentés et chancelants comme ceux de l'enfant qui commence à marcher, qui trébuche et tombe dès qu'il s'arrache aux lisières de sa nourrice, mais qui, tout en se relevant, endolori de chaque chute, continue d'avancer, poussé par l'espérance, dont la voix lui dit tout bas : « Marche! marche, enfant! c'est par la douleur qu'on devient homme, c'est par la constance qu'on devient grand! »

Le résultat de ces conversations avec Adolphe de Leuven fut un vaudeville : *Le Major de Strasbourg* et un drame : *Les Abencérages*.

« C'est dès-lors que s'éveilla dans mon cœur, une grande force qui peut tenir lieu de toutes les autres : la volonté; une grande vertu qui n'est certes pas le génie, mais qui le remplace : la persévérance. »

C'est bien la devise de toute sa vie.

Adolphe de Leuven avait quitté Villers-Cotterets. Il s'était installé à Paris avec son père, et il appelait sans cesse son ami auprès de lui.

Un beau matin, Alexandre Dumas débarqua à Paris. Pour deux jours! Il était venu à cheval, en compagnie d'un de ses amis, avec trente-sept francs pour eux deux!

Le soir il alla à la Comédie-Française voir *Sylla*, joué par Talma.

Adolphe connaissait Talma qui lui avait donné deux places. Le jeune Dumas fut émerveillé. Il vibra de tout son être, la muse l'agitait de plus en plus... La représentation terminée, il monta chez Talma.

« De Leuven poussa cette porte. La loge du grand artiste s'ouvrit; elle était pleine d'hommes que je ne connaissais pas, et qui tous avaient un nom ou devaient en avoir un.

« C'était Casimir Delavigne, qui achevait les dernières scènes de *l'Ecole des Vieillards;* c'était Lucien Arnault, qui venait de faire jouer son *Régulus*; c'était Soumet, encore tout fier de son double succès de *Saül* et de *Clytemnestre;* c'était Népomucène Lemercier, ce boudeur paralysé dont le talent était estropié comme le corps, qui, de son côté sain, faisait *Agamemnon*, *Pinto*, *Frédégonde*, de son côté malade, *Christophe Colomb*, *la Panhypocrisiade*, *Cahin-Caha;* c'était Delrieu, poursuivant, depuis 1809, la reprise d'*Artaxercès;* c'était Viennet, dont les tragédies faisaient quinze ou vingt ans du bruit dans les cartons, pour aller vivre, agoniser et mourir en une semaine, pareilles à ce Gordien dont le règne dura deux heures, et le supplice trois jours; c'était, enfin, le héros de la soirée, M. de Jouy, avec sa grande taille, sa belle tête blanchie, ses yeux à la fois spirituels et bienveillants, et, au milieu d'eux tous, Talma avec sa simple robe blanche, dont il venait de dépouiller la pourpre, sa tête, dont il venait d'enlever la couronne, et ses deux mains gracieuses et blanches, avec lesquelles il venait de briser la palme du dictateur.

« Je restai à la porte, bien humble, bien rougissant.

« — Talma, dit Adolphe, c'est nous qui venons vous remercier.

« Talma me chercha des yeux en clignant les paupières.

« Il m'aperçut contre la porte.

« — Ah! ah! dit-il, avancez donc!

« Je fis deux pas vers lui.

« — Eh bien, dit-il, monsieur le poète, êtes-vous content?

« — Je suis mieux que cela, monsieur... je suis émerveillé.

« — Eh bien, il faut revenir me voir, et me redemander d'autres places.

« — Hélas! monsieur Talma, je quitte Paris, demain ou après demain, au plus tard.

« — C'est fâcheux! vous m'auriez vu dans *Régulus*... Vous savez que j'ai fait mettre au répertoire *Régulus* pour après-demain, Lucien?

« — Oui, je vous remercie, dit Lucien.

« — Comment! vous ne pouvez pas rester jusqu'à après-demain au soir?

« — Impossible! il faut que je retourne en province.

« — Que faites-vous en province?

« — Je n'ose pas vous le dire. Je suis clerc de notaire.

« Et je poussai un profond soupir.

« — Bah! dit Talma, il ne faut pas désespérer pour cela! Corneille était clerc de procureur! Messieurs, je vous présente un futur Corneille.

« Je rougis jusqu'aux yeux.

« — Touchez-moi le front, dis-je à Talma, cela me portera bonheur!

« Talma me posa la main sur la tête.

« — Allons, soit! dit-il. Alexandre Dumas, je te baptise poète au nom de Shakspeare, de Corneille et de Schiller!... Retourne en province, rentre dans ton étude, et, si tu as véritablement la vocation, l'ange de la Poésie saura bien aller te chercher où tu seras, t'enlever par les cheveux, comme le prophète Habacuc, et t'apporter là où tu auras affaire.

« Je pris la main de Talma, que je cherchai à baiser.

« — Allons, allons! dit-il, ce garçon-là a de l'enthousiasme, on en fera quelque chose.

« Et il me secoua cordialement la main.

« Je n'avais plus rien à faire là. Une plus longue station dans cette loge pleine de célébrités eût été embarrassante et ridicule; je fis un signe à Adolphe, et nous sortîmes.

« J'aurais volontiers sauté au cou d'Adolphe dans le corridor.

« — Oh ! oui, lui dis-je, soyez tranquille, je viendrai à Paris, je vous en réponds ! »

Peu à peu, cependant, les ressources de Mme Dumas diminuaient. Elle vendit ses biens, son champ, sa maison et enfin, un matin, elle se trouva avec deux cent cinquante-trois francs pour toute fortune.

Le jeune Alexandre Dumas résolut d'en finir. Il supplia sa mère de le laisser partir. Il prit les cinquante-trois francs, gagna son voyage au billard et muni de lettres pour les généraux, anciens amis de son père, Jourdan, Sebastiani et Victor, il partit de Villers-Cotterets à la conquête de Paris dont il allait être le dieu pendant quarante ans.

CHAPITRE II

Installation à Paris. — Le général Foy. — Expéditionnaire chez le duc d'Orléans. — Les premières pièces. — Sa mère le rejoint. — *Christine*. — Le Théâtre-Français lui est ouvert.

En partant pour Paris, Dumas comptait bien que les anciens amis de son père, que celui-ci avait obligés autrefois, ne manqueraient pas de le servir à son tour.

Il eut, cependant, la précaution de se munir du plus grand nombre de recommandations possible. Il emportait entre autres une lettre pour le général Foy.

A peine arrivé à Paris, il court chez les Leuven, puis commence la série de ses visites. Jourdan le reçut mal, Sébastiani froidement et Victor, duc de Bellune, pas du tout.

Et comme il avait dit : « Ecrivez ce que vous désirez », Alexandre Dumas s'était contenté de répondre qu'il n'avait d'autre but que de lui remettre l'original d'une lettre de remerciements que lui, Victor, avait autrefois écrite à son père, son général en chef, et qu'il lui en envoyait copie.

Restait le général Foy. Le grand orateur libéral reçut admirablement le fils du général républicain. Il l'interrogea affectueusement sur ses ressources et son instruction. Elles étaient à peu près de niveau. Un

peu déconcerté, mais désireux de faire quelque chose, le général dit enfin :

— Donnez-moi votre adresse par écrit... Je chercherai.

Dumas, tout confus, s'assied, écrit son nom... il était sauvé! Le hasard l'avait doué d'une superbe écriture...

Huit jours après, Foy l'avait installé comme expéditionnaire dans les bureaux du duc d'Orléans, au Palais-Royal.

C'était le pain assuré pour sa mère et pour lui, c'était Paris, le théâtre, la littérature, l'espoir enfin!

On était au mois d'avril 1823. Dumas allait commencer à devenir le grand Alexandre Dumas, et cela n'allait pas être bien long.

Il travailla d'abord à des vaudevilles. Adolphe de Leuven l'entrainait vers ce genre facile et lucratif. Rendons au moins cette justice à Alexandre Dumas que jamais homme n'eut comme lui l'horreur de Scribe (dont son fils hérita) et de ses procédés et lorsque, comme avec Leuven et Rousseau ils se partageaient un acte en trois morceaux, il avait le plus profond mépris pour ce genre de travaux qu'il ne voulut jamais signer.

La première pièce faite ainsi, fut représentée le 22 septembre 1825 au théâtre de l'Ambigu : *La Chasse et l'Amour.* Elle eut beaucoup de succès, au point qu'avec une partie du gain de sa pièce il put faire éditer son premier volume, recueil de nouvelles : *Laurette*, *Blanche de Beaulieu*, etc., sous le titre général de *Nouvelles contemporaines*.

Mais nous n'en sommes point encore là. Pour le moment, 1823, Alexandre Dumas est expéditionnaire chez le duc d'Orléans. Il s'acquitte à merveille de sa tâche, mais a le grand tort de ne pas cacher son désir de faire du théâtre. Ses chefs le lui reprochent et souvent on entend de vives discussions à ce sujet. Et un jour il osa répondre :

« — Faites de la littérature comme Casimir Delavigne, lui dit le bureaucrate et au lieu de vous blâmer, nous vous encouragerons.

« — Monsieur, répondit Dumas, je n'ai point l'âge de M. Casimir Delavigne, poète lauréat de 1811 ; je n'ai pas reçu l'éducation de M. Casimir Delavigne qui a été élevé dans un des meilleurs collèges de Paris ; non, j'ai 22 ans, mon éducation, je la fais tous les jours, aux dépens de ma santé peut-être, car tout ce que j'apprends — et j'apprends beaucoup de choses, je vous jure, — je l'apprends aux heures où les autres s'amusent ou dorment. Je ne puis donc faire dans ce moment-ci ce que fait M. Casimir Delavigne. Mais enfin, monsieur Oudard, écoutez bien ce que je vais vous dire, dût ce que je vais vous dire vous paraître bien étrange : si je croyais ne pas faire dans l'avenir autre chose que ce que fait M. Casimir Delavigne, eh bien, monsieur, j'irais au-devant de vos désirs et à l'instant même je vous offrirais la promesse sacrée, le serment solennel de ne plus faire de la littérature. »

Heureusement qu'il ne rencontra pas à son bureau que des esprits de la trempe de ce chef. Il y eut des amis qui, comme lui, rêvaient d'art et de théâtre, avec lesquels il se lia et qui eurent sur lui la plus heureuse influence.

Parmi eux, il faut surtout citer Lassagne, qui fut son collaborateur pour sa seconde pièce, *La Noce et l'Enterrement*, jouée le 21 novembre 1826 à la Porte-Saint-Martin.

Nous pouvons dire que c'est à Lassagne, en grande partie, que nous devons Alexandre Dumas. C'est lui qui lui apprit que la littérature comptait, parmi les génies, d'autres écrivains que ceux de l'Empire, qu'il y avait une littérature étrangère en dehors des adaptations de Ducis et qu'enfin, IL FALLAIT APPRENDRE ET AIMER L'HISTOIRE DE FRANCE ! Tous les romans d'Alexandre Dumas viennent de là.

Dumas écouta Lassagne, il travailla, il lut tous les

classiques, les principaux étrangers, apprit l'allemand et l'anglais et lorsque l'idée de *Christine* lui vint, quatre ans après son arrivée à Paris, il put dire qu'il n'avait pas perdu son temps.

En dehors de ses heures de bureau, il prit les uns après les autres ces hommes de génie qui ont nom Shakspeare, Molière, Corneille, Calderon, Gœthe et Schiller; « j'étendis leurs œuvres comme des cadavres sur la pierre d'un amphithéâtre, et, le scalpel à la main, pendant des nuits entières, j'allai, jusqu'au cœur, chercher les sources de la vie, et le secret de la circulation du sang. Je devinai, enfin, par quel mécanisme admirable, ils mettaient en jeu les nerfs et les muscles et par quel artifice ils modelaient ces chairs différentes destinées à recouvrir les ossements qui sont tous les mêmes. »

Ajoutons que sa position pécuniaire chez le duc d'Orléans s'était un peu améliorée, qu'il avait pu accomplir le vœu de son cœur, faire venir sa mère pour habiter avec lui et que, enfin, un fils lui était né le 19 juillet 1824, dans sa chambre de la place des Italiens (aujourd'hui place Boïeldieu), d'une petite couturière dont ses dix-huit ans et demi étaient épris. Ce fils mourra en 1895, à Marly, dans la maison qu'Adolphe de Leuven lui laissera en souvenir, justement, de ce père, son compagnon de ce temps-là...

Je viens de parler de *Christine*.

Ce fut sa première pièce, jugée par lui digne de sa signature, qu'il écrivit. Et avec cet admirable élan, cette confiance en son œuvre, que les seuls grands hommes possèdent, il chercha le moyen d'être lu à la Comédie-Française.

Ce fut Lassagne qui le lui fournit :

— Vous avez connu Nodier, m'avez-vous dit, le soir de votre arrivée à Paris. Il était votre voisin de stalle aux Français et vous avez longuement parlé avec lui. Ecrivez-lui et demandez-lui un mot pour le baron Taylor, le lecteur du Théâtre-Français.



Alexandre Dumas père
d'apres une lithographie d'Alophe
(1840)

Dumas écrivit à Nodier et ce fut Taylor qui répondit, en donnant un rendez-vous.

Huit jours après (heureux temps!), Dumas lisait au Comité, avec un succès considérable, c'était le 30 avril 1828. Il y avait juste cinq ans qu'il était arrivé à Paris. On conviendra qu'il n'avait pas perdu son temps, surtout si l'on songe qu'il avait dû au moins consacrer la moitié de ses heures de liberté à un travail de lecture et d'érudition qui lui était nécessaire et sans lequel il n'aurait jamais été Alexandre Dumas.

Mais cette formidable et puissante nature ne reculait devant rien. Il abattait le travail comme demain il entassera les romans, avec sa verve, son imagination, sa gaîté, sa force et sa douceur de grand et large fleuve.

Christine ne sera pas jouée aux Français. Elle sera remplacée par la *Christine* de M. Brault, et Dumas va avoir une grosse déception, mais il a tant de ressort! Il se remettra au travail avec plus de courage.

D'ailleurs, peu importe que *Christine* soit jouée ou non, la maison lui sera d'autant plus ouverte et, six mois plus tard, il y donnait *Henri III et sa cour*.

C'est fait, Alexandre Dumas est né. Nous allons maintenant le voir grandir.

CHAPITRE III

Henri III et sa cour; triomphe. — *Christine.* — 1830.

Dumas père trouva le sujet d'*Henri III* dans un volume d'Anquetil et dans les *Mémoires de l'Estoile* qui sont bien les plus admirables mémoires et le plus beau roman que l'on puisse lire. Ajoutez à cela *La Confession de Sancy* et l'*Ile des Hermaphrodites* et vous aurez *Henri III!* Il faut peut-être aussi un peu du génie d'Alexandre Dumas?

Dumas écrivit cette œuvre en deux mois et encore alla-t-il à la chasse à Villers-Cotterets pendant ce temps-là.

Si l'on se rappelle que nous sommes en 1828, que l'année d'*Hernani* est proche, on comprendra toute l'importance que pouvait avoir pour Alexandre Dumas le suffrage de cette pléiade révolutionnaire qui se pressait autour de Hugo : Alphonse Royer, Louis Desnoyers, Alphonse Karr, Nestor Roqueplan, Gautier, Borel, etc. etc.

Il obtint ce suffrage, fut reçu d'acclamation au Théâtre-Français et entra immédiatement en répétition.

Mais il était dit qu'avant de triompher il boirait toutes les amertumes.

C'était avec bien de l'impatience que, chez le duc

d'Orléans, on voyait l'émancipation et la gloire naissante de ce petit employé. Aussi prit-on prétexte de ses allées et venues du Palais-Royal aux Français pour lui donner à choisir entre les deux.

Dumas réclama ce congé de la bouche ou de la main même du duc d'Orléans, mais offrit en attendant de résigner ses appointements. On accepta !...

Le lendemain, bravement, avec cette assurance à laquelle il devait et devra tant, et qui n'est que la conscience d'un génie qui se voit grandir, il allait chez Laffitte et lui empruntait trois mille francs sur son ouvrage !

L'année 1828 se termina et au mois de janvier 1829, Dumas apprit que le duc d'Orléans lui avait aussi enlevé sa gratification, bien qu'il eût travaillé neuf mois. Ce qui n'empêcha pas, naturellement, quelques jeunes sots de dire que c'était grâce à la protection du duc d'Orléans que Dumas était joué aux Français !

La seule faveur que Dumas obtint du duc, il l'obtint grâce encore à son audace, et encore le duc en profita autant que lui, en se donnant l'apparence d'un protecteur des lettres et des jeunes.

Sur la demande de Dumas, qui s'adressa à lui en lui disant qu'il avait une injustice à réparer ! le duc ne broncha pas et promit d'assister à la première avec tous ses invités. Il y vint, y applaudit et écouta debout le nom de l'auteur.

Ce fut un triomphe, cette première (11 février 1829), en dépit des intéressés qui avaient fait une pétition au roi, lequel avait répondu son fameux mot : « Je n'ai qu'une place au parterre. »

Ce fut plus qu'un triomple, ce fut une soirée mémorable. Alexandre Dumas ouvrait les voies au romantisme. Il fut le Baptiste d'une époque éclatante. Hugo et de Vigny y assistèrent, dans la loge de la sœur[1].

1. Elle était mariée, à Dreux, depuis une dizaine d'années déjà.

de Dumas, bien qu'il n'eussent fait, eux et Dumas, connaissance que ce jour-là.

Le soir, en rentrant chez lui, Dumas trouvait les plus plates félicitations de son chef de bureau!

Un chagrin pourtant le navrait à ce moment. Quelques jours auparavant, Dumas avait trouvé sa mère frappée d'une attaque de paralysie. Elle n'avait pu assister à la première, sa raison était à moitié éteinte.

Après le 3e acte, il sortit pour l'embrasser; elle dormait paisiblement, il l'embrassa sans qu'elle se réveillât et reprit le chemin du théâtre.

Que de gens qui lui envièrent cette soirée qui ne se doutaient guère qu'il passait la nuit à terre, sur un matelas, près du lit de sa mère mourante.

(Si l'on veut connaître l'opinion des critiques classiques sur *Henri III*, lire la lettre que Dumas adressa au *Journal de Paris*, le 29 mai 1829, à la suite d'une altercation qu'il avait eue à la première de *Pertinax*, tragédie d'Arnault, altercation que la presse avait racontée avec des commentaires malveillants. Dans cette lettre Dumas se plaint du *Constitutionnel* qui l'accusait d'avoir dansé en rond, dans le foyer de la Comédie-Française, avec quelques énergumènes autour du buste de Racine, en criant : *Racine est enfoncé;* du *Corsaire*, de la *Gazette de France*, etc.).

Mais la gloire était acquise, Devéria fit une lithographie de Dumas, David d'Angers une médaille. *Henri III* rapporta 50,000 francs, du reste.

Il quitte son modeste domicile du faubourg Saint-Denis, s'installe rue de l'Université, au coin de la rue du Bac, dans un logement splendide et mène vie joyeuse.

« Comme étourdi de son passage subit de l'obscurité à la gloire, M. Alexandre Dumas, dit Loménie, se plonge avec ardeur dans un luxe exagéré; il porte des habits fantastiques, des gilets éblouissants, abuse de la chaîne d'or, donne des dîners de Sardanapale,

crève une grande quantité de chevaux et aime un grand nombre de femmes. »

Oui certes, Alexandre Dumas fut fastueux et prodigue, mais tout se tient dans un individu et lorsque l'imagination s'échappe en torrent, il est bien rare que la pondération morale la suive. S'il avait été économe et méticuleux, il n'eut pas écrit *les Trois Mousquetaires*. Alexandre Dumas, pourtant, après le succès d'*Henri III*, pensait toujours à *Christine*, mais il voulait la remanier. Ecoutez-le lui-même nous dire son procédé de travail. Le cas en vaut la peine :

« L'esprit d'un travailleur a de singulières préoccupations qui, parfois, sont si étranges, qu'elles touchent à la manie ; tantôt on se figure qu'on ne trouvera bien son plan que dans tel ou tel endroit ; tantôt, qu'on n'écrira bien sa pièce que sur tel ou tel papier. Moi, je m'étais fourré dans la tête que je ne trouverais une *Christine* nouvelle dans la vieille *Christine* qu'en faisant un petit voyage, et en me berçant au roulis d'une voiture.

« Comme je n'étais point encore assez riche pour aller en poste, je choisis une diligence ; peu m'importait pour quelle localité cette diligence partit, pourvu que je trouvasse le coupé, l'intérieur ou la rotonde vide.

« J'allai donc dans la cour des Messageries, et, après deux heures d'attente, je trouvai ce que je cherchais, c'est-à-dire une diligence n'ayant personne dans son coupé.

« Cette diligence partait pour le Havre.

« J'avais de la chance, comme on le voit ; je n'avais jamais vu un port de mer ; j'allais faire d'une pierre deux coups.

« A cette époque, on mettait vingt grandes heures pour aller de Paris au Havre ; c'était bien mon affaire. L'inspiration aurait le temps de venir, ou elle ne viendrait jamais.

« Je partis, et, comme dans les œuvres d'art, l'imagination est naturellement pour beaucoup, une fois mon imagination satisfaite sur le mode de travail qu'on lui offrait, elle se mit à travailler.

« Quand j'arrivai au Havre, ma pièce était refaite ; la division de Stockholm, Fontainebleau et Rome était trouvée, et, de toute cette genèse nouvelle, avait surgi le rôle de Paula.

« C'était une œuvre tout entière à remanier et à écrire; il ne pouvait pas rester grand'chose de l'ancienne pièce. Peu s'en fallut que je ne repartisse pour Paris, sans voir la mer, tant j'avais hâte de me mettre à la besogne.

« Je restai au Havre juste le temps de manger des huitres, de faire une promenade en mer, d'acheter deux vases de porcelaine plus cher qu'à Paris, et je remontai en diligence.

« En soixante et douze heures, j'avais fait mon voyage et refait ma pièce. »

A peine l'avait-il terminée qu'Hurel la lui demanda pour l'Odéon, non sans faire d'abord quelques difficultés; entre autres, il demanda qu'elle fût refaite en prose ! mais enfin il la joua telle qu'elle était revenue du Havre.

Hernani venait d'être représenté. La voie étant ouverte par Alexandre Dumas, Hugo y marchait, nivelant la route et Dumas n'avait plus qu'à laisser errer ses pas pour répandre son génie.

Christine triompha donc. Mais je veux citer encore.

« Un souper attendait chez moi ceux de nos amis qui voulaient y venir souper. Nous rentrâmes, sinon joyeux

de la victoire, au moins tout échauffés par le combat.

« Nous étions vingt-cinq, à peu près :

« Hugo, de Vigny, Paul Lacroix, Boulanger, Achille Comte, Planche, — Planche lui-même, que le chien de la haine n'avait pas encore mordu, et qui n'avait que des dispositions à devenir enragé plus tard, — Cordelier-Delanoue, Théodore Villenave... que sais-je, moi? toute cette bruyante troupe pleine de jeunesse, de vie, d'action, qui nous entourait à cette époque ; tous les volontaires de cette grande guerre d'invasion qui n'était pas si terrible qu'elle s'annonçait, et qui, au bout du compte, ne menaçait de prendre Vienne que pour obtenir les frontières du Rhin.

« Et, ici, écoutez ce qui se passa ; ce que je vais raconter, c'est presque le pendant de l'épisode de Soulié ; c'est, j'en réponds, une chose inouïe dans les fastes de la littérature.

« Il y avait à changer, dans ma pièce, une centaine de vers *empoignés* à la première représentation, pour me servir du terme vulgaire mais expressif; ils allaient être signalés à la malveillance et ne manqueraient pas d'être empoignés de nouveau à la seconde représentation ; il y avait, en outre, une douzaine de coupures qui demandaient à être faites et pansées par des mains habiles et presque paternelles; il fallait qu'elles fussent faites à l'instant même, pendant la nuit, afin que le manuscrit fût renvoyé le lendemain matin, et que les raccords fussent faits à midi, pour que la pièce pût être jouée le soir.

« La chose me fut impossible, à moi qui avais vingt-cinq convives à abreuver.

« Hugo et de Vigny prirent le manuscrit, m'invitèrent à ne m'inquiéter de rien, s'enfermèrent dans un cabinet, et, tandis que nous autres, nous mangions, buvions, chantions, ils travaillèrent... Ils travaillèrent quatre heures de suite avec la même conscience qu'ils eussent mise à travailler pour eux, et, quand ils sortirent au jour, nous trouvant tous couchés et endormis,

ils déposèrent le manuscrit, prêt à la représentation, sur la cheminée, et, sans réveiller personne, ils s'en allèrent, ces deux rivaux, bras dessus, bras dessous, comme deux frères !

« Te rappelles-tu cela, Hugo ?

« Vous rappelez-vous cela, de Vigny ?

« Nous fûmes tirés de notre léthargie, le lendemain matin, par le libraire Barba, qui venait m'offrir douze mille francs du manuscrit de *Christine*, c'est-à-dire le double de ce que j'avais vendu *Henri III*. »

Décidément, c'était un succès !

Ceci se passait à la veille des Ordonnances de Juillet. Assez avant, pourtant, pour que Charles X eut encore le temps de refuser au duc d'Orléans la croix que celui-ci demandait pour son bibliothécaire.

Alexandre Dumas pouvait avoir bien des raisons déjà pour ne point aimer les despotes ni les rois, aussi en eût-il une de plus et lorsque la révolution éclata, il se trouva naturellement tout porté dans le camp des révoltés.

Un volume tout entier de ses *Mémoires* est consacré au récit de ses aventures et de son héroïsme pendant ces trois jours. Le sang de son père se réveille en lui. Il affronte la mitraille au pont d'Arcole, il prend le Musée d'artillerie, il fait le coup de fusil contre les Suisses du Louvre.

1830 ! moment d'éruption volcanique. L'imagination d'Alexandre Dumas n'y résiste pas. Les palmes littéraires ne lui suffisent plus. Il convient que, dès ce jour, *il ne vit plus rien autre chose en ce monde que la politique et qu'il oublia totalement la littérature !...*

Il était devenu, en outre, l'ami de La Fayette et comme il avait soif de jouer un rôle politique, il rêva d'étouffer en Vendée toute tentative de révolte et demanda à aller y créer une garde nationale. Il pa-

raîtrait et sa présence seule suffirait à calmer toute effervescence. *Quos ego !...*

La Fayette se prêta à ce jeu et lui remit le sauf-conduit suivant :

« *M. A. Dumas est autorisé à parcourir, comme envoyé spécial, les départements de la Vendée, de la Loire-Inférieure, du Morbihan et de Maine-et-Loire, et à s'entendre dans ces différents départements avec les autorités locales pour la formation d'une garde nationale.*

« *Nous recommandons M. A. Dumas, excellent patriote de Paris, à nos frères patriotes de l'Ouest.*

« *Salut et fraternité,*

« LA FAYETTE.

« *Ce 6 août 1830.* »

Seulement Dumas voulut à tout prix un uniforme. On le reconnaît bien là. Son uniforme fit émeute partout. On l'appelait le *Monsieur tricolore.* Il prit son rôle très au sérieux et rédigea un long rapport sur la Vendée, où il avait séjourné pendant six semaines. Quand il revint à Paris, M. Guizot était ministre et l'on réparait la façade de l'Institut !

Mais Dumas pouvait-il rester longtemps l'ami du Pouvoir, surtout lorsque ce pouvoir était détenu par son ancien maître Philippe, le parcimonieux et le courtisan du succès?

Un jour, comme il disait à Deviolaine, son protecteur, son dégoût du régime nouveau, celui-ci lui répondit :

— Ce qui me fait de la peine, c'est qu'avec ce caractère-là, vois-tu, tu crèveras sur la paille, comme ton père !...

Il se brouilla, en effet, tout à fait avec Louis-Philippe. Il envoya sa démission de la place de bibliothécaire. D'aucuns prétendent qu'il se brouilla uniquement parce que Louis-Philippe ne voulut pas lui

donner de portefeuille... C'est bien peu probable.

En tout cas, Dumas écrivit à cette époque un *Napoléon Bonaparte* dont la représentation ne dut pas être précisément agréable au roi.

Le chapitre suivant nous en donnera les détails, ainsi que d'*Antony*, qui occupe une si grande place dans l'œuvre de Dumas père.

CHAPITRE IV

Napoléon. — Antony. — Charles VII.

Dumas était maintenent connu! Il était l'homme à la mode, celui dont les pièces faisaient prime dans les théâtres, mais il restait aussi celui qu'il était, fantaisiste et capricieux, ne voulant travailler qu'à ses heures et comme il l'entendait.

Cela n'allait guère avec le besoin que les directeurs avaient de ses ouvrages. Ceux-ci alors se décidèrent aux grands moyens, Harel surtout, qui attira l'auteur dans un guet-apens et l'emprisonna!

A la suite d'une première à l'Odéon, Harel invita Dumas à souper. Sa compagnie était choisie; il y avait entre autres Mlle Georges.

Vers trois heures du matin, chacun se retira et Dumas s'apprêtait à partir lorsque Harel, le retenant, sous prétexte de lui faire voir quelque chose, lui fit traverser la chambre de Georges, puis un cabinet de toilette et entrer enfin dans une chambre confortablement installée.

Ici je lui laisse la parole :

« — Tiens, dis-je, voici une bonne chambre, bien

confortable; on doit bien y dormir et bien y travailler.

« — Ah! dit Harel, ma foi! je suis enchanté qu'elle vous plaise.

« — Pourquoi cela?

« — Parce que c'est la vôtre.

« — Comment, la mienne?

« — Oui... Et, comme vous n'en sortirez pas que vous m'ayez fait mon *Napoléon*, il faut que vous vous trouviez bien pour ne pas être de trop mauvaise humeur pendant votre emprisonnement.

« Un frisson me courut par tout le corps.

« — Harel! m'écriai-je, pas de bêtises, mon ami!

« — Justement, pas de bêtises!... Vous en avez fait une grande de ne pas vous être mis à l'ouvrage quand je vous l'ai demandé... J'en ai fait une grande en ne commandant pas la pièce à un autre... mais je vous en avais parlé, et je n'ai qu'une parole. Je trouve donc que nous avons été suffisamment bêtes tous les deux, pour des gens d'esprit, et qu'il est bien temps que nous redevenions spirituels.

« — Allons donc! vous n'y pensez pas! Je n'ai pas le moindre plan arrêté pour votre *Napoléon*.

« — Vous m'avez dit que vous avez refait *Christine* dans une nuit.

« — Il me faut des livres... Bourrienne, Norvins, *Victoires et Conquêtes*...

« — Voici *Victoires et Conquêtes* dans un coin; voici Bourrienne dans l'autre; voici Norvins sur la table.

« — Il me faut le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

« — Le voici sur la cheminée.

« — Mon fils...

« — Il viendra demain dîner avec nous.

« — Ma maîtresse.

« — Ah! me dit Georges en entrant, vous venez de vous en passer pendant six semaines; vous vous en passerez bien pendant quinze jours, de votre maitresse.

« Je me mis à rire.

« — La préviendra-t-on, au moins?

« — Elle est prévenue.

« — Par qui?

« — Par moi, dit Harel, et elle a déjà reçu sa prime.

« — Laquelle?

« — Un bracelet.

« Je pris les deux belles mains de Georges, et, m'adressant à Harel :

« — Ma foi! mon cher ami, lui dis-je, vous faites les choses de façon qu'il n'y a pas moyen de vous refuser... Demain, je me mets à votre *Napoléon*, et, dans huit jours, vous l'aurez.

« — Vous êtes bien pressé de nous quitter, mon cher! dit Georges en relevant sa lèvre d'impératrice.

« — Bon! dis-je, la pièce sera finie quand elle sera finie... Ce n'est pas moi qui suis pressé, c'est Harel...

« — Harel attendra, dit Georges avec ses airs de Cléopâtre et de Médée.

« Je m'inclinai; je n'avais plus rien à dire. Harel me montra un cabinet de toilette et ses dépendances, me fit observer que ma chambre n'avait d'autre issue que celle de Georges, sortit avec elle, et m'enferma.

« On avait poussé l'intention jusqu'à envoyer chercher chez moi mon pantalon à pieds.

« Le même soir, ou plutôt le même matin, je me mis au travail et je trouvai le rôle de l'espion et la division du drame. Le rôle de l'espion trouvé, tout l'était. Quant à la division du drame, elle était donnée par l'histoire elle-même.

« — De Toulon à Sainte-Hélène! m'avait dit Harel. Je dépenserai cent mille francs, s'il le faut!

« Il était difficile de me laisser plus de marge.

« Dès le lendemain matin, je me mis à écrire.

« Huit jours après, le drame était fini. Il avait vingt-quatre tableaux et comportait neuf mille lignes. »

Il est vrai qu'il n'est pas bon et est l'une des productions les plus inférieures d'Alexandre Dumas.

C'est d'ailleurs l'avis d'Alexandre Dumas lui-même qui se rangea à celui des siffleurs qui se firent entendre le soir de la première.

« La valeur littéraire de l'ouvrage était nulle ou à peu près. Le rôle de l'espion seul était une création ; tout le reste avait été fait à coup de ciseaux. »

Mais c'était Frédérick qui jouait Napoléon. Ce fut un grand succès d'argent. C'était en 1831 ; Dumas avait vingt-neuf ans.

Avant la représentation de *Napoléon*, *Antony* avait été reçu à la Comédie-Française. Les répétitions des deux œuvres marchèrent donc concurremment. Mais il y avait cette différence, entre les deux pièces, qu'à l'Odéon tout le monde était content de son rôle, tandis qu'au Théâtre-Français tout le monde était mécontent et, depuis le directeur jusqu'au souffleur, chacun entravait l'auteur et l'ouvrage. Admirable leçon!

Mlle Mars épluchait le rôle d'Adèle et Firmin plumait tant qu'il pouvait celui d'Antony. Au bout d'un mois de répétitions la pièce, privée de tous ses points saillants, pouvait être réduite à trois actes et même à un seul acte!

Plus approchait le jour de la première, plus Dumas sentait le mauvais vouloir. Il était complètement démoralisé. Ses amis même lui avouaient qu'*ils ne voyaient pas de pièce là-dedans.*

Un jour, après des explications orageuses avec Firmin et Mlle Mars, il emporta son manuscrit pour le donner à la Porte-Saint-Martin. Mlle Mars venait de déclarer qu'elle ne jouerait pas Adèle, parce qu'elle avait fait faire pour 1,500 francs de robes et que le lustre du Théâtre-Français n'éclairait pas assez.

Mais avant de le donner au théâtre dirigé par Crosnier, Dumas voulait s'assurer auparavant la principale interprète, Mme Dorval.

Ce fut donc chez celle-ci qu'il monta d'abord. Il la vit et obtint un rendez-vous pour le soir même, afin de lire la pièce.

Ici encore je ne puis mieux faire que de citer. Le chapitre est long, mais quand vous l'aurez lu, vous me serez reconnaissant de n'avoir rien retranché. Il est admirable ; c'est Dumas tout entier qu'il nous peint :

« Je revins le soir. Dorval était seule : elle m'attendait.

« — Ah! ma foi! m'écriai-je, je n'espérais pas un tête-à-tête.

« — J'ai dit que j'avais une lecture.

« — Et as-tu dit qui lisait?

« — Oh! non; mais, d'abord, viens t'asseoir ici, et écoute-moi, mon bon chien.

« Je me laissai conduire à un fauteuil. Je m'assis.

« Elle resta debout devant moi, avec ses deux mains dans les miennes; elle me regarda de son bon et doux regard.

« — Tu m'aimes, toi, n'est-ce pas? me dit-elle.

« — De tout mon cœur!

« — Tu m'aimes véritablement?

« — Puisque je te le dis.

« — Pour moi?

« — Pour toi.

« — Tu ne voudrais donc pas me faire de la peine?

« — Ah! grand Dieu!

« — Tu désires que je joue ton rôle?

« — Puisque je te l'apporte.

« — Tu ne veux pas entraver ma carrière?

« — Ah çà! mais tu es folle!

« — Eh bien, ne me tourmente plus comme tu as fait ce matin. Je n'aurais pas la force de me défendre, moi, et... et je suis heureuse comme je suis; j'aime

de Vigny, il m'adore. Tu sais, il y a des hommes que l'on ne trompe pas, ce sont les hommes de génie, ou, si on les trompe, ma foi, tant pis pour celles qui les trompent.

« — Ma chère Marie, lui dis-je, tu as à la fois l'esprit le plus élevé et le meilleur cœur que je connaisse. Touche là, je ne suis plus que ton ami.

« — Ah! entendons-nous, je ne dis pas que cela durera toujours.

« — Cela durera, du moins, tant que tu ne me rendras pas la parole que je te donne.

« — C'est dit. Si, un jour, cela m'ennuie, je t'écrirai.

« — A moi?

« — A toi.

« — Avant tout autre?

« — Avant tout autre, tu sais bien comme je t'aime, mon bon chien... Ah! nous allons donc lire cela; on dit que c'est superbe. Pourquoi donc cette mijaurée de M[lle] Mars n'a-t-elle pas joué le rôle?

« — Ah! parce qu'elle avait fait faire pour quinze cents francs de robes, et que le lustre n'éclairait pas assez.

« — Tu sais que je n'en ferai pas faire pour quinze cents francs de robes, moi; mais sois tranquille, on trouvera moyen de s'attifer! C'est donc une femme du monde, hein? Quel bonheur de jouer une femme du monde, mais une vraie, comme tu dois savoir les faire! moi qui n'ai jamais joué que des poissardes... Allons, vite, mets-toi là, et lis.

« Je commençai à lire, mais elle n'eut pas la patience de rester sur sa chaise; elle se leva, et vint s'appuyer sur mon dos, lisant en même temps que moi pardessus mon épaule.

« Après le premier acte, je relevai la tête, elle m'embrassa au front.

« — Eh bien? lui demandai-je.

« — Eh bien, mais il me semble que cela s'engrène

drôlement! Ils vont aller loin, s'ils marchent toujours du même pas.

« — Attends, et tu vas voir.

« Je recommençai le second acte.

« A mesure que j'avançais dans ma lecture, je sentais la poitrine de l'admirable actrice palpiter contre mon épaule; à la scène entre Angèle et Antony, une larme tomba sur mon manuscrit, puis une seconde, puis une troisième.

« Je relevai la tête pour l'embrasser.

« — Oh! que tu es ennuyeux! dit-elle; va donc, tu me laisses au milieu de mon plaisir.

« Je me remis à lire, et elle se remit à pleurer.

« A la fin de l'acte, on se le rappelle, Adèle s'enfuit.

« — Ah! dit Dorval en sanglotant, en voilà une femme honnête! Moi, je ne m'en irais pas, va!

« — Toi, lui dis-je, tu es un amour!

« — Non, monsieur, je suis un ange! Voyons le troisième; ah! mon Dieu, pourvu qu'il la rejoigne!

« Je lus le troisième acte; elle l'écouta toute frissonnante.

« Le troisième acte se termine, on le sait, par la vitre cassée, par le mouchoir appliqué sur la bouche d'Adèle, par Adèle repoussée dans sa chambre; après quoi, la toile tombe.

« — Eh bien, me dit Dorval, maintenant?

« — Tu ne te doutes pas de ce que lui fait Antony?

« — Comment, il la viole?

« — Un peu! seulement, elle ne sonne pas, elle.

« — Ah!...

« — Quoi?

« — Bon! en voilà une fin de troisième acte! Oh! tu n'y vas pas de main morte, toi! C'est égal, il est un peu joli à jouer, cet acte-là. Tu verras comme je dirai : « Mais elle ne ferme pas cette porte! » et : « Il n'est jamais arrivé d'accident dans cette auberge? » Il n'y a que le cri, quand je l'apercevrai; il me semble

que cela doit faire tant de plaisir à Adèle de revoir Antony, qu'elle ne peut pas crier.

« — Il faut pourtant qu'elle crie.

« — Oui, je sais bien, c'est plus moral. Allons, va, va, mon bon chien!

« J'entamai le quatrième acte.

« A la scène de l'insulte, elle me prit le cou entre ses deux mains : ce n'était plus seulement son sein qui s'élevait et s'abaissait, c'était son cœur qui battait contre mon épaule; je le sentais bondir à travers ses vêtements. A la scène entre la vicomtesse et Adèle, scène dans laquelle Adèle répète trois fois : « Mais je ne lui ai rien fait, à cette femme! » je m'arrêtai.

« — Sacré nom d'un chien! me dit-elle, pourquoi t'arrêtes-tu donc?

« — Je m'arrête, répondis-je, parce que tu m'étrangles.

« — Tiens, c'est vrai, dit-elle; mais c'est qu'aussi on n'a jamais fait de ces choses-là au théâtre. Ah! c'est trop nature, c'est bête, ça étouffe, ah!...

« — Il faut pourtant bien que tu écoutes jusqu'à la fin.

« — Je ne demande pas mieux.

« J'achevai de lire l'acte.

« — Ah! me dit-elle, tu peux être tranquille sur celui-là, j'en réponds. Ah! je dirai drôlement cela : « C'est sa maîtresse! » Ce n'est pas difficile à jouer, tes pièces; seulement, ça vous broie le cœur... Oh! là là, laisse-moi pleurer un peu, hein?... Ah! grand chien, va! où as-tu donc appris les femmes, toi? Tu les sais un peu bien par cœur!

« — Voyons, lui dis-je, un peu de courage et finissons-en.

« — Allons, va!

« Je commençai le cinquième acte. A mon grand étonnement quoiqu'elle pleurât beaucoup, il me parut lui faire moins d'effet que les autres.

« — Eh donc? lui demandai-je.

« — Ah! dit-elle, je trouve cela bien, moi! très bien!

« — Ce n'est pas vrai, tu ne le trouves pas bien.

« — Mais si.

« — Mais non!

« — Eh bien, veux-tu que je te dise franchement mon avis?

« — Oui.

« — Je le trouve un peu mou, le dernier acte.

« — Regarde, et vois ce que c'est que les goûts : Mlle Mars le trouvait trop dur, elle.

« — Je parie qu'il n'était pas comme cela, d'abord?

« — Non, je dois te l'avouer.

« — Et qu'elle te l'a fait changer?

« — D'un bout à l'autre!

« — Allons donc!

« — Mais, si tu veux, je te le referai.

« — Je crois bien, que je le veux!

« — Oh! c'est facile.

« — Et quand le referas-tu?

« — Demain, après-demain, un de ces jours enfin.

« Elle me regarda, fit tourner ma chaise sur un de ses pieds, et se mit à genoux entre mes jambes.

« — Sais-tu ce que tu devrais faire, mon bon chien? me dit-elle.

« — Que devrais-je faire? Voyons.

« Elle ôta un de ses petits peignes, et se mit à peigner ses cheveux, tout en me parlant.

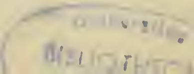
« — Ce que tu devrais faire, je vais te le dire : tu devrais m'arranger cet acte-là cette nuit.

« — Je veux bien, je vais rentrer chez moi, et m'y mettre.

« — Non, sans rentrer chez toi.

« — Comment cela?

« — Écoute : Merle est à la campagne; prends sa chambre; on te fera du thé; de temps en temps, je t'irai voir pendant que tu travailleras. Demain matin,



tu auras fini, et tu viendras me lire cela près de mon dodo; ah! ce sera bien gentil.

« — Et, si Merle revient?...

« — Bah! nous ne lui ouvririons pas, à lui.

« — Eh bien, soit; tu auras ton acte demain avant ton déjeuner.

« — Oh! bon chien, que tu es aimable, va! Mais tu sais?...

« Elle leva le doigt.

« — Puisque c'est convenu!

« — A la bonne heure! Que veux-tu faire, ce soir? Veux-tu souper? veux-tu travailler?

« — Je veux travailler.

« Elle sonna.

« — Louise! Louise!

« Louise entra.

« — Eh bien, madame, encore? demanda-t-elle.

« — Non... Fais du feu dans la chambre de Merle.

« — Mais monsieur a dit qu'il ne reviendrait pas.

« — Ce n'est pas pour monsieur, c'est pour Alexandre.

« La femme de chambre me regarda.

« — Eh bien, oui, dis-je, pour moi.

« — Oh! que c'est drôle! dit-elle... Enfin...

« — Tu vois, dis-je à Dorval, c'est un scandale.

« — Quoi! ça t'étonne, Louise? Il a une lettre de change, il craint d'être arrêté chez lui demain matin, et il couche ici, voilà tout; seulement, il ne faut pas le dire.

« Cette bonne Dorval, elle ne connaissait que deux motifs pour lesquels on pût ne pas coucher chez soi : une maîtresse ou une lettre de change.

« — Ah! fit Louise, bon, bon, bon! Je crois bien qu'il ne faut pas le dire!

« — Surtout à M. le comte, tu comprends... d'autant plus qu'il n'y a pas de mal.

« Louise sourit.

« — Oh! madame me prend pour une autre, par

exemple... Madame n'a pas autre chose à m'ordonner ?

« — Non.

« Louise sortit.

« Nous restâmes seuls : moi, comme toujours en admiration devant cette nature naïve, primesautière, obéissant sans cesse au premier mouvement de son cœur, ou au premier conseil de son imagination ; elle, joyeuse comme un enfant qui se donne des vacances ignorées et savoure un plaisir inconnu.

« Alors, debout devant moi, sans prétention, avec des poses d'un abandon admirable, des cris d'une justesse douloureuse, elle repassa tout son rôle, n'en oubliant pas un point saillant, me disant chaque mot comme elle le sentait, c'est-à-dire avec une poignante vérité, faisant éclore du milieu de mes scènes, mêmes de ces scènes banales qui servent de liaison les unes aux autres, des effets dont je ne m'étais pas douté moi-même, et, de temps en temps, s'écriant en battant des mains, et en sautant de joie :

« — Oh ! tu verras, mon bon chien, tu verras, quel beau succès nous aurons !

« O splendide organisation que la mort a cru détruire en la frappant entre mes bras, et que j'ai juré, moi, de ne pas laisser détruire par la mort ; oh ! je te ferai revivre, je te l'ai dit, et puisque ceux qui avaient le droit d'exiger de moi le mensonge m'ont autorisé à dire la vérité, sois tranquille : à chaque évocation de ma plume, tu sortiras de la tombe, palpitante de réalisme, avec des faiblesses qui te faisaient femme, avec les qualités qui te faisaient artiste ; telle, enfin, que Dieu t'avait créée. Pour toi pas de voile, pour toi pas de masque ; te traiter comme une femme vulgaire serait insulter à ton génie !

« Au bout d'un quart d'heure, Louise rentra : tout était prêt dans la chambre de Merle. Il était décidé que je ferais désormais mes pièces chez ceux à qui elles étaient destinées.

« Je me mis à mon cinquième acte à onze heures et demie du soir ; à trois heures il était refait, à neuf heures Dorval battait joyeusement des mains et s'écriait :

« — Comme je dirai : « Mais, je suis perdue, moi ! » Attends donc, et puis : « Ma fille ! il faut que j'embrasse ma fille ! » et puis : « Tue-moi ! » et puis tout enfin !

« — Alors, tu es contente ?

« — Je crois bien !... Maintenant, il faut envoyer chercher Bocage pour déjeuner et pour entendre cela.

« Je connaissais peu Bocage, comme talent. Je lui avais vu jouer seulement le curé de *l'Incendiaire*, et le sergent de *Napoléon à Schœnbrunn*, deux rôles qui ne m'aidaient aucunement à me le figurer dans Antony. J'avais donc quelque répugnance contre lui ; je parlais de Lockroy, de Frédérick ; de la facilité de les avoir l'un ou l'autre au renouvellement de l'année théâtrale ; mais Dorval tint bon : elle soutint que Bocage seul pouvait donner à Antony la physionomie qui lui convenait ; — et l'on envoya chercher Bocage.

« Bocage était, alors, un beau garçon de trente-quatre à trente-cinq ans, avec de beaux cheveux noirs, de belles dents blanches, et de beaux yeux voilés pouvant exprimer trois choses essentielles au théâtre : la rudesse, la volonté, la mélancolie ; comme défauts physiques, il avait les genoux un peu cagneux, les pieds grands, traînait les jambes et parlait du nez.

« Il accourut ; — la lettre de Dorval était pressante. Nous déjeunâmes, et, après le déjeuner, je relus *Antony*.

« — Eh bien, que dites-vous de cela, Bocage ? demanda Dorval quand j'eus prononcé ces derniers mots : « Elle me résistait ; je l'ai assassinée ! »

« — Ma foi, répondit Bocage, je dis que je ne sais pas trop ce que je viens d'entendre... Ce n'est ni une pièce, ni un drame, ni une tragédie, ni un roman ; c'est quelque chose qui tient de tout cela, fort saisis-

sant, à coup sûr!... Seulement, est-ce que vous me voyez dans Antony, moi?

« — Vous serez superbe! répondit Dorval.

« — Et vous, Dumas?

« — Moi, je vous connais trop peu; mais Dorval vous connaît, et elle répond de vous.

« — Bon!... Il va me falloir une mise particulière pour cela; je ne peux pas le jouer avec les redingotes et les habits de tout le monde.

« — Ah! soyez tranquille, répondis-je, à nous deux, nous trouverons bien un costume.

« — Qu'y a-t-il à faire, maintenant?

« — Il y a à prévenir Crosnier que vous venez d'entendre un drame qui vous convient, à vous et à Dorval; que ce drame est de moi, et que je suis prêt à signer avec lui le même traité qu'il a signé avec Hugo.

« — Bon!

« — Seulement, vous comprenez, Bocage? pas de lecture officielle avant réception: la pièce reçue en tout cas; puis lecture officieuse au directeur après réception.

« — Parbleu! c'est entendu!... Est-ce que vous lisez, vous autres? Vous apportez vos pièces, et on les joue, voilà tout. Les conditions?

« — Les mêmes qu'Hugo.

« — Cela sera fait ce soir.

« Je pris un cabriolet, et j'allai prévenir Hugo de ce qui venait de se passer.

« Le soir même, je reçus un petit billet de Bocage; il contenait ces deux lignes seulement:

« J'ai vu Crosnier. Tout est arrangé; vous lisez demain, à onze heures du matin, dans son cabinet, *officieusement*, bien entendu.

« Tout à vous. « BOCAGE. »

« Le lendemain, à l'heure dite, j'étais chez M. Crosnier.

« A peine si je le connaissais; à peine l'avais-je vu une ou deux fois. Il avait participé pour un tiers ou pour un quart à cinq ou six pièces, et, entre autres, à une imitation d'*Intrigue et Amour*, de Schiller, jouée sous le titre de *La fille du Musicien*. Je ne sais même pas trop si cette dernière pièce, qui eut, d'ailleurs, un grand succès, n'a pas été jouée postérieurement à l'époque dont je parle.

« C'était un homme fin, spirituel, aux cheveux blonds et rares, aux yeux gris, à la bouche démeublée, affable et de bonnes façons, qui a, depuis, amassé, je crois, une très belle fortune à laquelle ses relations avec Cavé n'ont pas fait de tort. En somme, l'organisation la plus apte à comprendre *la Petite Ville*, la moins apte à comprendre *Antony*.

« Je commençais ma lecture. Au troisième acte, M. Crosnier luttait poliment contre le sommeil; au quatrième, il dormait le plus convenablement possible; au cinquième, il ronflait.

« Je sortis, j'oserai dire, sans qu'il m'entendît sortir. — Bocage m'attendait au salon pour savoir le résultat de la lecture; je lui montrai, à travers l'entre-bâillement de la porte, son directeur endormi, et lui laissai un reçu de mille francs.

« M. Crosnier, d'après nos conventions, me devait mille francs contre la lecture.

« — Diable! fit Bocage, le traité est-il signé?

« — Non; mais j'ai votre lettre d'hier qui vaut traité, et je vais attendre votre réponse chez Dorval.

« Bocage seul pourrait dire ce qui se passa entre lui et Crosnier. Je crois qu'il y eut du tirage. Cependant, une demi-heure ou trois quarts d'heure après, il arriva chez Dorval avec le billet de mille francs.

« Seulement, Crosnier remettait la pièce à trois ou quatre mois; il ne voulait pas risquer son hiver sur un ouvrage qui lui paraissait *si peu sûr*.

« — Eh bien, *sûr ou non*, cela n'empêche pas,

mon bon chien, que je réponds, moi, qu'il fera de l'argent! dit Dorval.

« Voilà l'histoire d'*Antony*, comment il fit son entrée au théâtre de la Perte-Saint-Martin, ayant pour père votre serviteur, et pour parrain et marraine Bocage et Dorval. »

Une œuvre s'annonçant ainsi peut-elle tomber? *Antony* eut un succès fou. Dorval atteignit le sublime.

On demanda l'auteur avec des cris de rage. On le reconnut dans les couloirs. Tout un monde de jeunes gens de son âge — il avait 29 ans — se rua sur lui. On le tira à droite, on le tira à gauche, on l'embrassa. Il avait un habit vert boutonné du premier au dernier bouton; on en mit les basques en morceaux! Il entra dans les coulisses avec une veste ronde; le reste de son habit était passé à l'état de reliques.

Il n'est pas moins curieux de savoir sous quelle préoccupation fut fait *Antony*. On ne peut écrire drame semblable que si l'on est soi-même dans un état d'exaltation forcené.

C'était le cas d'Alexandre Dumas. C'est une aventure personnelle qui lui donna l'idée d'*Antony*.

Il était amoureux fou d'une femme qui était loin d'être belle, mais dont il était horriblement jaloux. Cette femme était mariée à un officier. Et, pendant l'absence de celui-ci, Alexandre Dumas était heureux.

Un jour pourtant, le mari annonça son retour. Affolé, Dumas courut au ministère de la guerre. Trois fois de suite, le congé du mari fut déchiré!!

Et Dumas prétend que la douleur d'*Antony* n'est que la peinture exacte de sa propre douleur.

« Antony, c'était moi, moins l'assassinat; Adèle, c'était elle, moins la fuite. »

Antony, ainsi lancé, obtint à la Porte Saint-Martin cent

trente représentations, au bout desquelles M. Thiers fit mander Alexandre Dumas, et lui proposa de revenir à la Comédie-Française.

— Je veux bien, dit Dumas, Mais avec Dorval, Bocage et Frédérick.

— C'est entendu!

— Et Dorval débutera dans *Antony*.

— Accordé.

Ce qui fut dit fut fait. Et l'affiche annonça les débuts de Dorval à la Comédie-Française dans *Antony* pour le 28 avril 1834.

Mais on avait compté sans le *Constitutionnel*.

Le matin même de la reprise, Dumas voyait son fils, alors âgé de dix ans, revenir de la pension, envoyé par le maître Gonbaux, un numéro du *Constitutionnel* à la main.

Dans un violent article on y dénonçait l'obscénité d'*Antony*. « Pourquoi donner une prime à la dépravation? Pourquoi grever le budget de l'Etat d'une somme de 200,000 francs au profit du mauvais goût et de l'immoralité. »

L'article était signé A Jay, de l'Académie française.

Le jour même, cet article recevait sa récompense. Défense était faite par M. Thiers de jouer *Antony!*

Une heure après, Dumas était au ministère de l'intérieur.

— Je viens demander compte à l'homme, dit-il, du manque de parole du ministre.

Il se brouilla naturellement avec Thiers qui lui offrit pourtant une forte indemnité d'argent. Mme Dorval, furieuse de ne pouvoir débuter dans *Antony*, envoya une couronne de rosière à M. Jay. Dumas intenta un procès au Théâtre-Français. L'affaire vint le 2 juin suivant.

Le tribunal condamna le directeur du Théâtre-Français, Jouslin de la Salle, à 10,000 francs de dommages-intérêts, chiffre fixé par Dumas, et aux dépens.

Dans un délai de 15 jours, Jouslin de la Salle fut tenu de se pourvoir devant l'autorité compétente pour faire statuer sur l'empêchement mis par le ministre.

Mais n'allons point si vite. Nous sommes encore en 1831, l'année de *Napoléon*, d'*Antony* et qui va être aussi celle de *Charles VII*.

L'idée première de *Charles VII* fut donnée à Dumas par une lecture du magnifique drame de Gœthe, *Gœtz de Berlichingen*.

Puis *Andromaque*, puis *Richard Cœur de Lion*, puis *Quentin Durward;* enfin un soir que Musset lisait chez Nodier *Les Marrons du feu*, l'idée de *Charles VII* s'imposa à lui. On voit que cette pièce est un peu hétérogène. En revanche, le cadre est bien d'Alexandre Dumas, puisqu'il le prit dans le patrimoine français : la *Chronique de Charles VII*.

Le seul tort qu'il eut, en somme, ne fut pas d'avoir eu une idée dramatique par anologie, encore moins d'avoir pris une anecdote à l'histoire pour développer cette idée dramatique. Son tort évident fut d'emprunter des détails complets à Racine, à Gœthe et à Walter Scott.

Aussi qu'arriva-t-il? C'est qu'Alexandre Dumas, gêné par ceux qu'il imitait, fit une œuvre inférieure aux autres.

Charles VII fut joué à l'Odéon le 22 octobre, eut un grand succès de première et ne fit pas recette.

Le succès de première faillit un moment être compromis par un incident amusant que Dumas va nous raconter lui-même.

« Delafosse, un des comédiens les plus consciencieux que je connaisse, jouait le rôle de Charles VII. Comme je l'ai dit, Harel n'avait voulu faire aucune dépense pour la pièce, et, cette fois encore, il avait agi en

homme d'esprit; de sorte que j'avais été obligé, comme on sait, d'emprunter au musée d'artillerie une cuirasse du xv[e] siècle; cette cuirasse avait, sur un reçu de moi, été transportée au cabinet d'accessoires de l'Odéon; là, l'armurier du théâtre avait dû, non pas la nettoyer, — elle brillait comme de l'argent, — mais en repasser les ressorts et les articulations pour leur rendre la souplesse qu'ils avaient perdue dans une roideur de quatre siècles. Peu à peu la cuirasse complaisante s'était, en effet, assouplie, et Delafosse, dont, à un moment donné, elle devenait la carapace, avait pu, quoique dans un étui de fer, allonger ses jambes et mouvoir ses bras.

« Le casque seul s'était refusé à toute concession; sa visière, relevée probablement depuis le sacre de Charles VII, après avoir vu une pareille solennité, refusait absolument de se baisser.

« Delafosse voyait avec peine cette obstination de sa visière, qui, pendant tout le temps de son long discours belliqueux, lui rendait service en restant levée, mais qui, le discours achevé, et au moment de sa sortie, lui donnait, en s'abaissant, un air formidable sur lequel il avait compté.

« L'armurier fut appelé, et, à la suite de plusieurs essais dans lesquels il appela tour à tour les adoucissants et les coercitifs, l'huile et la lime, il obtint de la malheureuse visière qu'elle consentît à s'abaisser. Seulement, une fois ce but atteint, c'était une chose presque aussi difficile de la faire se relever, que c'en avait été une de la faire s'abaisser : en s'abaissant, elle glissait sur un ressort fait en tête de clou, lequel, après quelques lignes de pression, trouvait une ouverture, reprenait son jeu, et fixait la visière de telle façon, que ni coups d'épée, ni coups de lance, ne pouvaient la relever; il fallait comprimer ce ressort avec la dague d'un écuyer pour la repousser dans son alvéole, et permettre à la visière de se relever.

« Peu importait à Delafosse cette difficulté : il sor-

tait visière baissée, et son écuyer avait tout le temps de faire l'opération dans la coulisse.

« Une visière pareille, et Henri II ne mourait pas de la main de Montgomery! Voyez à quoi tient le destin des empires! je pourrais même dire celui des pièces! Henri II fut tué parce que sa visière s'était relevée. Charles VII faillit l'être parce que sa visière s'était abaissée.

« Dans la chaleur de la diction, Delafosse fit un geste si violent, que la visière tomba d'elle-même, cédant, sans doute, à l'émotion qu'elle éprouvait. C'était peut-être sa manière d'applaudir.

« Quoi qu'il en soit, Delafosse se trouva tout à coup fort empêché de continuer son discours : le vers commencé de la façon la plus claire, accentué de la façon la plus nette, s'acheva dans un beuglement lugubre et inintelligible.

« Le public se prit naturellement à rire.

« On dit qu'il est impossible à notre meilleur ami de s'empêcher de rire, quand il nous voit tomber. C'est bien autre chose, je vous en réponds, quand il voit tomber notre pièce.

« Mes meilleurs amis se mirent donc à rire.

« Par bonheur, l'écuyer du roi Charles VII, ou le comparse de Delafosse, comme on voudra, n'oublia pas en scène son rôle de la coulisse; il s'élança, la dague au poing, sur l'infortuné roi; le public vit, dans l'accident qui venait d'arriver, un jeu de scène; dans le mouvement du comparse, un incident nouveau. Les rires cessèrent et l'on attendit.

Le résultat de l'attente fut qu'au bout de quelques secondes, la visière se releva, et montra Charles VII rouge comme une pivoine, et tout près d'étouffer.

« La pièce se termina sans autre accident. »

Charles VII terminé, Dumas se mit immédiatement à *Richard Darlington* et à *La Tour de Nesle*, dont nous allons parler.

CHAPITRE V

La Tour de Nesle. — Les collaborations de Dumas : *Richard Darlington*, *Teresa*, *Angèle*, *Catherine Howard*, *M[lle] de Belle-Isle*, *Hamlet*, etc., etc.

L'histoire de *La Tour de Nesle* n'a guère de pendant dans l'histoire du théâtre. Je me trompe, elle en a un : l'histoire du *Supplice d'une femme.* L'analogie est bien frappante.

Dans les deux cas, un directeur ennuyé apporte à un Dumas une pièce, aussi mal écrite que mal conçue. Seule l'idée première est bonne.

Dans les deux cas, le Dumas, père ou fils, consent à remettre cette pièce sur ses pieds.

Dans les deux cas, dès qu'il touche à la pièce, elle s'écroule et l'arrangeur prend le parti de faire une pièce à lui tout seul ; sur l'idée première, tout au plus se servira-t-il de quelques traits épars. Mais l'œuvre sera de lui, en entier.

Puis, pour ménager la susceptibilité de l'auteur premier, le second refuse de signer et de paraître.

Arrivent les répétitions. Le premier se présente, ne reconnaît pas son œuvre et se fâche.

Ici Gaillardet et de Girardin se séparent un moment.

Tandis que Girardin refusera de signer, lui non plus, Gaillardet cède et signe.

Mais bientôt ils se réunissent de nouveau dans la publication de la brochure sous leur nom seul, en y joignant des amertumes pour celui qui a rendu leur œuvre acceptable.

Je me hâte, d'ailleurs, d'ajouter que plus tard, vingt ans après, M. Gaillardet, lors d'une reprise de *La Tour de Nesle*, exigea que le nom de Dumas accompagnât le sien sur l'affiche. Lorsque *Le Supplice d'une femme* est joué encore aujourd'hui à la Comédie-Française, il l'est toujours anonymement.

Mais n'est-il pas curieux de voir le fils avoir en collaboration exactement les mêmes aventures que son père?

Donnons un dernier détail : la fameuse tirade des Grandes Dames n'est ni de Dumas ni de Gaillardet. Elle est de Jules Janin qui avait, lui aussi, quelque peu collaboré à ce drame, mais eut le bon goût de rester en dehors de toute querelle.

La première représentation de *La Tour de Nesle* eut lieu le 29 mai 1832, avec un succès considérable. Aucun incident remarquable ne commande, d'ailleurs, de s'y arrêter plus longuement.

Heureusement pour lui, Alexandre Dumas n'eut pas que des ennuis avec ses collaborateurs.

Souvent il collabora! Il était un peu dans la situation de tous les auteurs dramatiques à succès. Les débutants et les directeurs vous accablent et pour peu qu'on trouve une idée séduisante dans une mauvaise pièce, on se laisse aller, on promet de revoir et finalement on refait tout.

Dumas père, évidemment, dans la production affolée que des besoins d'argent, dont nous parlerons bientôt, exaspéraient, a dû souvent ne pas trop regarder à la qualité de ce qu'on lui offrait à signer. Il eut des chutes, dans ces cas-là.

Quoi qu'il en soit, ses collaborateurs ne le traitèrent

pas tous comme le traita Gaillardet. C'est ainsi que les auteurs de *Richard Darlington;* Beudin et Goubaux, le supplièrent jusqu'au dernier moment de se faire nommer.

Il refusa toujours. Et cependant cela était tentant. Il s'était fait beaucoup de bruit autour de cet ouvrage.

On savait que la pièce avait un côté politique d'une haute portée et la fièvre des esprits français faisait, à cette époque, événement du moindre incident. On s'écrasait à la porte pour avoir des billets. Frédérick Lemaître, Mlle Noblet, M. Delafosse, M. Doligny étaient de la distribution. Frédérick fut prodigieux. Le succès fut énorme. « Mes deux collaborateurs, j'en réponds, dit Dumas, furent plus tristement préoccupés d'être nommés seuls, que moi de ne pas l'être du tout. »

Plus tard, Alexandre Dumas écrivit avec Anicet Bourgeois deux drames : *Angèle* et *Catherine Howard* qu'il signa seul ; de même pour *Kean* qui était aussi de Méaulon et Courcy ; *Féquilla* avec Gérard de Nerval, *Caligula*, tragédie avec Anicet Bourgeois, *Mademoiselle de Belle-Isle* avec le comte Walewski ; avec Leuven et Brunswick, *un Mariage sous Louis XV*, *une Fille du Régent* et *les Demoiselles de Saint-Cyr*. Et enfin il mit à la scène avec M. Paul Meurice, *Hamlet*, de Shakespeare, à propos duquel je retrouve des intéressants souvenirs qui me furent donnés par M. Paul Meurice, il y a dix ans, lors de la reprise de cette œuvre à la Comédie-Française.

Cet interview parut dans le *Voltaire* du 26 septembre 1886, sous ma signature. Je n'ai rien d'essentiel à y changer.

« Voilà deux ans bientôt qu'on parle de cette reprise. Et si un étonnement est légitime, c'est bien celui du public, qui se demandera pourquoi la Comédie-Française ne s'est pas approprié depuis longtemps l'œuvre de Shakespeare.

« *Hamlet*, que Victor Hugo égale presque au roi

Lear, — son drame préféré, — a été joué, l'on peut dire, partout, excepté au Théâtre-Français. Notre grande scène française va, la semaine prochaine, nous donner cette pièce avec un grand éclat et réparer ainsi le dédain dans lequel elle avait laissé le grand poète.

« A propos de cette reprise, il nous a paru intéressant de demander à l'auteur survivant de la traduction des renseignements sur son œuvre. Et M. Paul Meurice a bien voulu, avec une modestie qu'il aurait le droit de ne pas avoir, nous rappeler comment naquit et vit le jour de son œuvre.

« — Ce sont de bien vieux souvenirs que vous venez me demander là, me dit M. Paul Meurice. Songez donc, ils datent de 1842 !

« Voulant, à cette époque, « faire du théâtre », je m'étais exercé — pensant que c'était la meilleure façon d'*étudier* — à traduire en vers français les grands auteurs étrangers. C'est ainsi que j'avais été amené à faire une traduction littérale d'*Hamlet*.

« Or, un jour que je me trouvais chez Alexandre Dumas, on vint à parler de Shakespeare, et Dumas déplora que le grand tragique n'eût pas été traduit en français.

« Sans doute, disait-il, il y a l'*Othello* de Vigny, et nul plus que Vigny n'était capable de nous donner cette tragédie. Mais cela ne suffit pas ! C'est tout Shakespeare qu'il faudrait traduire et jouer... »

« A ce moment, je risquai timidement que j'avais traduit l'*Hamlet* de Shakespeare.

« Alors Dumas, s'emballant :

« — Vous avez traduit Shakespeare, mon enfant, et vous ne le dites pas !... Apportez-moi ça !

« La traduction que j'avais faite était absolument littérale, mot pour mot. Je n'avais donc eu, en la faisant, aucune prétention scénique. Tout timide, je portai ma traduction à Dumas, qui me demanda la permission de l'emporter à Florence, où il se rendait.

« Lorsqu'il revint, au bout de six mois, il rapporta

une pièce arrangée pour la scène, *mise au point.*

« Dumas, étant très lié avec Ligier, — le successeur de Talma, comme il s'appelait, — en parla à celui-ci qui s'enthousiasma immédiatement. Las de jouer l'*Hamlet* de Ducis, Ligier voulait jouer celui de Shakespeare ! Une lecture au Théâtre-Français fut décidée.

« C'était une grosse partie. Le comité de lecture, composé à cette époque des sociétaires d'hommes et femmes, n'était pas tendre pour les œuvres hardies, et c'était une audace que de représenter Shakespeare à la *Comédie.*

« J'osai cependant, car Dumas, sur ces entrefaites, était reparti pour l'Italie. Et la lecture eut lieu.

« Détail curieux : ce fut mon ami Edouard Thierry qui fit cette lecture. Il était à cette époque au *Messager*, simple journaliste. Mais, comme il possédait une très belle diction, je le priai de me remplacer, moi timide.

« La lecture donna lieu à plusieurs orages et je me souviens de l'un d'eux, qui aujourd'hui, vous jeune, vous étonnera.

« Augustine Brohan, en sa qualité de sociétaire, assistait à la lecture, et, comme ses amies, elle ne manquait pas de souligner les passages non classiques.

« Et lorsque Edouard Thierry déclama ces vers :

Ma vie ! ah ! je vous dis qu'une épingle vaut mieux !

A. Brohan ne put retenir un grand éclat de rire, qu'elle réprima d'ailleurs aussitôt en me disant :

« — Je vous demande pardon, mais c'est plus fort que moi. Epingle est vraiment trop fort !

« Je m'excusai en déclarant que c'était la traduction littérale de Shakespeare, et la lecture continua… Et la pièce fut reçue à correction.

« Vous pensez quelle fut la colère de Dumas.

Immédiatement il retira la pièce, tout en me déclarant que je ne devais pas craindre pour mon sort.

« Plusieurs années se passèrent ainsi. Nous attendions une occasion propice. Enfin, en 1846, Dumas obtint le privilège du Théâtre-Historique, et il imposa *Hamlet* à Holstein.

« *Hamlet* fut joué au théâtre par Rouvière, qui créa Hamlet, et M[lle] Person Ophélie.

« Ce ne fut pas en réalité la *première d'Hamlet*. Notre drame avait été joué, en effet, quelque temps auparavant, sur le théâtre de Saint-Germain. Dumas, qui venait d'acheter son château de Monte-Cristo, avait monté *Hamlet* sur le petit théâtre de Saint-Germain, et toute la critique de l'époque : Gautier, Janin, Roqueplan, Banville, était venue nous applaudir.

« Ce fut Rouvière qui créa la pièce sur ce théâtre. Et tous les amis de Dumas furent unanimes à lui conseiller de donner *Hamlet* au Théâtre-Historique.

« Puis Rouvière promena *Hamlet* dans presque tous les théâtres de Paris jusqu'en 1867, où M[me] Judith eut l'idée originale de jouer Hamlet.

« Elle le joua avec un grand succès, et il est bien certain qu'elle dût cette remarquable interprétation à sa connaissance parfaite de la langue anglaise.

« Depuis, *Hamlet* n'a jamais été joué, et mon étonnement fut grand lorsqu'il y a trois ans M. Perrin vint me proposer de le reprendre. Avec l'emballement que vous lui connaissez, Perrin me força d'abandonner toute affaire pour m'occuper d'*Hamlet*, et je fis subir à ma pièce de grands remaniements.

« Certains vers de jeune homme ont été refaits, et le plus grand changement que je puisse vous signaler est dans le nombre des tableaux, qui de huit est monté à douze.

« Quant à l'interprétation actuelle, je ne veux rien vous dire, si ce n'est que Mounet-Sully me paraît devoir faire une véritable création. »

Voici enfin pour terminer avec le théâtre d'Alexandre Dumas, que je ne puis vraiment songer à analyser et à examiner tout entier, voici une anecdote sur *les Demoiselles de Saint-Cyr*, qui terminera gaiement ce chapitre.

Après la représentation de cette dernière pièce, Janin se permit sur l'œuvre une critique assez verte. Indigné, Dumas riposte vivement. Nouvel article. Duel dont les pourparlers durent trois semaines. Voilà nos hommes sur le terrain. Dumas, qui a le choix des armes, propose l'épée.

— Non, vraiment, dit le critique, c'est impossible. Je connais une botte secrète qui du premier coup vous étendrait raide mort. Je demande le pistolet par générosité pure.

— Oh ! oh ! le pistolet ! Vous êtes fou, mon cher monsieur Janin ! s'écrie Dumas. Je suis de force à tuer une mouche à quarante pas et vous êtes plus gros qu'une mouche.

Et ils s'embrassèrent.

CHAPITRE VI

Alexandre Dumas commence à songer aux romans. — La politique le chasse hors de France. — Il y revient et s'enrichit rapidement. — Son faste : ses fêtes, Monte-Cristo.

L'écœurement causé à Alexandre Dumas par les histoires de *la Tour de Nesle* entra-t-il pour quelque chose dans sa résolution d'abandonner pour un temps le théâtre ?

En tout cas, c'est en 1832 que ce besoin de « changer d'air » le prit.

Il va nous le raconter lui-même :

« Or, en 1832, déjà je commençais à trouver que faire du théâtre, je ne dirai point ne m'occupait pas assez, mais m'occupait trop de la même occupation. J'avais, comme je l'ai dit, essayé d'écrire quelques petites nouvelles : *Laurette*, *le Cocher de cabriolet*, *la Rose rouge*. J'ai raconté que j'avais fait imprimer, sous le titre de *Nouvelles contemporaines*, ce volume à mes frais, ou plutôt aux frais de ma pauvre mère et qu'il s'en était vendu six exemplaires à trois francs ; ce qui me laissait à cinq cent quatre-vingt-deux francs au-dessous de mes frais.

« Un des six exemplaires vendus, ou plutôt, probablement, un des trois ou quatre cents exemplaires donnés, était tombé entre les mains de M. le direc-

teur de la *Revue des Deux Mondes*, et il avait jugé que, si faibles que fussent ces nouvelles, l'auteur qui les avait écrites pourrait, en travaillant, faire quelque chose.

« Ce directeur se nommait M. Buloz. Sous le règne de Louis-Philippe, il était devenu une puissance dans l'Etat; aujourd'hui encore, il est resté une puissance dans la littérature.

« Il est bien entendu que ce n'est point par sa valeur littéraire personnelle que M. Buloz est une puissance; c'est par la valeur littéraire des autres, employée à forte dose.

« Nous avons inventé, Hugo, Balzac, Soulié, de Musset et moi, la littérature facile; et nous avons, tant bien que mal, réussi à nous faire une réputation avec cette littérature, si facile qu'elle fût.

« M. Buloz avait inventé, lui, la littérature ennuyeuse; et, tant bien que mal, il s'est fait une fortune avec cette littérature, si ennuyeuse qu'elle soit.

« Il va sans dire que, pour son compte, M. Buloz n'a jamais fait non seulement une ligne de littérature facile, mais même une ligne de littérature ennuyeuse.

« Ce n'est point que, quand M. Buloz s'avise d'écrire, il ne soit ennuyeux comme M. tel ou tel, et même davantage; mais il ne suffit pas d'écrire pour faire de la littérature.

« M. Nisard a difficilement, laborieusement, ennuyeusement expliqué un jour ce que c'était que la littérature facile. Nous tâcherons de dire, nous, et de dire d'une façon amusante, ce que c'est que la littérature ennuyeuse.

« Il est vrai que nous pourrions mettre un renvoi ici, et dire « Voir M. Désiré Nisard ou M. Philarète Chasles »; mais nous connaissons nos lecteurs, ils aimeraient mieux nous croire que d'y aller voir.

« MM. Désiré Nisard et Philarète Chasles viendront à leur tour. Occupons-nous maintenant de M. Buloz.

« M. Buloz, d'abord compositeur, puis prote dans

une imprimerie, était, en 1830, un homme de trente-quatre ou trente-cinq ans, pâle de teint, avec une barbe rare, les yeux mal d'accord, les traits plutôt effacés que caractéristiques, les cheveux jaunâtres et clairsemés ; au moral, taciturne, presque sombre, mal disposé à répondre par une surdité naissante, maussade dans ses bons jours, brutal dans ses mauvais, en tout temps d'un entêtement coriace.

« Je l'avais connu par Bixio et par Bocage. Tous deux, à cette époque, étaient liés avec lui. M. Buloz a été, depuis, pour eux ce qu'il est pour tout le monde, c'est-à-dire infidèle à une amitié quand il n'est point ingrat à un service. Je ne saurais dire comment il est aujourd'hui avec Bixio ; mais je crois pouvoir assurer qu'il est très mal avec Bocage.

« Nous n'étions pas riches à cette époque ; nous mangions dans un petit restaurant de la rue de Tournon, attenant à l'hôtel de l'*Empereur Joseph II*, et où l'on servait des dîners pas très mauvais, ma foi ! à six sous le plat.

« L'ambition de M. Buloz était d'avoir une Revue ; j'eus le bonheur de l'aider dans cette ambition, je crois avoir déjà dit comment ; qu'on m'excuse si je me répète.

« M. Ribing de Leuven avait un journal qui marchait assez mal, un journal de luxe, comme les gens riches ou à fantaisies en ont pour se ruiner ; — on l'appelait le *Journal des Voyages*.

« Adolphe et moi décidâmes M. de Leuven à vendre ce journal à Buloz.

« Buloz, Bocage, Bonnaire, et je crois même Bixio, réunirent quelques fonds et devinrent propriétaires du susdit journal, qui prit le titre de *Revue des Deux Mondes*.

« Cela se passait en 1831 ou 1832.

« Nous nous mîmes tous à travailler de notre mieux à ce journal, que nous regardions comme un enfan

couvé en commun, et que nous aimions d'un amour paternel.

« Le premier lait que je lui donnai à sucer, pour mon compte, fut un *Voyage en Vendée* qu'on a retrouvé en partie dans mes Mémoires.

« Puis voici ce qui m'arriva :

« J'ai dit ma profonde ignorance historique, j'ai dit mon grand désir d'apprendre; j'entendais fort parler du duc de Bourgogne : je lus l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, de Barante.

« Pour la première fois, un historien français laissait à la chronique tout son pittoresque, à la légende toute sa naïveté.

« L'œuvre commencée par les romans de Walter Scott s'acheva dans mon esprit. Je ne me sentais pas encore la force de faire un roman tout entier; mais il se produisit alors un genre de littérature qui tenait le milieu entre le roman et le drame, qui avait quelque chose de l'intérêt de l'un, beaucoup de saisissant de l'autre, où le dialogue alternait avec le récit; on appelait ce genre de littérature : scènes historiques.

« Avec mon aptitude déjà bien décidée au théâtre, je me mis à découper, à raconter et à dialoguer des scènes historiques tirées de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*.

« Elles étaient empruntées à l'une des époques les plus dramatiques de la France, au règne de Charles VI; elles me donnaient la figure échevelée du roi fou, la poétique figure d'Odette, l'impérieuse et adultère figure d'Isabel de Bavière, l'insoucieuse figure de Louis d'Orléans, la terrible figure de Jean de Bourgogne, la pâle et poétique figure de Charles VII; elles me donnaient l'Ile-Adam et son épée, Tanneguy-Duchatel et sa hache, le sire de Giac et son cheval, le chevalier de Bois-Bourdon et son pourpoint doré, Périnet-Leclerc et ses clefs.

« Puis elles m'offraient l'avantage, à moi, déjà metteur en scène, de me donner un théâtre connu où faire

mouvoir mes personnages, puisque les événements se passaient aux environs de Paris, et à Paris même.

« Je commençai à composer mon livre, le poussant devant moi, comme un laboureur fait de sa charrue, sans savoir précisément ce qu'il adviendrait. Il en advint *Isabel de Bavière*.

« Au fur et à mesure que j'achevais ces scènes, je les portais à Buloz ; Buloz les portait à l'imprimerie, les imprimait, et, tous les quinze jours, les abonnés me lisaient.

« Dès ce moment éclatèrent dans ces essais mes deux principales qualités, celles qui donneront dans l'avenir quelque valeur à mes livres et à mes pièces de théâtre : le dialogue, qui est le fait du drame ; le récit, qui est le fait du roman.

« Ces qualités, — on sait avec quelle insouciante franchise je parle de moi, — ces qualités, je les ai à un degré supérieur.

« A cette époque, je n'avais pas encore découvert en moi deux autres qualités non moins importantes, et qui dérivent l'une de l'autre : la gaieté, la verve amusante.

« On est gai, parce que l'on se porte bien, parce qu'on a un bon estomac, parce qu'on n'a pas de motifs de chagrin. Cela, c'est la gaieté de tout le monde.

« Mais, moi, j'ai la gaieté persistante, la gaieté qui se fait jour, non pas à travers la douleur, — toute douleur me trouve, au contraire, ou compatissant pour les autres, ou profondément atteint dans moi-même, — mais qui se fait jour à travers les fracas, les chagrins matériels, et même les dangers secondaires.

« On a de la verve, parce que l'on est gai ; mais souvent cette verve s'éteint comme une flamme de punch, s'évapore comme une mousse de vin de Champagne.

« Un homme gai, nerveux, plein d'entrain en paroles, est parfois lourd et maussade seul, en face de son papier, la plume à la main.

« Au contraire, le travail m'excite ; dès que j'ai la

plume à la main, une réaction s'opère; mes plus folles fantaisies sont souvent sorties de mes jours les plus nébuleux. Supposez un orage avec des éclairs roses.

« Mais, comme je l'ai dit, à cette époque de ma jeunesse, je ne me connaissais ni cette verve ni cette gaieté.

« Un jour, je recommandais Lassailly à Oudard. Il s'agissait d'un secours, je crois. Ma lettre, au lieu d'être lamentable, était gaie, mais, dans sa gaieté, pressante et imprégnée de cœur.

« Lassailly lut la lettre, qu'il devait remettre lui-même, et, se retournant de mon côté d'un air stupéfait :

« — Tiens! dit-il, c'est drôle!

« — Quoi?

« — Vous avez donc de l'esprit, vous?

« — Pourquoi donc n'en aurais-je pas? Envieux!

« — Ah! c'est que vous seriez peut-être le premier homme de cinq pieds neuf pouces qui en eût eu!

« Je me rappelai plus d'une fois, en faisant Porthos, ce mot plus profond qu'il ne paraît au premier abord.

« Mon brevet d'esprit me fut donc donné par Lassailly, garçon qui ne manquait pas d'un certain mérite, mais qui, du côté de l'esprit, était aussi mal partagé de la nature que l'était, du côté de la finesse, le renard auquel on avait coupé la queue.

« D'ailleurs, à cette époque, j'aurais reconnu cette merveilleuse qualité de la gaieté, que je l'eusse renfermée au fond de moi-même, et cachée avec terreur à tous les yeux.

« Alors, la seule gaieté permise était la gaieté satanique, la gaieté de Méthistophélès ou de Manfred.

« Gœthe et Byron étaient les deux grands rieurs du siècle.

« J'avais mis, comme les autres, un masque sur mon visage. Voyez mes portraits de cette époque-là : il y en a un de Devéria, fait en 1831, qui peut parfaite-

ment, et avec quelques modifications, devenir le portrait d'Antony.

« Ce masque, au reste, devait tomber peu à peu, et laisser mon visage à découvert dans mes *Impressions de voyage*.

« Mais, je le répète, en 1832, je posais encore pour Manfred et Childe Harold.

« Or, comme on n'a, quand on est un tempérament impressionnable, de ces sortes de travers-là qu'avec une époque tout entière, l'époque qui posait elle-même pour le sombre et pour le terrible, après avoir fait un succès à mes débuts, comme poète dramatique, fit un succès à mes débuts comme romancier.

Le succès des *Scènes historiques* allait encourager Dumas à continuer dans cette voie, lorsque la politique l'en empêcha.

Les troubles qui éclatèrent aux funérailles du général Lamarque et auxquels il prit part le firent dénoncer comme républicain.

Lisez cet extrait du rapport :

« M. Alexandre Dumas, demeurant rue Saint-Lazare, dans une maison bâtie par des Anglais, est, en effet un républicain dans toute l'acception du terme. Il était employé dans la maison du duc d'Orléans avant la Révolution de Juillet. Il y resta encore quelque temps après; mais n'ayant pas voulu prêter serment de fidélité au roi Louis-Philippe, il quitta son service. »

L'éventualité de son arrestation fut sérieusement discutée. Il partit donc pour la Suisse, d'où il rapporta ses *Impressions de voyage*. Il raconte dans ses *Mémoires* que c'est une des singularités de sa vie, d'avoir connu tous les princes; et, avec les idées les plus républicaines de la terre, de leur avoir été attaché du profond du cœur.

Pourtant le théâtre le tourmentait toujours. Et pen-

dant qu'il était en Suisse, on représenta de lui, à Paris, un drame, le *Fils de l'émigré*, qui eut une chute mémorable.

Cette chute ne fit que confirmer Dumas dans son intention d'écrire des romans.

Tout était apaisé, il revint à Paris et commença cette série ininterrompue de romans qui ont charmé et charment encore les générations.

A peine entré dans le roman, il y eut un succès considérable. Les journaux, les revues, les éditeurs, devinrent ses plats valets et Alexandre Dumas, emporté par le vertige qui le tint toujours, se mit à dépenser comme il travaillait, immodérément et inconsidérément. Cela devenait chez lui une sorte de griserie, de folie de l'argent, comme le déversoir naturel de son exubérance.

Il va d'ailleurs nous faire lui-même le récit d'une de ses fêtes.

Il commence d'abord par trouver son appartement trop petit :

« Un bal, donné par moi, nécessitait trois ou quatre cents invitations ; et le moyen de tenir à trois ou quatre cents dans une salle à manger, un salon, une chambre à coucher et un cabinet de travail ?

« Heureusement, j'avisai, sur le même palier, un logement de quatre pièces, non seulement libre, mais encore vierge de décoration, à part les glaces qui étaient placées au-dessus des cheminées, et le papier gris bleu qui tapissait les murs.

« Je demandai au propriétaire la permission d'utiliser ce logement au profit d'un bal que je comptais donner. Cette permission me fut accordée.

« Maintenant, il s'agissait de décorer l'appartement.

« C'était l'affaire de mes amis les peintres.

« A peine surent-ils le besoin que j'avais d'eux, qu'ils vinrent m'offrir leurs services.

« Il y avait quatre pièces à peindre ; on se partagea la besogne.

« Les décorateurs étaient tout simplement Eugène Delacroix, Louis et Clément Boulanger, Alfred et Tony Johannot, Decamps, Granville, Jadin, Barye, Nanteuil, — nos premiers artistes enfin.

« Les Ciceri se chargeaient des plafonds.

« Il s'agissait de tirer un sujet d'un roman ou d'une pièce de chacun des auteurs qui seraient là.

« Eugène Delacroix se chargea de peindre le roi Rodrigue après la défaite du Guadalété, sujet tiré du *Romancero*, traduit par Emile Deschamps ; — Louis Boulanger choisit une scène de *Lucrèce Borgia*, — Clément Boulanger, une scène du *Sire de Giac*, — Tony Johannot, une de *Cinq-Mars*, — Deschamps promit un Debureau dans un champ de blé émaillé de coquelicots et de bluets ; Granville prit un panneau de douze pieds de long sur huit de large, où il s'engagea à reproduire toutes nos charges dans un tableau représentant un orchestre de trente ou quarante musiciens, les uns froissant des cymbales, les autres secouant des chapeaux chinois, ceux-ci soufflant dans des cors de bassons, ceux-là tenant des violons et des basses. En outre, il devait faire des danses d'animaux au-dessus de chaque porte.

« Barye prit pour lui les supports des fenêtres : des lions et des tigres de grandeur naturelle formeraient ces supports. — Nanteuil faisait les encadrements, les ornements, les panneaux des portes.

« Ce point arrêté, il fut convenu que, quatre ou cinq jours avant le bal, Ciceri ferait tendre les toiles sur les murailles, et apporterait pinceaux, règles, couleurs.

« Les artistes, une fois à la besogne, ne devaient quitter l'œuvre commencée que pour aller se coucher : ils seraient nourris et abreuvés à la maison.

« L'ordinaire fut fixé à trois repas.

« Restait une chose de la plus haute importance,

qu'il s'agissait de régler. Cette chose, c'était le souper.

« Je songeai à en faire la base avec du gibier que je tuerais moi-même; ce qui serait à la fois un plaisir et une économie.

« J'allai trouver M. Deviolaine, qui me donna une autorisation pour aller chasser dans la forêt de la Ferté-Vidame.

« C'était d'autant plus charmant, que mon vieil ami Gondon en était l'inspecteur, et que j'étais bien sûr que celui-là ne grognerait pas pour un ou deux chevreuils de plus ou de moins.

« Du reste, la permission s'étendait à moi et à quelques amis.

« J'invitai Clerjon de Champagny, Tony Johannot, Géniole et Louis Boulanger.

« Mon beau-frère et mon neveu devaient partir de Chartres, et se trouver à heure fixe à la Ferté-Vidame.

« Je prévins Gondon deux jours à l'avance, afin qu'il pût se procurer les traqueurs nécessaires, et il fut convenu que nous nous arrêterions, le soir, à une auberge dont il me donna l'adresse, que nous y coucherions, que nous y chasserions le lendemain toute la journée, et que, selon le plus ou moins de fatigue que nous éprouverions, nous repartirions le soir même, ou seulement le lendemain matin. »

La chasse a lieu, la chasse plus économique (!) que d'acheter du gibier aux halles et la fête s'apprête avec toutes ses splendeurs.

« Trois jours avant le bal, tout le monde était à son poste : Alfred Johannot esquissait sa scène de *Cinq-Mars;* Tony Johannot, son *Sire de Giac;* Clément Boulanger, sa *Tour de Nesle;* Louis Boulanger, sa

Lucrèce Borgia ; Jadin et Decamps travaillaient en collaboration à leur *Deburean*, Granville à son *Orchestre*, Barye à ses *Tigres*, Nanteuil à ses panneaux de porte, qui étaient deux médaillons représentant, l'un Hugo, l'autre Alfred de Vigny.

« Delacroix seul manquait à l'appel : on voulait disposer de son panneau, mais je répondis de lui.

« Ce fut une chose curieuse que de voir commencer ce *steeple-chase* entre dix peintres d'un pareil mérite. Chacun, sans avoir l'air de s'occuper de son voisin, suivait des yeux le fusain d'abord, ensuite le pinceau. Ni les uns ni les autres, — les Johannot surtout, graveurs, dessinateurs de vignettes, peintres de tableaux de chevalet, — ni les uns ni les autres, dis-je, n'avaient l'habitude de la détrempe. Mais les peintres aux grandes toiles furent bientôt au courant. Louis et Clément Boulanger, entre autres, semblaient n'avoir jamais fait que cela. Jadin et Decamps trouvaient dans ce nouveau mode d'exécution des tons merveilleux, et déclaraient ne plus vouloir peindre que la détrempe. Ziégler s'y était mis avec une certaine facilité, Barye prétendait que c'était de l'aquarelle en grand, seulement plus facile et plus rapide que l'aquarelle en petit. Granville dessinait avec de la sanguine, du blanc d'Espagne et du fusain, et tirait de ces trois crayons des effets prodigieux.

« On attendait avec curiosité Delacroix, dont la facilité d'exécution est devenue proverbiale.

« Seuls, comme je l'ai dit, les deux Johannot étaient en retard. Ils comprirent qu'ils n'auraient pas fini s'ils ne travaillaient pas le soir.

« En conséquence, tandis qu'on jouait, qu'on fumait, qu'on bavardait, tous deux, la nuit venue, continuèrent l'œuvre de la journée, se félicitant des tons que leur donnait la lumière, et de la supériorité de la lampe sur le jour pour cette peinture destinée à être vue aux quinquets. Ils ne cessèrent de travailler qu'à minuit, mais aussi avaient-ils rejoint les autres.

« Le lendemain, quand vint le jour, Alfred et Tony poussèrent des cris de désespoir : à la lumière, ils avaient pris du jaune pour du blanc, du blanc pour du jaune, du vert pour du bleu, et du bleu pour du vert. Les deux tableaux avaient l'air de deux immenses omelettes aux fines herbes.

« Sur ces entrefaites, le père Ciceri entra.

« Il n'eut besoin que de jeter un coup d'œil sur les deux tableaux pour deviner ce qui était arrivé.

« — Bon! dit-il, nous avons un ciel vert et des nuages jaunes? Ce n'est rien!

« En effet, c'était sur les ciels surtout qu'avait pesé l'erreur commise.

« Il prit les pinceaux, et, largement, vigoureusement, puissamment, en une minute il eut refait les ciels des deux tableaux : l'un calme, serein, tout d'azur, laissant apercevoir les splendeurs du paradis de Dante à travers le bleu du firmament; l'autre bas, nuageux, tout chargé d'électricité, et près de se déchirer sous la flamme d'un éclair.

« Tous ces jeunes gens apprenaient en un instant les secrets de la décoration, qu'ils avaient, la veille, pour la plupart, cherchés en tâtonnant des heures entières.

« Personne ne s'avisa de travailler le soir. D'ailleurs, grâce à la leçon donnée par le père Ciceri, les choses avançaient à pas de géant.

« Il n'était pas plus question de Delacroix que s'il n'eût jamais existé.

« Le soir du second jour, je lui envoyai demander s'il se rappelait que le bal était fixé au lendemain. Il me fit répondre d'être parfaitement tranquille, et que, le lendemain, il arriverait, à l'heure du déjeuner.

« Le lendemain, on commença l'œuvre avec le jour. La plupart des travailleurs, au reste, en étaient aux trois quarts de leur besogne. Clément Boulanger et Barye avaient fini. Louis Boulanger n'avait plus que trois ou quatre heures de travail. Decamps donnait les dernières touches à son *Deburcau*, et Jadin à ses



Alexandre Dumas père
d'après une lithographie. (1860)

coquelicots et à ses bluets ; Granville en était à ses dessus de porte, quand, ainsi qu'il l'avait promis, Delacroix arriva.

« — Eh bien, où en sommes-nous? demanda-t-il.

« — Mais vous voyez, dit chaque travailleur en s'effaçant pour laisser voir son œuvre.

« — Ah çà ! mais c'est de la miniature que vous faites là ! Il fallait me prévenir : je serais venu il y a un mois.

« Et il fit le tour des quatre chambres, s'arrêtant devant chaque panneau, et trouvant le moyen, grâce au charmant esprit dont il est doué, de dire un mot agréable à chacun de ses confrères.

« Puis, comme on allait déjeuner, il déjeuna.

« Le déjeuner fini :

« — Eh bien? demanda-t-il en se tournant vers le panneau vide.

« — Eh bien, voilà ! lui dis-je ; c'est le tableau du *Passage de la mer rouge :* la mer est retirée, les Israélites sont passés, les Egyptiens ne sont point arrivés encore.

« — Alors, je profiterai de cela pour faire autre chose. Que voulez-vous que je vous bâcle là-dessus ?

« — Mais, vous savez, un roi Rodrigue après la bataille :

Sur les rives murmurantes
Du fleuve aux ondes sanglantes,
Le roi sans royaume allait,
Froissant, dans ses mains saignantes,
Les grains d'or d'un chapelet.

« — Ainsi, c'est bien cela que vous voulez ?

« — Oui.

« — Quand ce sera à moitié fait, vous ne me demanderez pas autre chose ?

« — Parbleu !

« — Va donc pour le roi Rodrigue !

« Et, sans ôter sa petite redingote noire collée à son

corps, sans relever ses manches ni ses manchettes, sans passer ni blouse ni vareuse, Delacroix commença par prendre son fusain ; en trois ou quatre coups, il eut esquissé le cheval ; en cinq ou six, le cavalier ; en sept ou huit, le paysage, morts, mourants et fuyards compris ; puis, faisant assez de son croquis, inintelligible pour tout autre que lui, il prit brosse et pinceaux, et commença de peindre.

« Alors, en un instant, et comme si l'on eût déchiré une toile, on vit sous sa main apparaître d'abord un cavalier tout sanglant, tout meurtri, tout blessé, traîné à peine par son cheval, sanglant, meurtri et blessé comme lui, n'ayant plus assez de l'appui des étriers, et se courbant sur sa longue lance ; autour de lui, devant lui, derrière lui, des morts par monceaux ; — au bord de la rivière, des blessés essayant d'approcher leurs lèvres de l'eau, et laissant derrière eux une trace de sang ; — à l'horizon, tant que l'œil pouvait s'étendre, un champ de bataille acharné, terrible ; — sur tout cela, se couchant dans un horizon épaissi par la vapeur du sang, un soleil pareil à un bouclier rougi à la forge ; — puis, enfin, dans un ciel bleu se fondant, à mesure qu'il s'éloigne, dans un vert d'une teinte inappréciable, quelques nuages roses comme le duvet d'un ibis.

« Tout cela était merveilleux à voir : aussi un cercle s'était-il fait autour du maître, et chacun, sans jalousie, sans envie, avait quitté sa besogne pour venir battre des mains à cet autre Rubens qui improvisait tout à la fois la composition et l'exécution.

« En deux ou trois heures, ce fut fini.

« A cinq heures de l'après-midi, grâce à un grand feu, tout était sec, et lon pouvait placer les banquettes contre les murailles.

« Le bal avait fait un bruit énorme. J'avais invité à peu près tous les artistes de Paris ; ceux que j'avais oubliés m'avaient écrit pour se rappeler à mon souvenir. Beaucoup de femmes du monde en avaient fait

autant, mais elles demandaient à venir masquées: c'était pour les autres femmes une impertinence que je laissai à la charge de celles qui l'avaient faite. Le bal était costumé, mais non masqué; seulement, la consigne était sévère, et j'avais loué deux douzaines de dominos à l'intention des fraudeurs, quels qu'ils fussent, qui tenteraient de s'introduire en contrebande.

« A sept heures, Chevet arrivait avec un saumon de cinquante livres, un chevreuil rôti tout entier, et dressé sur un plat d'argent qui semblait emprunté au dressoir de Gargantua, un pâté gigantesque, et le tout à l'avenant. Trois cents bouteilles de bordeaux chauffaient, trois cents bouteilles de bourgogne rafraîchissaient, cinq cents bouteilles de champagne se glaçaient.

« J'avais découvert à la Bibliothèque, dans un petit livre de gravures du frère du Titien, un charmant costume de 1525: cheveux arrondis et pendants sur les épaules, retenus par un cercle d'or; justaucorps vert d'eau, broché d'or, lacé sur le devant de la chemise avec un lacet d'or, et rattaché à l'épaule et aux coudes par des lacets pareils; pantalon de soie mi-parti rouge et blanc; souliers de velours noirs à la François Ier, brodés d'or.

« La maitresse de la maison, très belle personne, avec des cheveux noirs et des yeux bleus, avait la robe de velours, la collerette empesée, et le feutre noir à plumes noires d'Héléna Fourment, seconde femme de Rubens.

« Deux orchestres avaient été établis, dans chaque appartement, de sorte qu'à un moment donné, les deux orchestres jouant le même air, le galop pouvait parcourir cinq chambres, plus le carré.

« A minuit, ces cinq chambres offraient un merveilleux spectacle. Tout le monde avait suivi le programme, et, à l'exception de ceux qui s'intitulent les hommes sérieux, chacun était venu déguisé; mais les hommes sérieux avaient eu beau arguer de leur gra-

vité, il n'y avait été fait aucune attention, et force leur avait été de revêtir des dominos des couleurs les plus tendres. Véron, homme sérieux mais gai, avait été affublé d'un domino rose ; Buloz, homme sérieux mais triste, avait été orné d'un domino bleu de ciel ; Odilon Barrot, homme plus que sérieux, homme grave ! avait obtenu, en faveur de son double titre d'avocat et de député, un domino noir ; enfin, La Fayette, le bon, l'élégant, le courtois vieillard souriant à toute cette folle jeunesse, avait sans résistance endossé le costume vénitien.

« Cet homme qui avait pressé la main de Washington, cet homme qui avait forcé Marat de se cacher dans ses caves, cet homme qui avait lutté avec Mirabeau, cet homme qui avait perdu sa popularité en sauvant la vie à la reine, et qui, le 6 octobre, avait dit à une royauté de dix siècles : « Incline-toi devant cette royauté d'hier qu'on appelle le peuple ! » cet homme qui, en 1814, avait poussé Napoléon à bas de son trône ; qui, en 1830, avait aidé Louis-Philippe à monter sur le sien ; qui, au lieu de tomber comme les autres, avait incessamment grandi dans les révolutions ; cet homme était là, simple comme la grandeur, bon comme la force, naïf comme le génie. De même qu'il était un sujet d'étonnement et d'admiration pour toutes ces ravissantes créatures qui, pour la première fois, le voyaient, le touchaient, lui parlaient, de même lui revivait ses jeunes années, regardait de tous ses yeux, touchait de ses deux mains, et répondait avec les plus courtoises paroles de cour à toutes les galanteries que lui faisaient ces charmantes reines de tous les théâtres de Paris.

« Vous rappelez-vous avoir été pendant toute une soirée les favorites de cet homme illustre, Léontine Fay, Louise Despréaux, Cornélie Falcon, Virginie Déjazet ? vous rappelez-vous votre étonnement en le trouvant simple et doux, coquet et galant, spirituel et respectueux, comme il avait été, quarante ans aupa-

ravant, aux bals de Versailles et de Trianon?

« Un instant, Beauchêne s'assit près de lui, et ce fut, comme rapprochement, un singulier contraste ; Beauchêne avait le costume vendéen dans toute sa pureté : le chapeau entouré d'un mouchoir, la veste bretonne, la culotte courte, les guêtres, le cœur sanglant sur la poitrine, et la carabine anglaise à la main.

« Beauchêne, qui passait pour un royaliste trop libéral sous les Bourbons de la branche aînée, passait pour un libéral trop royaliste sous ceux de la branche cadette.

« Aussi le général La Fayette, le reconnaissant, lui dit avec son charmant sourire :

« — Monsieur de Beauchêne, dites-moi, je vous prie, en vertu de quel privilège vous êtes le seul qui ne soit pas déguisé ici ?

« Un quart d'heure après, tous deux étaient à une table d'écarté, et Beauchêne jouait contre le républicain de 1789 et de 1830, avec de l'or à l'effigie d'Henri V.

« Les salons, d'ailleurs, présentaient l'aspect le plus pittoresque.

« Mlle Mars, Joanny, Michelot, Menjaud, Firmin, Mlle Leverd étaient venus avec leurs costumes d'*Henri III*. C'était la cour des Valois tout entière. — Dupont, la soubrette effrontée de Molière, la soubrette joyeuse de Marivaux, était en bergère de Boucher. — Georges, qui avait retrouvé les plus beaux jours de sa plus grande beauté, avait pris le costume d'une paysanne de Nettuno. — Mme Paradol portait celui d'Anne d'Autriche. — Rose Dupuis avait son costume de lady Rochester. — Noblet était en Folie ; Javureck, en odalisque. — Adèle Alphonse, qui faisait son apparition dans le monde, arrivant, je crois, de Saint-Pétersbourg, était en jeune fille grecque ; Léontine Fay, en Albanaise. — Falcon, la belle juive, était en Rébecca ; Déjazet, en du Barry ; Nourrit, en abbé de

cour ; Monrose, en soldat de Ruyter ; Volnys, en Arménien ; Bocage, en Didier. — Allan, qui, sans doute, lui aussi, comme Buloz et Véron, s'était pris pour un homme sérieux, était venu en cravate blanche, en habit noir, en pantalon noir ; mais, sur toute cette toilette de jeune premier, on avait implacablement passé un domino vert chou.

« Rossini avait pris le costume de Figaro, et luttait de popularité avec La Fayette. — Moyne, notre pauvre Moyne ! qui avait tant de talent, et qui, malgré son talent, mourant de faim, s'est tué dans l'espérance que sa mort léguerait une pension à sa veuve, — Moyne avait pris le costume de Charles IX. Barye était en tigre du Bengale ; Etex, en Andalous ; Adam, en poupard ; Zimmermann, en cuisinière ; Plantade, en Mme Pochet ; Pichot, en magicien ; Alphonse Royer, en Turc ; Charles Lenormand, en Smyrniote ; Considérant, en dey d'Alger ; Paul de Musset, en Russe ; Alfred de Musset, en paillasse ; Capo de Feuillide, en torero. — Eugène Sue, le sixième des hommes sérieux, était en domino pistache ; Paul Lacroix, en astrologue ; Pétrus Borel, qui prenait le nom du Lycanthrope, en jeune France ; Bard, mon compagnon d'expédition à Soissons, en page du temps d'Albert Durer ; Francisque Michel, en truand ; Paul Fouché, en fantassin de la procession des Fous ; Eugène Duverger, en Van Dyck ; Ladvocat, en Henri II ; Fournier, en matelot ; Giraud, en homme d'armes du XIe siècle ; Tony Johannot, en sire de Giac ; Alfred Johannot, en Louis XI jeune ; Menut, en page de Charles VII ; Louis Boulanger, en courtisan du roi Jean ; Nanteuil, en soudard du XVIe siècle ; Gaindron, en fou ; Boisselot, en jeune seigneur du temps de Louis XII ; Chatillon, en Sentinelli ; Ziégler, en Cinq-Mars ; Clément Boulanger, en paysan napolitain ; Roqueplan, en officier mexicain ; Lépaule, en Ecossais ; Grenier, en marin ; Robert Fleury, en Chinois ; Delacroix, en Dante ; Champmartin, en pèlerin ; Hen-

riquel Dupont, en Arioste ; Chenavard, en Titien ; Frédérick Lemaître, en Robert Macaire couvert de paillettes.

« Plusieurs épisodes grotesques égayèrent la soirée.

« M. Tissot, de l'Académie, avait eu l'idée de s'habiller en malade : à peine était-il entré, que Jadin entra, lui, en croque-mort, et, lugubre, un crêpe au chapeau, le suivit de salle en salle, emboîtant son pas dans le sien, et se contentant, de cinq minutes en cinq minutes, de répéter le mot : *J'attends !*

« M. Tissot n'y tint pas : au bout d'une demi-heure, il était parti.

« Il y eut pendant un moment sept cents personnes.

« A trois heures, on soupa. Les deux chambres de l'appartement vacant sur mon palier avaient été converties en salle à manger.

« Chose étrange ! il y eut à manger et à boire pour tout le monde.

« Puis, après le souper, le bal recommença, ou plutôt commença.

« A neuf heures du matin, musique en tête, on sortit, et l'on ouvrit, rue des Trois-Frères, un dernier galop dont la tête atteignait le boulevard, tandis que la queue frétillait encore dans la cour du square.

« J'ai souvent songé, depuis, à donner un second bal pareil à celui-là, mais il m'a toujours paru que c'était chose impossible. »

Nous le croirons sans peine !

Dumas, pourtant, gagnait 200,000 francs par an et cette somme ne suffisait ni à son luxe ni à ses besoins.

Il fit alors construire à Saint-Germain sa villa de Monte-Christo, pour laquelle il dépensa des sommes considérables.

Deux Arabes venus d'Afrique décorent une chambre à l'algérienne, couvrent les murs de versets du Coran.

Il y avait des pavillons gothiques, des tourelles garnies de carillons, des jardins, une île, un torrent, un kiosque au plafond d'azur semé d'étoiles, qui servait de cabinet au maître.

Il y avait un atelier pour peintres, 12 chambres pour visiteurs, palais pour singes, palais pour perroquets, écuries avec 8 chevaux, salon plein de merveilles artistiques, tableaux et sculptures.

A la fête d'inauguration, il y eut 600 couverts dressés en l'honneur de la littérature, du théâtre et des arts.

On donna un spectacle de circonstance : *Shakespeare et Dumas*.

Pour payer ces folies, Dumas publiait de front dans quatre journaux, quatre ouvrages différents. De 1845 à 1846 il imprima plus de soixante volumes. Et tout en inondant la presse d'un déluge de feuilletons, il ne cessait d'écrire des actes par centaines et enfin il fonda un théâtre !

Et puisque je suis sur ce point des dépenses de Dumas, dont rien ne peut donner l'idée, je citerai cette anecdote amusante :

A Saint-Germain, après un hiver humide, le propriétaire d'une glacière voyant sa provision restreinte, refusait de vendre de la glace, n'importe à quel prix. Très admirateur de la littérature de M. Dumas, il réservait tout pour la fourniture de Monte-Cristo. Un riche bourgeois du pays, voulant frapper quelques bouteilles de champagne, a recours à une ruse de guerre et envoie son domestique demander vingt livres de glace au nom de M. Dumas. On les donne :

— Combien est-ce ! demande le commissionnaire en présentant une pièce d'or.

— Ah ! gredin, tu ne viens pas de la part de M. Dumas ! s'écrie le fournisseur. Rends la glace et va-t'en ! M. Dumas ne paye jamais !

CHAPITRE VII

Le Théâtre-Historique. — *La Reine Margot*, *le Chevalier de Maison-Rouge*, etc., etc. — Toujours les romans.

Publier soixante volumes en un an, cela est déjà bien prodigieux et on pense bien que la légende des secrétaires de Dumas est fatalement vraie. Car en réduisant même les volumes à un format raisonnable, il en reste encore plus qu'un homme ne peut en faire à lui tout seul.

Mais, par-dessus le marché, fonder un théâtre, le diriger, écrire les pièces nécessaires pour l'alimenter, tout en continuant à écrire des romans, cela commence à dépasser toute conception.

Eh bien! cet homme prodigieux, cet homme en qui semble s'être incarnée toute l'Energie, la Vie tout entière, cet homme, sous prétexte qu'il n'a rien à faire tant que son théâtre ne sera pas construit, est pris d'une folle envie de visiter l'Afrique !

Et le voilà parti, emmenant naturellement avec lui toute une maison.

Son fils, d'abord, âgé à ce moment de 22 ans, Giraud, le peintre, Desbarolles, dont il était le fervent admirateur et dont l'élève, Mme de Thèbes, aura toute la confiance de Dumas fils, enfin Auguste Maquet, son principal collaborateur à cette époque, celui qui tra-

vaillait avec lui à tous ses romans et à toutes ses pièces.

Dumas lui fera, à l'ouverture du Théâtre-Historique, signer avec lui *la Reine Margot* et il ne faisait aucune difficulté de reconnaître sa part de travail.

A propos des collaborations de Dumas père, Mirecourt, le Nicolardot de ce temps-là, raconte l'histoire suivante :

Dans un cercle de la rue Laffitte, un de ses lecteurs assidus, après l'avoir comblé d'éloges, se hasarde néanmoins à lui dire que, dans l'un de ses romans, il a commis une erreur géographique.

— Bah ! dans lequel ? demande l'illustre écrivain.

— Dans le *Chevalier d'Harmenthal*, répond son interlocuteur.

— Ah diable ! je ne l'ai pas lu ! répond étourdiment Dumas. Qui m'a fait cela ? Bon, c'est ce petit Auguste, je lui laverai la tête !...

Il n'y a pas là de quoi crier au scandale. En admettant même que le mot soit exact, il peut être simplement une jolie plaisanterie, assez crâne et reconnaissante pour Maquet.

Mais sans aller si loin, tous ceux qui ont travaillé d'après un travail de secrétaire, savent bien dans quelle mesure celui-ci peut être votre collaborateur, surtout quand il s'agit d'hommes comme Alexandre Dumas, si personnel. On accepte d'avance ce qui est plan, donnée générale, renseignements précis, souvent des scènes entières, mais on en remanie d'autres, on en ajoute de nouvelles dans lesquelles est toute votre griffe, en admettant que le secrétaire ne se soit pas efforcé de vous imiter dans ses ébauches.

Oui, Alexandre Dumas a eu des secrétaires sans lesquels il n'eût point écrit les deux cents volumes — plus de trois mille alors — qui forment aujourd'hui son œuvre complète. Mais il est non moins évident que ces mêmes secrétaires, sans lui, n'auraient pas écrit une ligne des romans de Dumas. Et en admettant

que leur rôle n'ait pas consisté à faire surtout les recherches historiques nécessaires aux romans, il faut avouer que leur sort fut bien triste d'avoir tant de génie et de n'avoir jamais pu le prouver qu'à Alexandre Dumas !

Et la parole vraie, à ce sujet, a été dite par M. Blaze de Bury, qui s'écrie :

« D'une anecdote il faisait une nouvelle ; d'une nouvelle il faisait un roman ; d'un roman il faisait un drame, et il n'abandonnait une idée qu'après en avoir tiré tout ce qu'elle pouvait, non pas simplement rendre, mais lui rendre. Tout ce que la critique reproche à Dumas, je veux l'admettre : collaborations, imitations, plagiats, soit ! Mais il a ce qu'il n'était pas au pouvoir d'aucun de lui donner ; cela nous le savons, pour avoir vu ce que faisaient ses collaborateurs quand ils opéraient seuls et pour leur propre compte. »

Mais revenons à nos voyageurs.

Accompagné de sa cour, Dumas arriva à Madrid avec éclat. Il tomba dans les fêtes du mariage du duc de Montpensier et, naturellement, voulut briller sans rival à la cour d'Isabelle. En quelques jours, il dépensa dix mille francs — en 1846 — et, satisfait du faste déployé, il partit comme un brillant météore.

Il débarqua à Oran, visita Bône, Alger, Tunis, fit la chasse au lion, délivra des prisonniers des mains d'Abd-el-Kader et regagna la France.

Le Théâtre-Historique allait ouvrir. Comme on le pense bien, ce n'est pas Dumas qui fournissait les fonds. C'était Hostein. Mais, par exemple, c'était Dumas qui fournissait les pièces. Il devait même toutes les fournir. Et son but était de continuer au théâtre ce qu'il avait commencé dans le livre : créer une scène pour la représentation des œuvres qui ont principalement trait aux chroniques nationales.

Le Théâtre-Historique ouvrit le 20 février 1847. Auguste Maquet signa à côté d'Alexandre Dumas le drame d'ouverture : *la Reine Margot*.

Le succès fut assez médiocre. Dumas donna d'autres drames et, avec des fortunes diverses, le théâtre dura quelque temps.

La seconde année de l'exploitation fut marquée par les représentations du *Chevalier de Maison-Rouge.*

On sait que le sujet de ce drame est la délivrance de Marie-Antoinette au Temple.

A un certain moment, les Girondins chantent en chœur :

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !

La pièce ayant remporté un succès considérable, tout le monde savait par cœur cette chanson.

Aussi, lorsqu'éclata la révolution de 1848, ce fut aux accents du *Chant des Girondins* qu'elle se fit.

Non content, enfin, d'abreuver son théâtre, Dumas en fournissait encore d'autres. Il donna à cette époque *La Conscience* à l'Odéon et *Romulus* à la Comédie-Française.

Cette époque qui précède l'année 1850, c'est-à-dire entre 1845 et 1850, fut certainement la plus brillante de sa vie de romancier. Jusque-là, le théâtre avait régné en maître dans son esprit. Le jour où il comprit quel admirable déversoir de son génie pouvait être le roman, il s'y abandonna complètement.

En somme, son premier vrai roman, c'est *le Capitaine Paul* paru en 1838. Puis vinrent *Pauline* (1839), *Acté* (1839) ; *le Chevalier d'Harmenthal*, *Amaury*, *une Fille du Régent*, *la Dame de Montsoreau*, *les Deux Dianes*, *les Trois Mousquetaires*, *Monte-Cristo*, etc., etc.

Le Théâtre-Historique, pendant ce temps, faisait faillite. Et Dumas fut obligé, pour éviter les ennuis d'argent, de s'exiler à Bruxelles, où il écrivit *Isaac Laquedem* pour le *Constitutionnel*. Celui-ci, effrayé de voir le Christ et la Vierge mis en scène, supprima

des passages du feuilleton. Dumas entra en fureur, fit un procès et le perdit...

Notons enfin, qu'avant ce voyage forcé à Bruxelles, il avait fait une tentative politique qui n'avait pas réussi.

Il fonda un journal : *La Liberté* qui mourut peu de temps après sa naissance. Aussitôt il fit paraître : *Le Mois*, résumé historique et politique de tous les événements jour par jour, heure par heure, *entièrement rédigé* par Alexandre Dumas.

En même temps, il se présenta comme candidat à l'Assemblée constituante, dans l'arrondissement de Corbeil.

Pour mieux séduire ses électeurs, il mit ses décorations. On lui fait observer qu'il a bien des croix pour un républicain!

— C'est pour ne pas chagriner les rois qui me les donnent; ce matin même, on vient encore de m'en envoyer une. » Il retire de sa poche un paquet cacheté; il l'ouvre : « Oui, tenez, justement, c'est du roi de Hollande... pourquoi voulez-vous que je lui fasse de la peine, à ce pauvre roi de Hollande? »

Les habitants de Corbeil s'amusèrent beaucoup, mais ne votèrent point.

CHAPITRE VIII

Les dernières années d'Alexandre Dumas. — Sa mort.

Lorsque les diverses colères — politiques et financières — qui l'avaient chassé de Paris se furent apaisées, Dumas rentra.

Son premier soin fut de se rejeter dans la mêlée. Il fonda un journal, *Le Mousquetaire*, qui devint plus tard *Le Monte-Cristo*, et dans lequel il publia ses *Mémoires*.

Ces *Mémoires* que j'ai cités sans scrupule, pensant bien que le lecteur préférerait la prose de Dumas à la mienne, sont bien le plus admirable monument d'égotisme, mais ils sont aussi le plus beau roman que Dumas ait jamais écrit.

D'ailleurs, les autres ne sont point oubliés dans ce livre en dix volumes. Son père, le général, y occupe un volume entier et vous savez de quelle épopée il est le héros; puis tout le long de l'ouvrage, tous ceux que Dumas a connu défilent abondamment : toute une génération de lettrés, peintres et d'acteurs, la grande génération de 1830.

Aussi *Mes Mémoires* eurent-ils dans *Le Mousquetaire* un succès considérable. Ils s'arrêtèrent à 1848. Alexandre Dumas pensa que dix années, au juste, le séparant de cette date, il était convenable de ne pas

aller plus loin. De nos jours, il aurait peut-être, lui aussi, publié son *Journal* d'il y a trois ans...

Cela n'empêchait pas, bien entendu, la publication des romans. Personne ne voulait de romans que de lui. Il était le grand fournisseur de tous les journaux. C'est ainsi qu'il avait avec Véron et Girardin, directeurs du *Constitutionnel* et de *La Presse*, un traité par lequel il devait fournir la matière de dix-huit volumes par an aux lecteurs de ces journaux.

Mais bientôt, à force de travailler ainsi, de nouveau « les fourmis lui montèrent dans les jambes. »

Depuis longtemps l'Italie l'appelait. Et Garibaldi lui offrant de devenir conservateur des musées de Naples, il partit.

Son premier soin fut de vouloir opérer de nouvelles fouilles à Pompéi. La foule s'y opposant, il n'insista pas, mais n'en resta pas moins quatre années à Naples, où il écrivit, en vivant avec joie et délices dans ce pays enchanté, les *Mémoires de Garibaldi* et prépara la *San Félice*.

Ce beau rêve italien terminé, il rentra à Paris. Il avait soixante ans. C'était la vieillesse qui commençait. Mais c'était aussi la grande gloire qui s'assurait. Une aussi longue absence avait fait oublier toutes les folies passées ; on ne se souvenait plus que de sa bonté, de sa gaieté, de son entraînant amour de la vie, de son élan, de son génie.

Son retour fut fêté comme celui du Père prodigue, lui-même se prêta complaisamment à ce rôle et la villa Catinat, à Enghien, vit se dérouler les mêmes fêtes que le Monte-Cristo de Saint-Germain, saisi et vendu depuis longtemps.

Pourtant, il travaillait toujours et c'est à Enghien qu'il écrivit un drame pour la Gaité : *Les Mohicans de Paris*.

La censure eut tout à coup la fantaisie d'interdire ce drame. Dumas, dont la grande gloire qu'il possédait avait développé le légitime orgueil, protesta

contre cet arrêt par la lettre suivante qui, à cette époque, fit sourire avec des reproches d'orgueil, mais qui, aujourd'hui, ne paraît que naïve dans sa franchise touchante et si vraie !

A Sa Majesté l'Empereur Napoléon III.

Sire,

Il y avait en 1830, et il y a encore aujourd'hui trois hommes à la tête de la littérature française.

Ces trois hommes sont Victor Hugo, Lamartine et moi.

Victor Hugo est proscrit.

Lamartine est ruiné.

On ne peut me proscrire comme Hugo : rien dans mes écrits, dans ma vie ou dans mes paroles ne donne prise à la proscription.

Mais on peut me ruiner comme Lamartine et en effet on me ruine.

Je ne sais quelle malveillance anime la censure contre moi.

Je suis le plus populaire des trois, peut-être parce que l'un est un penseur, l'autre un rêveur et que je ne suis, moi, qu'un vulgarisateur.

Des 1,200 volumes que j'ai publiés il n'en est pas un qu'on ne puisse laisser lire à un ouvrier du faubourg Saint-Antoine le plus républicain ou à une jeune fille du faubourg Saint-Germain, le plus pudique de nos faubourgs.

Eh bien, sire, aux yeux de la censure, je suis l'homme le plus immoral qui existe.

La censure a successivement arrêté depuis douze ans :

Isaac Laquedem, vendu 80,000 francs au *Constitutionnel ;*

La Tour de Nesle, après 800 représentations (le *veto* a duré 7 ans) ;

Angèle, après 300 représentations (le *veto* a duré 6 ans);

Antony, après 350 représentations (le *veto* a duré 6 ans);

La Jeunesse de Louis XIV, qui n'a jamais été jouée qu'à l'étranger, et qu'on allait jouer au Théâtre-Français ;

La Jeunesse de Louis XV, reçue au même théâtre.

Aujourd'hui, la censure arrête *les Mohicans de Paris*, qui allaient être joués samedi prochain.

Elle va probablement arrêter aussi, sous des prétextes plus ou moins spécieux, *Olympe de Clèves* et *Balsamo*, que j'écris en ce moment.

Je ne me plains pas plus pour *les Mohicans* que pour les autres drames; seulement je fais observer à Votre Majesté que pendant les 6 ans de la Restauration de Charles X, pendant les 18 ans du règne de Louis-Philippe, je n'ai jamais eu une pièce



Chambre dans laquelle mourut Alexandre Dumas père à Marly

ni arrêtée ni suspendue et j'ajoute, toujours pour Votre Majesté seule, qu'il me paraît injuste de faire perdre plus d'un demi-million à un seul auteur dramatique, lorsqu'on encourage et que l'on soutient tant de gens qui ne méritent pas ce nom !

J'en appelle donc pour la première fois, et probablement pour la dernière, au prince dont j'ai eu l'honneur de serrer la main à Arenenberg, à Ham et à l'Élysée, et qui, m'ayant trouvé comme prosélyte sur le chemin de l'exil et sur celui de la prison, ne m'a jamais trouvé comme solliciteur sur celui de l'Empire.

A. Dumas.

Paris, 10 août 1864.

L'interdiction fut levée et le drame obtint un grand succès.

Ce fut le dernier triomphe de Dumas. A partir de cette époque, son étoile va s'obscurcir et ce seront les dernières années, six douloureuses années de déchéance glorieuse. Il fit tout, jusqu'à des conférences, en province et à Paris, pour reconquérir la faveur populaire. Elle était perdue et ne revint pas. Ponson du Terrail avait tout pris.

Il ne faudrait pas, bien entendu, exagérer. Alexandre Dumas était et est encore, sans avoir eu besoin de le redevenir, le grand romancier français, l'imagination la plus belle et la plus féconde qui ait jamais paru.

Mais à cette valeur absolue, toujours reconnue de tout temps et dans tous les pays, vient s'ajouter la vogue, la mode. Or, vers 1865, Dumas perdit celle-ci. Il était supplanté par Ponson du Terrail. L'avenir a fait justice.

Il rouvrit un nouveau théâtre, le *Grand Théâtre-Parisien*. La pièce d'ouverture : *Les Gardes forestiers*, fit sensation. Puis le public se désintéressa de nouveau et une souscription lancée pour fonder un théâtre de drame échoua.

L'année 1866 s'achevait; il partit pour Francfort, dans le but de prendre des notes pour un roman sur la guerre austro-prussienne.

Le pauvre grand homme en était là, maintenant, à

écouter tous les vents qui soufflaient et à marcher à tous les bruits qu'il entendait, espérant toujours qu'il ressaisirait sa popularité, en profitant d'une occasion. Hélas! l'occasion perdue, c'était sa jeunesse...

Et pourtant! pourtant son roman *La Terreur prussienne* n'était pas le plus mauvais. Au contraire, et aujourd'hui que les événements qu'il y prédit se sont réalisés, nous le trouvons plus beau encore.

Mais le public ne croyait plus à lui. Il s'offrit alors en pâture, lui et ses originalités. Il publia un livre de cuisine, se montra dans des conférences, et, en même temps, voyait les directeurs de théâtre, autrefois à ses genoux, lui refuser *Mme de Chamblay*...

Ce fut une société d'artistes qui la lui joua à la salle Ventadour. Cette comédie, reprise à la Porte-Saint-Martin par Rousseil, eut un gros succès.

Cela consola un peu le pauvre vieillard, qui se remonta pour un moment, le temps d'écrire *Les Blancs et les Bleus*.

Il eut encore la force de tirer un drame de ce roman. Et ce fut tout.

Ce cerveau surmené, ce corps harassé, si puissants aient-ils été, si féconds et infatigables que Dieu les lui avait remis, ils étaient enfin terrassés par les abus qu'il leur avait imposés.

Son embonpoint augmentait, il s'engourdissait. Souvent, dans la journée, en plein travail, il s'endormait. il se décourageait et la misère était presque à la porte...

Un été, celui de 1869, passé à Roscoff, parut le remettre un peu. Mais dans l'hiver 1869-70, le mal redoubla. O suprême amertume, il connut le Mont-de-Piété...

Dès le printemps, son fils l'installa dans sa villa de Puys, près Dieppe, avec sa sœur Mme Petel.

On lui laissait ignorer les désastres de l'invasion. Il mourut graduellement. Il lui restait pour toute fortune un louis. Ce louis était placé sur la cheminée de la chambre. Un jour, assis dans un fauteuil près de

la fenêtre d'où l'on découvrait la mer, il causait avec son fils. Ses yeux tombèrent sur la cheminée où brillait le louis : « Il y a cinquante ans, dit-il, quand je suis venu à Paris, j'avais un louis. Pourquoi m'a-t-on accusé d'être un prodigue ? Je l'ai conservé ce louis ; tiens, il est là ! »

Il garda son intelligence jusqu'au dernier jour. Il mourut le 5 décembre 1870, après avoir reçu l'extrême-onction par l'abbé Andrieu.

Il fut enterré à Neuville, non à Dieppe, où les Prussiens étaient entrés le jour même de sa mort. Ses funérailles furent humbles. Des discours furent prononcés par un membre du Conseil municipal de Dieppe, M. Lebourgeois, par le directeur du Gymnase, Montigny, et par un peintre, Bénédict Masson. La mort du romancier causa une émotion profonde, émotion vite détournée à cause des malheurs qui accablaient le pays.

Comment il mourut, d'ailleurs, je laisse à son fils le soin de nous le dire. Voici le fragment d'une lettre de Dumas fils sur Puys et la mort de son père.

« C'est Mme Sand qui m'a indiqué ce petit pays en 1868. Qui croirait qu'à vingt-cinq minutes de Dieppe, une vallée boisée aboutissant à la mer par une plage de galets, devient une plage de sable accessible aux enfants même par les plus gros temps qui croirait que cette charmante vallée voisine des bois d'Aliermont, de la forêt d'Arques, du petit Berneval et de Saint-Martin-l'Eglise, c'est-à-dire des plus charmants sites de la Normandie, qui croirait que cette vallée est restée si longtemps ignorée et reste encore à peu près inconnue ? Mme Sand, dans une de ces excursions solitaires et pédestres comme elle en fait presque tous les ans, et qui lui permettent d'étudier à son aise les différentes natures qu'elle peint si bien, Mme Sand avait découvert ce petit coin, et comme je manifestais devant elle le désir de trouver la solitude

au bord de la mer sans m'éloigner trop de Paris, elle me dit : « Allez-là. »

« Le conseil était bon. Il n'y avait alors à Puys que quatre maisons dont deux à des particuliers, M. Cordier, fabricant de boutons, et M. Desforges, notaire à Bougival, qui venaient passer là leur été, et deux à des aubergistes qui comptaient toujours que des baigneurs intelligents viendraient se réfugier sur cette plage tranquille.

« Les baigneurs ne venaient pas. Le Parisien n'aime pas la solitude. Il aime voir le monde, s'habiller comme à Paris et jouer à l'écarté. De temps en temps, quelques élégantes de Dieppe, pendant la saison des bains, après avoir visité le château et parcouru deux ou trois fois la forêt d'Arques, ne sachant plus que faire pour se distraire un peu de l'éternel Casino, demandaient où on pouvait aller passer l'après-midi et on leur indiquait Puys où l'on pouvait manger des huitres et déjeuner en plein air chez le restaurateur Beaumais.

« Elles y déjeunaient fort bien : Beaumais est un maître cuisinier; mais l'idée ne leur venait pas d'y revenir ni surtout d'y rester.

« L'autre aubergiste, qui avait voulu faire concurrence à Beaumais, avait fait bâtir une maison, mais à deux cents mètres de la plage, et lorsque j'arrivai à Puys pour la première fois, il venait de renoncer à sa spéculation, qui était restée tout à fait improductive et il allait faire emporter les meubles. Je lui louai son hôtel, qui ne se composait, du reste, que d'une quinzaine de chambres, et je m'y installai.

. . . .

« J'ai une grande maison qui ressemble à une gare et où, quand le pays sera plus peuplé, les voyageurs viendront certainement demander leurs billets pour le chemin de fer.

« Bien m'en a pris, cependant, de faire bâtir cette maison où j'ai pu, la première année que je l'habitais,

en 1870, recevoir, à la fin d'août, mon père déjà frappé du mal dont il devait mourir.

« C'est là qu'il est mort, le 5 décembre suivant. Grâce à Dieu, il s'est endormi sans souffrance et sans prévoir la mort que nous lui cachions de notre mieux, au milieu des siens, sur un sol envahi, mais qui était toujours le sol natal, que l'invasion ne rendait que plus cher et plus sacré. N'importe, c'est à Puys que l'on meurt quand on se nomme Dumas, et si celui qui écrit ces lignes meurt l'été, c'est là qu'il mourra ; du moins il espère. »

Alexandre Dumas mourut au moins dans les bras d'un fils adoré, dont le génie, fils du sien, s'il fut moins abondant, bouillonnant et magnifique, va doter la France des plus belles œuvres morales que le siècle ait produites.

ŒUVRES D'ALEXANDRE DUMAS

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Acté. 1 vol.
Amaury. 1 vol.
Ascanio. 2 vol.
Une Aventure d'amour. — *Herminie*. 1 vol.
Aventures de John Davys. 2 vol.
Le Bâtard de Mauléon. 3 vol.
Black. 1 vol.
La Bouillie de la comtesse Berthe. — *Aventures de Lyderic*. 1 vol.
La Boule de neige. — *Le chasse-neige*. (Traductions de Pouchkine.) 1 vol.
Un Cadet de famille. 3 vol.
Le Capitaine Pamphile. — *Le Fléau de Naples*. 1 vol.
Le Capitaine Paul. 1 vol.
Le Capitaine Richard. 1 vol.
Catherine Blum. 1 vol.
Cécile, ou la Robe de noces. 1 vol.
Le Chasseur de sauvagine. 1 vol.
Le Château d'Eppstein. 1 vol.
Le Chevalier d'Harmental. 2 vol.
Le Chevalier de Maison-Rouge. 1 vol.
La Colombe. — *Maître Adam le Calabrais*. 1 vol.
Les Compagnons de Jéhu. 3 vol.
Le Comte de Monte-Cristo. 6 vol.
La Comtesse de Salisbury. 2 vol.
Conscience l'Innocent. — *Marianna*. 2 vol.
Fernande. 1 vol.
Une Fille du Régent. 1 vol.
Le Fils du Forçat. 1 vol.
Les Frères corses. — *Othon l'archer*. 1 vol.
Gabriel Lambert. — *La Pêche aux filets*. — *Invraisemblance*. — *Une Ame à naître*. 1 vol.
Georges. 1 vol.
La Guerre des femmes. 2 vol.
Histoire d'un Casse-noisette. — *L'Egoïste*. — *Nicolas le philosophe*. 1 vol.
L'Horoscope. 1 vol.
Ingénue. 2 vol.
Isaac Laquedem. 1 vol.
Ivanhoë. (Traduction de Walter Scott.) 2 vol.
Jacques Ortis. 1 vol.
Jacquot-sans-oreilles. 1 vol.
Jane. (Traduction de Marlinsky.) — *Un Coup de feu*. — *Le Faiseur de cercueils*. (Traduction de Pouchkine.) — *Don Bernardo de Zuniga*. 1 vol.
Les Louves de Machecoul. 3 vol.
Madame de Chamblay. 2 vol.
La Maison de glace. (Traduction.) 2 vol.
Le Maître d'armes. 1 vol.
La Marquise d'Escoman. 2 vol.
Le Médecin de Java. 3 vol.
Mémoires d'un médecin :
— *Joseph Balsamo*. 5 vol.
— *Le Collier de la reine*. 3 v.
— *Ange Pitou*. 2 vol.
— *La Comtesse de Charny*. 6 vol.
Le Meneur de loups. 1 vol.
Les Mille et un Fantômes. 1 vol.

— *La Femme au collier de velours.* 1 vol.
— *Les Mariages du père Olifus.* 1 vol.
— *Le Testament de M. de Chauvelin.* 1 vol.
Les Mohicans de Paris. 4 vol.
— *Salvator.* — *Monseigneur Gaston Phœbus.* 5 vol.
Une Nuit à Florence. 1 vol.
Olympe de Clèves. 3 vol.
Le Page du duc de Savoie. 2 vol.
Le Pasteur d'Ashbourn. 2 vol.
—*Pauline.*—*Murat.*—*Pascal Bruno.* 1 vol.
Le Père Gigogne :
— *Le Lièvre de mon grand-père.* 1 vol.
— *La Petite Sirène.* — *Le Roi des quilles.* 1 vol.
— *La Jeunesse de Pierrot.* — *Pierre et son Oie.*—*Blanche de neige.* — *Le Soufflet enchanté.* — *L'Homme sans larmes.* — *Tiny la vaniteuse.* 1 vol.
Le Père la Ruine. 1 vol.
La Princesse Flora. (Traduction de Marlinsky.) 1 vol.
La Reine Margot. 2 vol.
— *La Dame de Monsoreau.* 3 vol.
— *Les Quarante-Cinq.* 3 vol.
Le Salteador. 1 vol.
La San-Felice. 9 vol.
Souvenirs d'Antony :
— *Cherubino et Celestini.* — *Le Cocher de cabriolet.* — *Blanche de Beaulieu.* — *Un Bal masqué.* — *Jacques I*er *et Jacques II.* — *Bernard.* — *Dom Martyns de Freylus.* 1 vol.
Souvenirs d'une Favorite.
Sultanetta. (Traduction de Marlinsky.) 1 vol.
Sylvandire. 1 vol.
Les Trois Mousquetaires. 2 vol.
— *Vingt ans après.* 3 vol.
— *Le Vicomte de Bragelonne.* 6 vol.
La Tulipe noire. 1 vol.

SCÈNES ET ÉTUDES HISTORIQUES

Mémoires d'Horace.
Gaule et France. 1 vol.
Les Grands Hommes en robe de chambre :
— *César.*
— *Henri IV.*
— *Louis XIII et Richelieu.*
Les Médicis. 1 vol.
Les Stuarts. 1 vol.
Isabel de Bavière. 2 vol.
Charles le Téméraire. 2 vol.
Jehanne la Pucelle. — *Praxède.* — *Pierre le Cruel.* 1 vol.
Louis XIV et sa Cour.
Louis XV.
Louis XVI.
Le Drame de 93.
La Route de Varennes. 1 vol.
Napoléon. 1 vol.
Lettres de Saint-Pétersbourg. 1 vol.
Mémoires de Garibaldi, 2 vol.
Les Garibaldiens. Révolutions de Sicile et de Naples. 1 vol.
Histoire des Bourbons de Naples.
Les Drames de la mer. 1 vol.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Midi de la France. 2 vol.
Bords du Rhin. 2 vol.
Suisse. 3 vol.
Une Année à Florence. 1 vol.
La Villa Palmieri. 1 vol.
Le Corricolo. 2 vol.

Le Capitaine Arena. 1 vol.
Le Speronare. 2 vol.
De Paris à Cadix. 2 vol.
Le Véloce. 2 vol.
De Paris à Astrakan. 3 vol.
Le Caucase. 3 vol.
Quinze Jours au Sinaï. 1 vol.
Abd-el-Hamid bey.
L'Arabie heureuse. 3 vol.
La Vie au désert. 2 vol.
Un Gil-Blas en Californie. 1 vol.
Les Baleiniers.

VARIÉTÉS, BIOGRAPHIE, CRITIQUE

Mes Mémoires. 10 vol.
Les Morts vont vite :
— Chateaubriand. — Le Duc et la Duchesse d'Orléans. — Hégesippe Moreau. — Béranger. 1 vol.
— Eugène Sue. — Alfred de Musset. — Achille Devéria. — Le Fèvre-Deumier. — Marie Dorval. 1 vol.
Une Vie d'artiste. 1 vol.
Bric-à-brac :
— Deux Infanticides. — Poètes, Peintres et Musiciens. — Désir et Possession. — Une Mère. — Le Curé de Boulogne. — Un Fait personnel. — Le Drame des Forestiers. — Heures de Prison. — Jacques Fosse. — Le Château de Pierrefonds. — Le Lotus blanc et les Roses mousseuses. 1 vol.
La Retraite illuminée. — Causerie culinaire. — Romulus et Pizarre. — Le Cimetière de Clamart. — La Sculpture et les Sculpteurs. — Les Gorilles. — Le Triomphe de la Paix. — Le Carmel. — Mon Ami Colbrun. — Cas de conscience. — Un Poète anacréontique. — La Revue nocturne. — Une Séance de magnétisme. — Etude de tête d'après nature. 1 vol.
Causeries :
— Les Trois Dames. — Le Roi du lundi. — Chasse aux éléphants. — L'Homme d'expérience. — Les Etoiles commis-voyageurs. — Un Plan d'économie. — La Figurine de César. — Une Fabrique de vases étrusques à Bourg-en-Bresse. — Etat civil du comte de Monte-Cristo. 1 vol.
Ah ! qu'on est fier d'être Français ! — A ceux qui veulent se mettre au théâtre. — Les Petits Cadeaux de mon ami Delaporte. — Un Voyage à la lune. — Ce qu'on voit chez madame Tussaud. — Le Lion de l'Aurès. — Les Courses d'Epsom. — Une Visite à Garibaldi. 1 vol.
Trois Maîtres : Michel-Ange, Titien, Raphaël. 1 vol.
Italiens et Flamands :
— La Peinture dans l'antiquité. — Musaccio. — Jean Bellin. — Le Pérugin. — Léonard de Vinci. — Le Pinturiccio. — Fra Bartolomeo. — Albert Durer. — Luca de Cranach. 1 vol.
—Quentin Metzys.—André de Montigna. — Balduzzare Peruzzi. — Georgione. — J.-R. Razzi. — Baccio Bandinelli. — André del Sarte. — Guérard Berck-Meyden. — Jules Romain. — Jacques de Pontormo.—Sagliani.— Philippe Lippi. — François Miéris. — Alexandre Boticelli. —

Ange Gaddi. — *Jean Holbein.* 1 vol.

L'Art et les Artistes contemporains au salon de 1859. 1 vol.

Le Pape devant les Evangiles. 1 vol.

Révélations sur l'arrestation d'Emile Thomas. Brochure.

JOURNAUX

Le Mois.

Le Mousquetaire, journal quotidien.

Le Monte-Cristo, journal hebdomadaire.

L'Independante, journal politique quotidien.

THÉATRE

La Chasse et l'Amour, vaudeville, Ambigu-Comique, 22 septembre 1825.

La Noce et l'Enterrement, vaudeville, Porte-Saint-Martin, 21 novembre 1826.

Henri III, drame, Théâtre-Français, 11 février 1829.

Christine, drame en vers, Odéon, 30 mars 1830.

Napoléon Bonaparte, drame, Odéon, 11 janvier 1831.

Antony, drame, Porte-Saint-Martin, 3 mai 1831.

Charles VII, drame en vers, Odéon, 22 octobre 1831.

Richard Darlington, drame, Porte-Saint-Martin, 10 décembre 1831.

Teresa, drame, Ventadour, 6 février 1832.

Le Mari de la veuve, comédie, Théâtre-Français, 4 avril 1832.

La Tour de Nesle, drame, Porte-Saint-Martin, 29 mai 1832.

Angèle, drame, Porte-Saint-Martin, 28 décembre 1833.

Catherine Howard, drame, Porte-Saint-Martin, 2 juin 1834.

Don Juan de Marana, drame fantastique, Porte-Saint-Martin, 30 avril 1836.

Kean, drame, Variétés, 31 août 1836.

Piquillo, opéra-comique, Opéra-Comique, 31 oct. 1837.

Caligula, tragédie, Théâtre-Français, 26 décembre 1837.

Paul Jones, drame, Panthéon, 8 octobre 1838.

Mademoiselle de Belle-Isle, comédie, Théâtre-Français, 2 avril 1839.

L'Alchimiste, drame en vers, Renaissance, 10 avril 1839.

Un Mariage sous Louis XV, comédie, Théâtre-Français, 1er juin 1841.

Lorenzino, drame, Théâtre-Français, 24 février 1842.

Halifax, comédie, Variétés, 2 décembre 1842.

Les Demoiselles de Saint-Cyr, comédie, Théâtre-Français, 25 juillet 1843.

Louise Bernard, drame, Porte-Saint-Martin, 18 novembre 1843.

Le Laird de Dumbieki, comédie, Odéon, 30 décembre 1843.

Les Trois Mousquetaires ou Vingt ans après, drame, Ambigu-Comique, 27 octobre 1845.

Une Fille du Régent, comédie, Théâtre-Français, 1er avril 1846.

La Reine Margot, drame, Théâtre-Hist., 20 février 1847.

Intrigue et Amour, drame, Théâtre-Historique, 11 juin 1847.

Le Chevalier de Maison-Rouge, drame, Théâtre-Historique, 3 août 1847.

Hamlet, drame en vers, Théâtre-Historique, 15 déc. 1847.

Monte-Cristo, drame, Théâtre-Historique, 3 et 4 février 1848.

Catilina, drame, Théâtre-Historique, 14 octobre 1848.

La Jeunesse des Mousquetaires, drame, Théâtre-Historique, 17 février 1849.

Le Chevalier d'Harmental, drame, Théâtre-Historique, 26 juillet 1849.

La Guerre des Femmes, drame, Théâtre-Historique, 1er octobre 1849.

Le Comte Hermann, drame, Théâtre-Historique, 22 novembre 1849.

Le Cachemire vert, comédie, Gymnase, 15 décembre 1849.

Le Vingt-quatre Février ou l'Auberge de Schawasbach, drame, Gaîté, 30 mars 1850.

Urbain Grandier, drame, Théâtre-Historique, 30 mars 1850.

La Chasse au Mastre, comédie, Théâtre-Historique, 3 août 1850.

Le Comte de Morcerf, drame, Ambigu-Comique, 1er avril 1851.

La Barrière de Clichy, drame, Cirque, 21 avril 1851.

Villefort, drame, Ambigu-Comique, 8 mai 1851.

Le Vampire, drame, Ambigu, 30 décembre 1851.

Romulus, comédie, Théâtre-Français, 13 janvier 1854.

La Jeunesse de Louis XIV, comédie, Bruxelles, 20 janvier 1854.

Le Marbrier, drame, Vaudeville, 22 mai 1854.

La Conscience, drame, Odéon, 7 novembre 1854.

L'Orestie, tragédie, Porte-Saint-Martin, 5 janvier 1856.

La Tour Saint-Jacques, drame, Cirque, 15 novembre 1856.

Le Verrou de la Reine, comédie, Gymnase, 15 décembre 1856.

L'Invitation à la valse, comédie, Gymnase, 18 juin 1857.

Les Forestiers, drame, Grand-Théâtre de Marseille, 23 mars 1858.

L'Honneur est satisfait, comédie, Gymnase, 19 juin 1858.

Le Roman d'Elvire, opéra-comique, Opéra-Comique, 4 février 1860.

L'Envers d'une Conspiration, comédie, Vaudeville, 4 juin 1860.

Le Gentilhomme de la Montagne, drame, Porte-Saint-Martin, 12 juin 1860.

La Dame de Monsoreau, drame, Ambigu-Comique, 19 novembre 1860.

Les Mohicans de Paris, drame, Gaîté, 20 août 1864.

Les Frères corses.

Pauline.

Les Gardes forestiers.

ALEXANDRE DUMAS FILS

CHAPITRE PREMIER

BIOGRAPHIE

Alexandre Dumas fils naquit à Paris, place des Italiens, n° 1, le 27 juillet 1824. Il fut inscrit à l'état civil sous le nom d'Alexandre, fils naturel de Marie-Catherine Lebay, couturière. Ce ne fut que lorsqu'il eut atteint sa huitième année (17 mars 1831) que son père le reconnut.

En dehors des aventures de Villers-Cotterets, la mère de Dumas fils fut peut-être le premier amour de Dumas père. Nous avons vu, en effet, que c'était bien peu de temps après son arrivée à Paris qu'il l'avait connue.

Quoi qu'il en soit, si cette modeste femme, soumise et douce, était bien faite pour être la compagne du petit et simple expéditionnaire du duc d'Orléans et dont elle aiderait le travail par sa propre peine, est-il besoin de dire qu'elle n'était guère la compagne de l'auteur exubérant, glorieux et fou d'*Henri III*, d'*Antony*, etc., etc.?

Aussi, lorsqu'il l'eut reconnu, Alexandre Dumas emmena son fils, malgré ses cris et ses larmes — on dit même qu'il le tira par les pieds de dessous un lit où il s'était réfugié — et se chargea de lui.

« A l'âge de sept ans, dit Dumas fils, j'ai été mis en pension comme interne chez M. Vauthier, montagne Sainte-Geneviève. De là, j'ai passé, vers neuf ans, à la pension Saint-Victor, dirigé par M. Rother Goubaux, ami et collaborateur de mon père dans *Richard Darlington* sous le nom de Dinaux. Cette pension Saint-Victor, qui contenait deux cent cinquante pensionnaires, et dont j'ai essayé de peindre les mœurs plus que bizarres dans *l'Affaire Clémenceau*, occupait tout l'emplacement où se trouvent aujourd'hui le *Casino de Paris* et le *Pôle Nord*. Vers quinze ans, j'ai quitté la pension Saint-Victor pour la pension Hénon, située rue de Courcelles et disparue aujourd'hui. C'est au collège Bourbon (aujourd'hui Condorcet) que j'ai fait toutes mes classes, les deux pensions où j'ai été suivant les cours de ce collège. Je n'ai appartenu à aucune grande école de l'Etat. Je ne suis même pas bachelier. »

Ce qu'il souffrit de sa naissance irrégulière, malgré la reconnaissance — on savait que son père n'était pas marié — nous l'avons appris par *l'Affaire Clémenceau*. Ce que nous savons aussi, c'est qu'un jour, grand, fort et solide, il tomba sur un de ses camarades et le traita si bien que personne ne lui reprocha plus ses origines.

Il garda de cette jeunesse une âme réfléchie, silencieuse et sérieuse que nous lui retrouverons toujours, l'habitude de voir les choses en elles-mêmes et non pas d'après les hommes.

Lorsque ses études furent terminées en 1841, il rentra chez son père. Il n'y resta que six mois. La vie qu'on menait dans cette maison n'était vraiment pas assez convenable pour être celle d'un père et d'un fils réunis.

Mais, parti, le fils pouvait-il ne pas continuer les errements de la veille? Il n'y manqua point et ce que fut sa vie, *la Dame aux Camélias*, *Diane de Lys* et *le Demi-Monde* nous le disent suffisamment.

Un beau matin il se réveilla avec un chiffre de dettes digne de son père.

— Fais comme moi, dit celui-ci. Travaille et tu payeras !

Dumas fils obéit et la première œuvre qui sortit de sa plume fut un acte en vers, *le Bijou de la Reine* (1845). Il avait vingt et un ans. D'autres vers de lui parurent successivement dans le *Journal des Demoiselles*, qui formèrent en 1847 un petit volume, *les Péchés de Jeunesse*, aujourd'hui introuvable.

En 1846, Alexandre Dumas père fit le voyage d'Espagne dont j'ai parlé, avec ses amis Maquet et le peintre Boulanger. Ayant rencontré son fils, il lui dit qu'il l'emmenait.

— Où ça, fit le jeune homme, aux Frères Provençaux ?

— Non, en Espagne.

— Va pour l'Espagne !

A Madrid, ils furent rejoints par Giraud et Desbarolles.

« J'étais l'enfant gâté, insouciant, paresseux, de tous ces amis de mon père, a écrit au sujet de ce voyage Dumas fils ; je croyais à l'éternelle jeunesse, à l'éternelle force, à l'éternelle gaieté. Je riais tout le jour, je dormais toute la nuit, à moins que je n'eusse une raison de faire des vers. »

De son côté, Desbarolles a dit dans ses notes de voyage : « Dumas aime surtout à entendre parler son fils, dont l'esprit dépasse tout ce qu'on peut imaginer, il en est très fier et à juste titre ; il rit du meilleur cœur du monde de ses adorables saillies. »

Parmi ces saillies, il en est une particulièrement piquante. A Madrid, en traversant un pont, le jeune Dumas avait constaté la sécheresse, devenue légendaire, du Mançanarez. Assistant, un après-midi, à une course de taureaux, il demanda un verre d'eau à un marchand, en but la moitié et le lui rendit en

disant : « Donnez le reste, de ma part, au Mançanarez. »

Au retour, Dumas fils résolut de se mettre sérieusement au travail. Et il se tint parole.

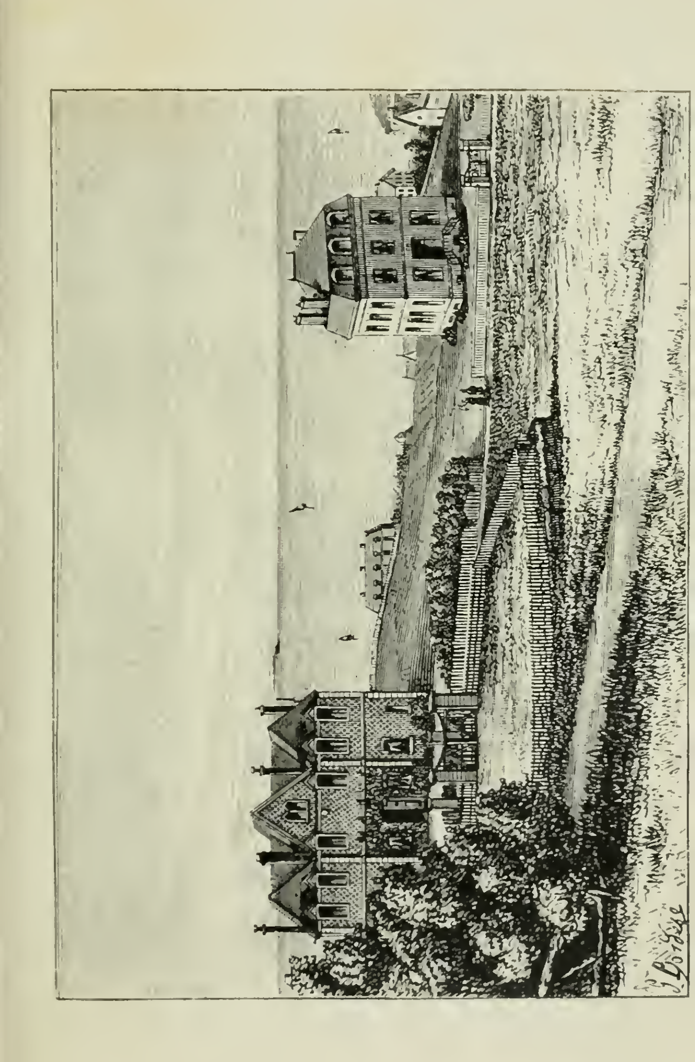
Et 1847, il publia *Une femme et son perroquet* et en 1848 *la Dame aux Camélias*, dont Marie Duplessis, une pauvre fille connue avant son départ et morte comme il revenait, fut le modèle.

C'est à Saint-Germain, à l'auberge du Cheval-Blanc, qu'il écrivit ce roman, en trois semaines.

Puis il songea à en tirer une pièce.

Mais comment le père, qui avait déconseillé cette pièce, allait-il accepter le travail de son fils? Dumas fils va nous le dire lui-même :

« Tout fier de ce bel élan de travail, mais un peu penaud d'avoir passé outre à l'avis de mon père, j'allai porter mon manuscrit à son copiste, me promettant bien de demander à ce dernier le secret le plus absolu. Mais à peine étais-je entré dans le bureau du copiste que je fus surpris par mon père qui venait de faire irruption, apportant, lui aussi, un manuscrit. Je n'avais plus qu'à avouer ma désobéissance. Mon père, faisant appel à toute son autorité, m'infligea la plus cruelle des punitions, en me forçant à lui lire ma pièce séance tenante. Faut-il vous le dire? Au deuxième acte, les larmes lui vinrent aux yeux. Au troisième acte, il pleurait comme un enfant. Mais je dus m'interrompre et courir à un rendez-vous des plus urgents. Mon père m'avait promis de m'attendre pour prendre connaissance des deux derniers actes. A mon retour, il me sauta au cou. Il n'avait pas su résister à l'impatience de connaître la fin. Et, riant à travers ses larmes, il me prédit un immense succès, en me faisant entrevoir, en même temps, des démêlés sans nombre avec la censure. Il disait vrai. La pièce eut toutes les peines du monde à voir le feu de la rampe, mais reçut, le soir de la première, un accueil enthousiaste. »



L'histoire des démêlés de *la Dame aux Camélias* avec la censure est contée dans la préface de la pièce. Je n'ai donc pas à la rappeler ici. Jusqu'en 1852, l'ouvrage resta interdit. M. de Morny donna enfin l'autorisation, et le Vaudeville joua *la Dame aux Camélias* le 2 février 1852.

L'année précédente, Dumas fils avait eu une histoire d'amour qui avait fait beaucoup de bruit. Il était devenu très épris d'une dame russe, la comtesse de N... Celle-ci fut rappelée en Russie. Dumas fils l'y suivit et le comte de N... fut obligé de le faire expulser. *Diane de Lys* est inspirée de cette aventure. Quelque temps après, il reçut la visite d'une grande dame russe, Mme Narickine, qui lui apportait le souvenir de son amie. Quelques années après, il épousait la princesse Narickine.

A ce moment, Dumas fils eut une fièvre de travail intense qui dura dix années. Un peu de la fécondité paternelle débordait en lui, heureusement tempérée par une clairvoyante raison.

C'est de cette époque que datent : *Diane de Lys*, *le Demi-Monde*, *la Question d'argent*, *le Fils naturel*, *le Père prodigue*, toutes tranches de sa propre vie, élevées à la hauteur d'un enseignement moral et social.

Ce travail considérable — car faire une pièce, c'est déjà bien, mais la faire répéter !... — l'avait surmené et, aussitôt après son mariage (1859), il fut atteint d'une affection nerveuse qui nécessita un voyage en Italie.

En passant à Hyères, sa femme lui donna une fille, Colette. De là, il se rendit à Naples, où il retrouva son père. Il fut pris d'un véritable accès de délire. On le trouva à genoux au milieu de sa chambre, refusant de se relever. « Il avait entendu son père ronfler. Cela lui avait fait si mal aux nerfs que l'envie de tuer son père lui était venue. C'est alors qu'il s'était jeté à genoux... »

Une année se passa avec des alternatives de haut et de bas. Enfin il triompha et on sait, à ses œuvres si raisonnables, si pondérées, si claires et si lumineuses, si une trace quelconque est restée! Disons pourtant qu'en 1873, après *la Femme de Claude*, il eut un nouvel accès, de courte durée.

En 1864, il donna *l'Ami des Femmes*. Sur un insuccès relatif de cet ouvrage (dont la reprise fut si triomphante) il jura de ne plus écrire pour le théâtre.

Quelques jours après, il se laissait aller à refaire *le Supplice d'une femme*, dont on connaît l'histoire. Puis ce fut le tour d'*Héloïse Paranquet*, qui lui valut les mêmes désagréments.

Il écrivit alors *l'Affaire Clémenceau*, en 1866; en 1867, *les Idées de Madame Aubray*, et en 1868 il commença la publication de son théâtre avec ces admirables préfaces au moins aussi célèbres que les œuvres elles-mêmes.

En 1868, il perdit sa mère qui eut toujours la vie la plus douce, tendrement choyée par son fils. Entre ces deux hommes célèbres, elle passa ignorée, mais vénérée.

La mort de son père, arrivée au milieu des désastres de la patrie, bouleversa Dumas fils. Il pensa que les problèmes politiques et sociaux devaient primer les autres en ce moment douloureux, et les différentes brochures parues à cette époque portent la trace de cette préoccupation.

Le théâtre le reprit pourtant et il donna successivement *la Princesse Georges*, *la Femme de Claude*, *Monsieur Alphonse* et *l'Etrangère*.

Le 10 janvier 1874, il fut élu membre de l'Académie française.

En 1876, il écrivait *les Danicheff* et *la Comtesse Romani*, deux collaborations.

Puis les brochures reprirent, brochures retentissantes : *le Divorce*, *les Femmes qui tuent*, etc.

Et le théâtre continuait par *la Princesse de Bagdad* (1881), *Denise* (1885) et *Francillon* (1887).

En 1892, il vendit ses tableaux et son hôtel et se retira, pour y vivre presque complètement, dans la propriété de Marly que de Leuven lui avait laissée.

Le travail n'arrêtait pas pourtant et il laisse deux pièces inachevées : *La Route de Thèbes* et *Les Nouvelles Couches.*

Le 2 avril 1895, Alexandre Dumas perdit sa femme, Nadine, alors âgée de soixante-neuf ans. Il avait eu d'elle deux filles, Colette et Jeannine. Spiritualiste, mais n'admettant aucune religion, aucun dogme, il fit élever ses filles librement, en dehors de toute influence religieuse. « Je les ai laissées libres, disait-il, elles choisiront à leur majorité. » Mlle Colette Dumas avait épousé, en 1880, M. Maurice Lippmann, fils d'un banquier. Elle eut deux fils et divorça en 1892. La seconde fille, Mlle Jeannine, se fit baptiser à l'église de la Trinité en juin 1890. Elle eut pour marraine la princesse Mathilde. Un mois plus tard, elle épousait un jeune officier, M. d'Hauterive.

Le 26 juin 1895, Alexandre Dumas, après un court veuvage, se mariait, lui aussi, avec Mme Henriette Régnier de La Brière, fille du célèbre sociétaire de la Comédie-Française et épouse divorcée de M. Escalier. En ce moment, Dumas paraissait encore plein de vigueur et semblait rajeuni; mais bientôt il dépérit et eut le sentiment d'une fin prochaine. Il passa dans sa propriété de Puys une partie de l'été. Il cherchait toujours un dénouement à la pièce qu'il avait promise à la Comédie-Française. Un moment il crut l'avoir trouvé, ou à peu près. Au mois d'août, il écrivait à M. Jules Claretie :

« Votre lettre me trouve refaisant la dernière scène du quatrième acte, scène capitale. Si nous devons crouler, c'est là que nous croulerons; si nous réussissons là, nous serons dans un grand succès, bien que

le dénouement ne soit pas commode. Enfin, qui vivra verra. »

A la fin de septembre, il annonçait à l'administrateur de la Comédie-Française qu'il était souffrant, qu'il envoyait chercher un médecin.

« C'est toujours, disait-il, par cette bêtise-là qu'on commence », et il ajoutait : « Supposez que je suis déjà mort. » Enfin, le 1er octobre, il lui écrivait : « Je profite du grand succès des *Tenailles* pour que la vérité vous soit plus légère, ne comptez pas sur moi... Je suis vaincu! Il y a des moments où je me regrette, comme disait Mme d'Houdetot au moment de mourir. Là-dessus, je vous embrasse de tout cœur. Pardonnez-moi; je vous assure que ce n'est pas ma faute. »

Quelques jours après il revenait à Marly, pour y mourir. Et voici les articles que je publiai au jour le jour dans le *Figaro* sur la triste fin du Maître. Ils diront mieux qu'une froide analyse faite aujourd'hui ces tristes journées.

Du 26 novembre 1895.

M. Alexandre Dumas est très gravement malade. Depuis trois jours, la famille nous priait de ne pas ébruiter la triste nouvelle, pour éviter, à Marly, l'affluence de visites et de télégrammes auxquels on ne pourrait répondre.

La nouvelle s'est pourtant répandue, malgré notre note d'hier, communiquée par la famille. Tout le monde a désormais les yeux fixés sur la colline de Marly-le-Roi où la plus solide et lumineuse intelligence de notre temps se débat contre le mal.

Nous sommes en mesure de donner, sur les origines et l'état actuel de la maladie de M. Dumas fils, les plus précis détails. Les voici :

C'est vers la fin de septembre, à Puys, que le Maître commença à souffrir. Il avait des maux d'estomac, digérait mal. Il maigrissait et s'affaiblissait. Puis il devint triste, morose, eut même des idées noires...

Il revint à Marly. Aucun mieux ne se manifesta tout d'abord. Il vit le docteur Grouby, dont les bizarres traitements sont bien connus, et le mal parut s'arrêter. Puis il reprit. M. Dumas commença à ressentir des douleurs névralgiques excessivement violentes. On le vit alors venir à Paris et nous remarquions tous son état de fatigue et d'affaissement.

Malgré les supplications de son entourage, il voulut assister à la cérémonie d'inauguration du monument d'Augier. Il tenait à prouver son amitié et son admiration pour celui dont il avait été soupçonné d'être jaloux!... Ce dimanche-là, il y a dix jours, il partit très souffrant de Marly, au point que le chef de gare le fit monter dans le train avant la manœuvre pour lui éviter la traversée de la voie.

Il rentra à Marly dans la journée, ses douleurs névralgiques ayant augmenté. Il souffrait horriblement. Il fit alors appeler son médecin de Marly, le docteur Baye, qui lui fit une piqûre de morphine.

Le lendemain, lundi, il y a donc juste huit jours, les douleurs reprirent. Nouvelle piqûre de morphine, à la suite de laquelle la famille envoya chercher le médecin ordinaire de M. Dumas, le docteur Charrier.

Celui-ci constata un état fiévreux qui l'alarma. Il demanda une consultation avec son Maître, le professeur Dieulafoy. Le malade refusa net. Mais le mercredi, Mme la princesse Mathilde étant venue le voir insista tellement qu'il laissa faire.

Le professeur Dieulafoy vint, et une consultation eut lieu entre lui, les docteurs Charrier et Baye. Ils furent d'avis que ces névralgies — pour calmer lesquelles, d'ailleurs, le malade avait eu l'idée de se mettre des compresses d'eau froide sur la tête, ce qui ne fit qu'aggraver le mal — n'étaient que symptomatiques. On a

parlé d'encéphalite aiguë. C'est beaucoup dire. La vérité est que M. Dumas, ayant à peu près perdu connaissance, il était difficile de diagnostiquer sans indication. Il y a sûrement inflammation du cerveau. Est-ce encéphalite, est-ce méningite?...

Samedi, dans la journée, les docteurs Bouchard et Pozzi, venus comme amis, examinèrent le malade et furent de l'avis de leurs confrères. Dimanche matin, M. Dieulafoy revint et ne constata aucune amélioration. Le malade est dans un état d'assoupissement presque continuel. Il paraît moins souffrir, mais son affaissement n'est pas sans donner de grandes inquiétudes. Hier lundi, son état ne s'était pas amélioré. Il aurait même plutôt une certaine tendance à l'aggravation, en ce sens que la respiration devient plus difficile.

Aujourd'hui mardi, cependant, il doit y avoir une consultation à Marly entre les docteurs Dieulafoy, Pozzi, Brissot et Charrier.

Ce dernier ne quitte pas le chevet de l'illustre malade. Il est seulement remplacé, toutes les deux nuits, par l'interne de M. Dieulafoy.

Il n'est pas besoin de dire que le Maître est entouré des plus grands soins. Sa femme et ses deux filles, Mme Colette Dumas et Mme d'Hauterive, ne le quittent point. Son filleul, M. de La Charlotterie, est aussi auprès de lui. Son ami le docteur Favre, celui auquel est écrite la préface de *la Femme de Claude*, est accouru de Poitiers.

Le Maître a paru le reconnaître et, sortant un peu de l'état d'affaissement où il est plongé, il a souri à sa femme et à ses filles.

M. d'Hauterive a dû arriver ce soir à Marly.

Un faible espoir luit encore. Dieu veuille exaucer les vœux de tous ceux qui aiment et admirent le grand maître du théâtre moderne!

Du 27 novembre 1895.

L'état de l'illustre malade est toujours le même. Affaissement, respiration difficile, souffrances peu apparentes, mais circulation bonne. Le cœur fonctionne bien. Ce qui fait espérer encore. Quelques jours de répit paraissent donc devoir être donnés au malade et permettent quelque confiance dans sa robuste constitution, si éprouvée pourtant depuis quelque temps.

Hier mardi, une consultation a eu lieu entre les docteurs Dieulafoy, Brissaud et Charrier. Le docteur Henri Favre, en sa qualité de plus vieil ami du Maître, était présent.

Le diagnostic de M. Brissaud a confirmé celui déjà porté : inflammation cérébrale ayant pour origine des lésions très profondes.

M. Dumas est toujours traité de la même façon. Insufflations d'oxygène pour faciliter la respiration, la nuit, et repos complet. Lait et grogs fréquents. Personne n'est admis auprès de lui que ses parents.

Seul M. Victorien Sardou a été reçu auprès du malade qui ne l'a pas reconnu. Dans la journée, une foule de personnes sont venues à Marly prendre des nouvelles. Citons parmi celles-ci la plupart des membres de l'Académie française; MM. Carré, directeur du Vaudeville; Paul Déroulède, Pierre Sardou, Roger, agent général de la Société des auteurs; le peintre Detaille, Jourdain, Bixio, Cahen d'Anvers, un officier d'ordonnance du Président de la République, un attaché du cabinet de M. Bourgeois. M. Leygues, l'ancien ministre des beaux-arts, a envoyé un télégramme.

Ce matin le malade a paru reconnaître quelques-uns des siens, et sa fille Jeannine lui ayant pris la main pour l'embrasser, il lui a fait signe de lui baiser la joue. Puis il a paru vouloir écrire. On lui a donné un crayon qu'il a laissé retomber.

Enfin voici le bulletin officiel · « L'état ne s'est pas

sensiblement amélioré. La situation inspire toujours de vives inquiétudes. »

Il n'est pas besoin de dire que toute la famille de M. Dumas continue à lui prodiguer les plus grands soins. Espérons encore que sa tendresse réussira à conserver aux lettres françaises l'un de ses plus grands enfants.

Du 28 novembre 1895.

LES DERNIERS MOMENTS

Tout à l'heure, à sept heures, j'étais encore dans le salon de la villa Champflour. La femme du Maître, ses filles, son gendre, ses médecins et quelques amis me disaient toute la joie qu'ils avaient eue de la journée d'aujourd'hui.

A la suite d'une médication énergique, il avait bien dormi, s'était réveillé avec toute sa connaissance, avait souri aux siens, avait déclaré qu'il voulait (faisant allusion aux infirmiers) être seul chez lui; avait appelé sa femme du gai : *Hou! hou!* dont il l'appelait dans le parc, avait dit à sa fille qui lui donnait à boire : « Alors tu me donnes pas autre chose? » avait plaisanté Mme Colette Dumas, avec le petit nom familier qu'il lui donnait dans son enfance, avait, à midi, envoyé tout son monde déjeuner...

Et toutes ces gaies prémices se répandaient de bouche en bouche dans ce salon où le portrait du père Dumas semblait, lui aussi, sourire aux promesses.

Voici d'ailleurs la note que le docteur Henri Favre rédigeait ce matin :

« Hier soir, consultation des docteurs Dieulafoy, Brissaud, Charrier et Baze. Examen très détaillé et très réfléchi. L'état est trouvé stationnaire; les troubles n'ont pas changé de nature. Il y a eu dans la journée

des soubresauts dans les muscles de l'avant-bras et de la main, mais sans convulsions et sans raideur.

« Dans la soirée, le malade se trouvait un peu fatigué. Comme nos savants confrères n'avaient constaté aucun signe de danger imminent, on a pu pratiquer l'installation du malade dans un lit mécanique, qui permet de le soulever à volonté.

« On a posé deux petites mouches de Milan de chaque côté de l'oreille. On a prescrit le traitement indiqué par les symptômes.

« Grâce aux précautions prises et aux bons soins prodigués par toute la famille assistée de M. Kane, interne du professeur Dieulafoy, la nuit s'est passée d'une façon très satisfaisante. Le sommeil a été calme, la respiration plus régulière et plus ample. L'agitation des mains a cessé.

« Ce matin, la connaissance est un peu revenue; la parole, bien que rare, est devenue distincte.

« Telle est la situation vraie de ce matin. C'est une lueur d'espérance dont notre cœur d'ami recueille avec joie la scintillation réconfortante.

« Puisse l'aurore d'un mieux durable se lever à l'horizon, encore bien enténébré, de nos sympathies! Nous n'osons rien affirmer encore.

« Que la science, la nature et la Providence accomplissent le miracle de salut que tous désirent, mais qui demeure encore le secret de l'Eternel! Et nous aurions grand bonheur de l'annoncer en le confirmant.

« Le Dr Henri FAVRE. »

Était-il possible qu'il allât mieux? Et Mme Dumas, me disait : « Je n'ose y croire, je tremble encore!... Si, pourtant, c'était possible? »

Et tout à coup, Mme Colette Dumas et Mme Dumas, nous ayant quittés pour se rendre auprès de leur malade, font appeler le docteur Charrier. Il se précipite; Dumas est saisi de deux secousses nerveuses et meurt

dans les bras du docteur, sans agonie, comme un enfant...

Cela était affreux. Il y a quelques minutes, nous riions presque à trois pas de sa chambre, et le voilà mort... De quoi? Comment?... Qui le saura jamais?

Et je me suis enfui à travers le parc dépouillé, éclairé d'une lune si pâle sur les arbres nus, fuyant cette maison où notre Maitre à tous venait d'être si traîtreusement frappé à l'heure même où nous le croyions sauvé...

Pauvre femme et pauvres filles! Leur douleur était affreuse. Puisse au moins notre peine à tous leur donner quelque rémission!

P.-S. — Aussitôt après la mort, des dépêches ont été envoyées au Président de la République, au président du Conseil, au ministre de l'Instruction publique, au général Février, à M. Victorien Sardou et à l'impératrice Eugénie qui avait télégraphié dans la journée pour demander des nouvelles.

Le corps sera ramené à Paris vendredi pour être exposé 22, rue Alphonse-de-Neuville.

La date des obsèques n'est pas encore fixée.

Du 29 novembre 1895.

A MARLY APRÈS LA MORT

10 h. du matin. — Sous le brouillard et la pluie, la villa Champflour, où le Maître dort son dernier sommeil, semble pleurer celui qui demain va quitter son doux abri. Les larmes tombent lentement des arbres et la maison se couvre de voiles.

Dans le vestibule, dans ce gai rez-de-chaussée où les salons clairs, le billard, la galerie remplie de souvenirs rappellent à chaque pas quelque minute heu-

reuse, déjà, malgré l'heure matinale, les amis du Maître se pressent en foule.

Par le premier train sont arrivés : M. Roujon, directeur des beaux-arts, au nom du ministre de l'Instruction publique; MM. Victorien Sardou et Ludovic Halévy. Ces messieurs se sont concertés avec Mme Dumas pour les obsèques.

On saura ce soir les décisions prises.

La difficulté est grande en effet. Le testament du Maître contient ces trois mots : « Pas d'église, pas de discours, pas de soldats. » Il avait dit de plus, bien des fois, qu'il voulait les obsèques les plus simples. Comment concilier ces désirs avec et la nécessité qui s'impose à la France d'honorer son grand enfant et le désir de tous les fidèles amis et admirateurs du Maître de lui rendre un dernier hommage? La question sera réglée ce soir. M. d'Hauterive s'est rendu ce matin à Paris pour s'occuper de tous ces détails.

Midi. — Je viens de pénétrer dans la chambre du Maître. Si petite et si gaie, avec ses meubles de citronnier, sa tenture blanche à fleurs et oiseaux bleus, elle s'éclaire seulement de deux bougies placées sur la table, à côté du lit. Il est là, étendu, comme pour une sieste, dans son costume de travail, la blouse et le pantalon à la hussarde, gros bleu, qu'il affectionnait. Du col et des manches la chemise blanche bordée de rouge dépasse comme des colliers de sang. Les mains, réunies sur la poitrine, ces mains nerveuses gardent encore l'empreinte de la vie. Et la tête, cette tête si belle dans son auréole de cheveux blancs, repose doucement sur l'oreiller. La mort lui a rendu toute sa beauté, et surtout cette netteté du profil qui était si bien l'image de son âme. A ses pieds quelques fleurs, et, au mur, le veillant une dernière fois, le portrait de son père qui sourit...

2 heures. — Les trains de Paris continuent à amener une affluence considérable, malgré le mauvais temps. Et parmi les visiteurs je reconnais :

Comte Primoli qui apporte une magnifique palme; Massenet, marquis de Gradovosky, Lucien Marc, Léopold Lacour, Jules Case, vicomte de Borrelli, Jules Claretie, Henry Houssaye, M. et Mme Worms, M. et Mme Jules Dupré, Edouard de Tras, H. Singer, J. Delafosse, Ch. de Courcy, Léon Cléry, Ch. Grandjean, Laudrac, Guillaume Dubufe, G. Bérardi, de Lassus, Claude Rajon, secrétaire particulier du ministre de l'Instruction publique; Lafontaine, Mme Pasca, Mme de Thèbes, G. Roger, agent général de la Société des auteurs, E. Lambert, baron Taylor, Toudouze, Edgard Combes, Hetzel, Bianchi, Chéramy, Mlle Marie Delaporte, vicomtesse de Dax, Calmann-Lévy, etc., etc.

Enfin arrive le peintre Detaille, qui s'installe auprès du lit où le Maître repose et en dessine un admirable crayon. C'est, d'ailleurs, le seul dessin que la famille autorise, et M. de Saint-Marceaux, aidé de M. Moncel, l'auteur désigné de la statue du général Dumas, prend un moulage du visage et des mains.

4 heures. — Le testament n'a été que parcouru hier soir, dans le but seul de savoir quels étaient ses ordres pour ses obsèques. Et la famille, dans le pieux désir de se conformer à ses volontés, ne sait trop que faire. Touchée de l'empressement que nous mettons tous à vouloir dire au public qui s'intéresse à leur père et mari, elle hésite pourtant à satisfaire notre curiosité. On peut savoir cependant que le Maître n'a désigné aucun exécuteur testamentaire. Ayant testé dans le sens de la plus large équité, il avait la conviction que les siens sauraient se soumettre pieusement à ses désirs de concorde et de paix, en son souvenir. On croyait qu'il aurait désiré être enterré à Villers-Cotterets où sont déjà son père et son grand-père. Mais il indique d'une façon précise le Père-Lachaise ou Montmartre. C'est donc l'un de ces deux cimetières qui sera choisi.

5 heures. — On nous permet enfin de voir quelques-unes des dépêches qui ont été envoyées à la famille Dumas. En voici quelques-unes :

Ministre de l'Instruction publique à M. d'Hauterive, Marly.

« Au nom de l'Université tout entière, je vous prie de faire connaître à Mme Alexandre Dumas le profond sentiment de douleur que nous éprouvons de cette perte irréparable et de lui transmettre en même temps l'hommage de mon respect et de ma sympathie. »

COMBES.

Duc d'Aumale à M. d'Hauterive.

« Reçois dépêche. Expliquez à tous les vôtres la douleur que me cause la mort du grand homme, de l'ami »

AUMALE.

Le grand chancelier de la Légion d'honneur avait reçu hier soir la dépêche suivante :

« Mon général, la famille Alexandre Dumas me confie la douloureuse mission de vous apprendre la mort de l'illustre maître. »

Ange GALDEMAR,
Secrétaire du Comité de la statue du général Dumas.

Le général Février a répondu :

« Le grand chancelier de la Légion d'honneur adresse à la famille Dumas l'expression de ses regrets et de ses vives sympathies. »

Général FÉVRIER.

Mme Sarah Bernhardt a envoyé deux dépêches empreintes du plus profond sentiment :

« PORTO. — *A Madame Alexandre Dumas :* Quelle abominable nouvelle! madame. Je vous offre ma profonde douleur, ne pouvant chercher à consoler la vôtre. »

Sarah BERNHARDT.

« Porto. — *À Madame Colette Dumas :* Madame, la mort de votre père me frappe douloureusement, car je l'adorais. Je vous plains, oh ! je vous plains de tout mon cœur.

Sarah Bernhardt.

De M. Ambroise Thomas :

« *À Madame Dumas :* Quelle douloureuse stupeur ! Je pleure mon cher ami toujours si bon pour son désolé confrère qui partage votre immense chagrin. »

Ambroise Thomas.

Enfin, le duc d'Aumale, à la suite de la séance de l'Académie qui a été levée en signe de deuil, a envoyé la dépêche suivante :

« Croyez à la profonde douleur que me cause la mort du grand homme dont l'amitié m'était si chère. »

Aumale.

Voici l'acte de décès :

« Le vingt-sept novembre 1895, à six heures quarante-cinq du soir, est décédé à Marly-le-Roi, en son domicile, 1, rue du Champflour, M. Alexandre Dumas Davy de La Pailletterie, homme de lettres, grand-officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie française, né le 27 juillet 1824, à Paris, fils de M. Alexandre Dumas Davy de La Pailletterie, époux de Henriette-Cécile-Renée de La Bruyère, sans profession, âgée de quarante et un ans, et veuf en premier mariage de Nédéfa Knorrindg.

« Les témoins ont été : MM. Lecourt d'Hauterive, lieutenant au 1er chasseurs à Melun, âgé de trente et un ans, gendre du défunt, et de La Charlotterie, chef de bureau au P.-L.-M., âgé de cinquante ans, filleul du défunt. »

6 heures. — La nuit est venue. La maison, si pleine tout à l'heure, se vide peu à peu.

Tout le monde a repris le train et nous restons seuls. M. d'Hauterive revient de Paris et voici ce qui a été décidé :

Alexandre Dumas sera mis en bière ce soir en présence des seuls membres de la famille, de son filleul, du docteur Favre et de M. Galdemar, que le Maître affectionnait particulièrement.

Puis demain vendredi, à dix heures, un fourgon, suivi de voitures où prendra place la famille, le conduira, 22, rue Alphonse-de-Neuville, dans cet appartement où il n'est jamais entré.

Une chambre ardente sera installée dans la salle à manger. A partir de deux heures, les amis du défunt seront admis à y défiler.

Comme je l'ai dit : « Ni église, ni discours, ni soldats. » Il ne sera pas envoyé de lettres de faire part.

Les obsèques auront lieu samedi 30 novembre, à midi.

Le corps sera conduit directement au cimetière Montmartre.

Il sera déposé dans un caveau provisoire en attendant le monument.

Telles sont les volontés du défunt. Son testament est formel à ce sujet, comme d'ailleurs sur les autres points. Sa fortune est divisée également entre ses filles et sa femme qui ne sera qu'usufruitière. *Les œuvres manuscrites ne devront être ni publiées, ni représentées*. Une pension est faite à M. de La Charlotterie. Enfin le portrait du Maître par Meissonier ira au Louvre. Beaucoup de dons et souvenirs à des amis (il y en a plus de deux pages) sont inscrits au testament. On les connaîtra ultérieurement.

Quant à la part de l'Etat dans ces obsèques, elle se réduira à se faire représenter par le ministre de l'Instruction publique. Dumas a voulu que sa mort fût simple, comme sa vie. Sa volonté sera respectée. M. Roujon a simplement télégraphié pour savoir le jour des funérailles.

Enfin, Mme la princesse Mathilde, qui avait annoncé sa visite, n'a pu venir, empêchée par les prières de ses amis, qui ont craint pour elle les émotions d'une si douloureuse visite.

8 *heures*. — Et laissant la famille à son pieux devoir, je me retire en me remémorant ce mot, si poignant aujourd'hui, qu'il disait, il y a longtemps, au docteur Béni-Barbe :

— Soignez-moi bien, docteur ! Je ne veux pas mourir par le cerveau !...

« *P.-S.* — La mise en bière a été faite en présence de Mme Dumas, des filles du Maître, de M. d'Hauterive, de M. Galdemar et de Mlle Foulon.

Au moment où on allait fermer le cercueil de chêne et de plomb, Mme Colette Dumas s'est jetée sur la bière en suppliant qu'on la laissât encore voir son père... On a dû l'emporter. »

Du 30 novembre 1895.

Hier matin, à dix heures moins un quart, un fourgon des pompes funèbres s'est rendu à Marly pour emmener le corps d'Alexandre Dumas.

Dans le fourgon, Mme Dumas et M. d'Hauterive ont pris place. Mme Colette Dumas, Mme d'Hauterive, M. de La Charlotterie, le docteur Favre et le docteur Landolt suivaient dans deux landaus.

Le cortège a descendu la côte de Marly et, traversant Port-Marly, Rueil, Nanterre et Neuilly, s'est rendu rue Alphonse-de-Neuville.

Une chambre ardente y avait été préparée dans la salle à manger. Elle est toute tendue de draperies noires brodées d'argent. Le cercueil est entouré de quatre lampadaires. Il est recouvert de l'habit d'académicien avec l'épée.

La maison de Marly

Aux pieds du catafalque, un coussin supportant les décorations.

Des couronnes nombreuses sont apportées. Parmi celles-ci on remarque : celle de la princesse Mathilde toute en immortelles jaunes, celle du théâtre du Gymnase, dont Dumas fit pendant vingt ans la fortune, toute en roses et en palmes d'or, celle de M. Jules Claretie, l'un des amis les plus dévoués du Maître.

Le défilé des amis et admirateurs du Maître a commencé vers une heure et demie et n'a cessé que dans la soirée.

Mme la princesse Mathilde est venue s'agenouiller au pied du cercueil de son ami.

Au moment où elle se retirait est arrivée une dépêche du prince Napoléon ainsi conçue :

« Les lettres françaises font dans la personne de votre père une perte irréparable. Croyez à la part sincère que je prends à votre douleur.

« NAPOLÉON. »

Parmi les personnes qui sont venues s'inscrire, citons :

MM. Léon Bourgeois, Challemel-Lacour, Lépine, M. et Mme Ambroise Thomas ; MM. Puvis de Chavannes, Arsène Houssaye, Adolphe Cochery, Ernest Boulanger, Jean Richepin, Eugène Morand, Léopold Lacour, Gaston Bérardi, Guillemet, Henri Bagnières, le prince de Sagan, le comte de Tracy, le baron Jules Legoux, Eugène Bertrand, Albert Sorel, Georges Grisier, Gaston Paris, Ch. Buet, Flameng, Jules Claretie, Marck, directeur de l'Odéon ; Thomé, Adrien Bernheim, Francisque Sarcey, Louis Depret, Bouquet de La Grye, Pingard, Gustave Moreau, le général Turr, Paul Ollendorff, le docteur Béni-Barde, Frédéric Febvre, Baillet, Mme Blanche Pierson, Emile Bergerat, Auguste Germain, etc.

Nous arrêtons là cette nomenclature. Il nous faudrait citer tout Paris.

Contrairement à l'opinion générale, les funérailles n'auront pas lieu aux frais de l'Etat. Le désir de Dumas d'être enterré avec simplicité a seul empêché l'Etat de prendre ces obsèques à sa charge. Le Président de la République se fera représenter. Le ministre de l'instruction publique assistera en personne.

Au sujet du testament de Dumas, disons que les renseignements donnés hier sont des plus exacts.

Nous pouvons ajouter que la propriété de Marly a été l'objet d'une mention spéciale. Mme Dumas en aura, sa vie durant, la jouissance pleine et entière, ainsi que des souvenirs de famille dont elle est pleine.

Ce testament commence ainsi : « A certains indices, je sens que je ne vivrai pas plus d'une année encore... » Suivent deux pages du sentiment d'affection le plus touchant pour Mme Dumas.

Viennent ensuite le règlement des intérêts, les dons, et il se termine par l'intention de rédiger plus tard, plus à loisir, ce testament écrit dans la prévision d'une catastrophe.

Quant aux œuvres inédites, l'interdiction de les publier n'est point aussi formelle qu'il a été dit. Dumas laisse tous ses papiers à sa femme, avec des *instructions*. Tout fait donc espérer que nous pourrons voir *la Route de Thèbes*.

Ainsi que nous l'avons dit, les funérailles auront lieu aujourd'hui à midi. On se réunira rue Alphonse-de-Neuville, 22, et on se rendra directement au cimetière Montmartre.

Les cordons du poêle seront tenus par MM. Henry Roujon, représentant le gouvernement; le général Février, grand-chancelier de la Légion d'honneur; Gaston Boissier, représentant l'Académie française; Edouard Detaille, pour l'Institut; Victorien Sardou, pour la Société des auteurs et compositeurs dramatiques; Jules Claretie, pour la Comédie-Française; Emile Zola, pour la Société des gens de lettres, et l'amiral Duperré, représentant la famille. Au cas où

le général Février, un peu souffrant, serait obligé de suivre en voiture, il serait remplacé par le général Jacquemin, vice-président du Comité de la statue du général Dumas.

La Société des auteurs dramatiques s'est réunie hier et a décidé que la Commission se rendrait en corps aux obsèques.

Tous les détails ont été réglés par son agent M. Roger, qui était aussi un ami du Maitre et dont le zèle a été fort affectueux en ces tristes circonstances. Une immense couronne sera portée par quatre huissiers et tous les membres de la Société sont invités à se joindre au cortège.

Du 1er décembre 1895.

SES OBSÈQUES

« Pas de soldats », avait dit Alexandre Dumas. Il faut croire que les gardiens de la paix avaient pris cela pour eux, car leur indifférence a été parfaite.

Pénible déjà, à bien des points de vue, cette triste cérémonie, que nous aurions voulue le plus respectueux hommage rendu à un Maitre, s'est transformée en une sorte de débandade d'un caractère poignant. Il y avait des « sergots », mais ils étaient massés sur le boulevard Pereire. Il paraît qu'on avait fait l'honneur au Conseil municipal de s'inquiéter de la séance d'hier... En tous cas, la brigade d'agents n'a pas eu à se déranger, et les quelques gardiens de la paix qui accompagnaient le cortège, n'ont rien fait pour faciliter le dégagement de la maison mortuaire, ni les abords du cimetière, ni le caveau.

La famille Alexandre Dumas, si grand était le désordre, a été obligée, pressée par la foule, de se retirer alors que trois cents personnes au moins devaient encore défiler.

Le cortège s'est mis en marche à midi. En avant, marchaient deux chars portant des couronnes. Suivait le corbillard de seconde classe, mais sans ornements et trainé seulement par deux chevaux.

Les cordons du poêle étaient tenus par M. Henry Roujon, directeur des beaux-arts; Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française; Joseph Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences; Edouard Detaille, membre de l'Académie des beaux-arts; Victorien Sardou, président de la Société des auteurs dramatiques; Jules Claretie, administrateur de la Comédie-Française; Emile Zola, président de la Société des gens de lettres; le commandant Bizard, officier d'ordonnance du général Février, grand-chancelier de la Légion d'honneur.

Ainsi que nous l'avons dit, celui-ci, souffrant, avait prié M. Galdemar de demander au général Jacquemin de vouloir bien le remplacer.

Celui-ci, souffrant aussi, a prié M. Galdemar de l'excuser auprès de Mme Dumas. Le général Février, qui, en cette circonstance, voulait être présent au titre de président du Comité de la statue du général Dumas, a envoyé son officier d'ordonnance.

Derrière le char, on voyait le commandant Germinet, représentant le Président de la République; puis la famille : M. d'Hauterive, en uniforme de lieutenant de chasseurs à cheval; M. de La Charlotterie et M. René Lippmann, petit-fils du défunt.

Derrière eux, M. Combes, ministre de l'Instruction publique, et MM. Lockroy, Mesureur et Léon Bourgeois.

Parmi les couronnes, on remarquait principalement celle de la Société des auteurs, immense bouquet de roses, porté par quatre huissiers; celle de Mme la princesse Mathilde, celle de Mme Sarah Bernardt, toute en orchidées; celle de la Comédie-Française et plus de cinquante autres plus belles les unes que les autres.

Et d'un pas rapide, le cortège s'est mis en route, sous un ciel triste, tout gris, mouillé de pluie. La

foule regarde passer, se montre les comédiens et les hommes politiques. On passe devant la statue de Dumas père qui, une dernière fois sourit à son fils. C'est le moment le plus solennel, le moment vraiment émouvant de la cérémonie, le seul.

On passe, et quelques minutes après, on entre au cimetière dans une bousculade qu'il faut renoncer à décrire.

La Commission des auteurs, venue en corps, l'Académie française, la Comédie-Française, sont pressées, envahies, et doivent renoncer à défiler. Chacun s'évade comme il peut, la plupart sans avoir seulement pu passer une dernière fois devant le cercueil du Maître. Pauvre Dumas! était-ce ainsi qu'il avait voulu réellement être accompagné, par une foule péniblement impressionnée et éparpillée?..

Un fâcheux accident n'a pas peu contribué à nous attrister davantage. Mme d'Hauterive, accablée de douleur, n'a pu résister à un tel envahissement. Et son mari a dû l'emmener et la soustraire à cette cohue. Elle allait s'évanouir...

Aussitôt après la cérémonie, Mme Dumas est rentrée seule à Marly.

La foule s'est précipitée autour du caveau, couvert de couronnes. Et quelques âmes tendres ont arraché quelques fleurs, qu'elles sont allées porter sur la tombe de la « Dame aux Camélias », Marie Duplessis.

Pour compléter cette biographie de Dumas fils, voici un article que je publiai dans le *Figaro*, le lendemain de sa mort, 28 novembre 1895 :

DUMAS INTIME

Alexandre Dumas fils est donc mort dans cette propriété de Marly-le-Roi qu'il aimait tant. De plus en

plus, il y prolongeait ses séjours. Il s'y installait souvent dès le mois de mars et y restait jusqu'en décembre. C'est une grande maison toute simple, mais admirable surtout par son parc où les arbres centenaires sont nombreux. Il avait hérité cette propriété de l'ami de son père, de Leuven, qui la tenait lui-même de son père. Et c'était une des joies de Dumas fils de montrer, dans son jardin, le banc où Mme de Staël avait juré un éternel amour à l'assassin de Gustave III.

Il y a trois ans, étant installé à Marly, je le rencontrais presque tous les jours dans la forêt qu'il arpentait de son pas tranquille et solide. Une canne, dans sa main, n'était là qu'un ornement. Les bras jetés derrière le dos, il gravissait comme un jeune homme les côtes de Marly, sans souffler, sans s'arrêter, ni se soutenir. Il avait soixante-huit ans à cette époque; il en paraissait cinquante-cinq à peine.

Et c'était toujours, sous le chapeau de feutre penché sur l'oreille, ses yeux si clairs et si perçants qui vous fouillaient jusqu'au fond de l'âme — je n'en vis jamais de pareils qu'à Lenbach, le grand peintre bavarois — et cette bouche un peu boudeuse, mais si bonne, à qui savait voir.

Car il faut le dire bien haut, Dumas était un bon, un cœur tendre s'il en fut. Mais il fut dans la vie de son cœur, dans sa pitié si l'on veut, ce qu'il fut dans la vie de son cerveau, dans son œuvre. Il voulait voir et savoir. On ne le dupa jamais. Cet homme, qui eut la plus nette et la plus claire intelligence de son temps, avait besoin de légitimer à ses yeux tous ses actes par des raisons qui lui paraissaient péremptoires. Ces raisons, avec sa lucidité unique, il les percevait du premier coup, et dès lors restait immuable. De sorte que ce qui paraissait le fruit d'une humeur ou de la dureté, n'était jamais que le résultat de réflexions, qu'il avait faites plus rapidement que les autres.

L'affaire Chéret en est un frappant exemple. N'admettant pas qu'on lui fît faire la charité malgré lui,

il laissa crier, se laissa même injurier, tint bon, encaissa ses cinq mille francs qui, huit jours après, étaient distribués sans qu'on en sût rien.

A la Société des auteurs, bien souvent il compléta les secours demandés par un malheureux et diminués par la Commission, toujours généreuse, mais assaillie! Et ce n'était qu'à la mort du bénéficiaire que l'on apprenait la charité du Maître.

Pour ne parler que des morts, je ne citerai que Villiers de L'Isle-Adam, aux besoins duquel il subvint en grande partie. Et sa touchante pensée de consacrer les droits d'auteurs du *Marquis de Villemer*, qu'il avait fait entièrement, à acheter au bon Manceau, le dernier ami de George Sand, sa maison de Palaiseau? Et Agar, et tant d'autres, écrivains ou comédiens, qui vont perdre, avec lui, le plus clair de leur subsistance!

Des traits de bienfaisance de Dumas, il y en a mille et un. Celui-ci entre autres : Un petit employé des finances vient le trouver (une fois par semaine, il recevait tous ceux qui avaient besoin de lui) et lui dit : « Je vais me marier, je suis pauvre, j'ai besoin d'argent pour ma noce. » Dumas se renseigna et donna cinq cents francs. Sa charité est là tout entière. Il voulait savoir à qui il donnait. Comme il savait voir, il ne se laissait prendre à aucun artifice de réclame ou de snobisme. Son œuvre n'était point de celles où la morale se paye de mots, sa vie n'en était point non plus.

Pourtant, une grande influence pesa sur sa vie et bien souvent lui fit modifier ses résolutions.

Peut-être, s'il pouvait lire ceci, sourirait-il. Et cependant c'est la vérité. Mais il n'en voudrait rien croire, parce que cela heurte précisément la grande prétention de toute sa vie, et sa nature même. « Dumas fils avait une âme de dompteur », me disait l'un de ses parents et cela est exact. Il fallait que cet homme matât. Il le disait bien souvent, que jamais

femme n'eut d'empire sur lui. Et pour qui a lu la préface de *L'Ami des Femmes*, cette assertion ne sera pas étonnante.

Eh bien, au fond, jamais homme ne fut plus soumis à sa femme que celui-ci. Quiconque voulait obtenir quelque chose de Dumas devait prendre le chemin le plus court, par le salon. Chaque matin, soit rue de Longchamp, soit boulevard Saint-James, soit avenue de Neuilly, soit place Wagram, soit enfin dans le célèbre hôtel de l'avenue de Villiers, chaque matin il entrait chez sa femme, s'asseyait sur son lit et causait avec elle. C'était à ce moment que Mme Dumas obtenait de lui ce qu'elle voulait. Doucement, câlinement, elle ne se laissait intimider par aucune rudesse, et lorsque Dumas avait déclaré, par exemple : « Je vous préviens, madame, que je n'entends pas recevoir chez moi les gens qu'on a voulu me présenter hier », huit jours après ils dînaient chez lui si Mme Dumas l'avait voulu. Enfin, Mme Dumas lui fut, pour ses œuvres, bien souvent le plus précieux conseil.

Et puisque je parle de ses amis, il faut rappeler les fameux dîners du mardi. C'était le jour de Meissonier. N'était admis qu'agréé par celui-ci. On y voyait : Charles Narrey (« Dumas, je te léguerai mon portrait. — Où le mettrai-je ? — A table, papa ! » intervient Mlle Jeannine), Henri Lavoix, Mirault, amiral Duperré, Protais, général Cambriels. Autour de ces immuables, quelques autres amis, ou la famille, comme M. Lippmann, qui avait épousé la fille aînée, Colette, M. de Caillavet, etc.

Après dîner on passait au billard, où Dumas et Meissonier faisaient leur partie. Ayant tous deux de grandes prétentions au carambolage, ils passaient la soirée à se faire des concessions et à mal jouer, pour ne pas se contrister mutuellement. Et en plus du sourire qu'amenait involontairement la vue de ces deux corps si différents autour de ce tapis, l'un se haussant sur

la pointe des pieds, l'autre se couchant à plat ventre, il y avait joie à les voir si indulgents...

A côté de ces amis quotidiens, qui ne pas citer? Toute la France intelligente et toute l'Europe. Dans le monde des comédiens, il ne fréquenta guère que les interprètes féminines de ses pièces. La plus célèbre de toutes fut Deselée. On sait combien il l'admirait et combien il la pleura. Puis Mlle Delaporte, Croizette et Mme Pasca furent les trois femmes de théâtre pour lesquelles il professa le plus d'admiration.

Dans le monde des peintres, il eut aussi de vives amitiés. Parmi les plus connus, il faut citer le peintre Léon Flahaut, dans le château duquel, en Sologne, il passa de nombreux étés, et où un pavillon lui avait même été construit, et le peintre de Nittis.

Quant à ses amis d'aujourd'hui, c'était tout l'Institut, et, parmi les jeunes, Paul Bourget qu'il affectionnait profondément et estimait au plus haut point.

C'est vers 1865 qu'il se maria. Toujours préoccupé de domination, il mettait une certaine grâce à raconter que sa femme, princesse Narischkine, accourait à ses appels, du fond de la Russie, passant cinq jours en chemin de fer, pour rester quelques heures avec lui. C'était aussi le faible de Balzac avec Mme Hanska...

De son mariage Alexandre Dumas eut deux filles : l'une, Colette, qui épousa M. Maurice Lippmann, dont la sœur épousa notre ami Armand de Caillavet. La seconde fille, Jeannine, a épousé, il y a cinq ans, le capitaine de chasseurs d'Hauterive, actuellement en garnison à Moulins. Mme Colette Dumas, divorcée aujourd'hui, a deux fils. Mme d'Hauterive n'a pas d'enfants.

Alexandre Dumas adorait ses filles, pour lesquelles il était le plus doux des pères.

Je connais un trait bien touchant de l'amour profond de ce père. Sa fille Jeannine était souffrante et restait étendue, ce jour-là, sur sa chaise longue. Son père arrive :

— Qu'as-tu?

— Rien... Je viens de me tordre le pied!...

Et voilà le bon et grand vieillard qui s'agenouille, prend dans ses mains le pied de sa fille et, pendant une heure, doucement, le masse, le presse, s'exclamant : « Ça va-t-il?... Te fais-je mal?... » et toutes les cajoleries du plus doux des pères.

Il était, aussi, de la part de ses enfants, l'objet de la plus absolue tendresse. S'il y avait conjuration, dans sa famille, c'était pour lui rendre la vie aimable et douce. On le voulait heureux, avant tout. Lorsque Mme Dumas mourut, séparée d'ailleurs de son mari depuis quelque temps déjà — elle habitait avenue Niel avec Mme Colette Dumas, l'hôtel avait été vendu et Dumas habitait rue Ampère — lorsque sa femme mourut, Dumas déclara à ses filles qu'il allait se remarier : « Il n'y aura rien de changé chez moi, il n'y aura qu'une enfant de plus », écrivit-il.

Personne ne songea, un instant, à s'opposer à cette nouvelle union. Elle fut loyalement acceptée, dans cette unique pensée : Que notre père soit heureux. Heureux, il l'était, avec sa femme Mme Henriette Régnier, la fille du célèbre comédien, épouse divorcée de M. Escalier, le peintre-architecte bien connu. On sait que Mme Dumas est morte au mois d'avril dernier et que Dumas se remaria voici juste six mois.

Quelques jours après il partait pour Puys où, on le sait, il possédait un chalet. Il y tomba malade et revint s'installer à Marly vers la fin de septembre.

Que de pages il y aurait encore à écrire sur la vie de cet homme admirable, l'une des plus pures gloires de la France, au génie si français tout de clarté, de mesure et de fermeté !

Mais son enfance, il nous l'a dite lui-même dans ses pièces (*le Père prodigue*), dans ses romans (*l'Affaire Clémenceau*), dans toutes ses préfaces. Mais sa jeunesse c'est *la Dame aux camélias*, *Diane de Lys*, *le Demi-Monde*, *Le Fils naturel*. Mais sa vie avenue de

Villiers, on nous l'a décrite maintes fois, dans cet hôtel où, dès le seuil, on se heurtait à une statue de son père, rempli d'œuvres d'art dont la vente fit tant de bruit et qu'il racheta presque toutes, et jusque dans ce petit château de Champflour à Marly, qui était les communs du château et sous les terrasses duquel on voit des caveaux profonds.

La France entière et tous les amis du beau du monde entier le pleureront avec nous. C'est une de nos plus grandes gloires qui s'en va. Avec lui disparaît un grand caractère, d'une trempe d'acier clair, luisant et net comme un « bistouri », selon le mot de Bourget.

C'était et ce restera l'une des plus belles figures de notre terre de France, et si l'on songe que toute son œuvre et toute sa vie furent toujours pesées et mesurées par lui au poids, à l'étalon de la morale et de la vertu, il n'est pas que le gendelettre pour le regretter, mais aussi quiconque rêve chaque jour à l'amélioration intellectuelle de son pays et du monde.

Voici maintenant des notes qu'il a données, sur lui-même, à Desbarolles :

« Je n'ai aucune disposition au surnaturel, pas plus d'ailleurs, qu'aux mathématiques, qui en sont l'opposé. Je n'ai aucune superstition. Un très grand besoin d'aimer, de vénérer, aucun besoin qu'on m'aime. Je ne demande pas aux miens de m'aimer, je ne leur demande que de me croire quand je leur dis comment il faut vivre de façon que je les aime, c'est-à-dire que je leur demande ce qu'il y a de plus difficile à obtenir, la confiance et la soumission.

« Je suis moi-même tout ce qu'il y a de plus confiant et de plus soumis quand je crois qu'on ne veut pas

me tromper, tout ce qu'il y a de plus révolté et de plus rusé dès que je m'aperçois qu'on me prend pour dupe; en revanche, très indifférent au mal qu'on dit ouvertement de moi ou qu'on me fait publiquement.

« Il m'est impossible d'en vouloir à qui que ce soit qui m'attaque. On pourrait croire que c'est par orgueil que je suis ainsi, on se tromperait. Je suis très sincère, jamais je ne dis de quelqu'un ce que je ne pense pas, et je pardonne aux gens le mal qu'ils disent de moi, c'est que je suis convaincu qu'ils le pensent et que, pour eux, je le mérite...

« J'adore la société des femmes; d'abord, c'est par elles qu'on apprend le mieux à connaître les hommes, et puis ce sont les innocentes par excellence; elles ne savent jamais ce qu'elles font, ce qu'elles ont fait, ce qu'elles doivent faire. Un homme intelligent doit leur avoir pardonné tout d'avance, excepté d'être mauvaises mères. J'ai toujours fait ce que j'ai pu pour les empêcher de descendre quand je les ai vues en haut, et pour les faire remonter quand je les ai vues en bas. *La Dame aux camélias* et *L'Ami des Femmes* sont nés de ce double principe.

« Je ne connais pas de plus beau spectacle que celui d'une femme belle et honnête; mais je tiens à ce qu'elle soit belle pour qu'elle ait quelque mérite à être honnête...

« J'ai une acquisivité effrayante; je n'ai aucun besoin personnel, et je ne puis m'empêcher, quand j'achète un objet d'art, par exemple, qui me plaît beaucoup, de calculer tout de suite ce que je pourrais gagner à revendre cet objet, peut-être moins pour le gain que j'en tirerais que pour me prouver que j'ai vu juste. J'ai une grande prétention à la prévoyance et à la prévision. J'adore l'argent pour la puissance qu'il peut donner et pour le bien qu'il peut faire. Je méprise les prodigues et je hais les avares; ils ne savent ni les uns ni les autres se servir de l'argent. J'adore les généreux et les charitables. Je ne crois

pas qu'il y ait une jouissance plus grande que celle de donner. C'est donc par égoïsme que je voudrais être riche comme tous les Rothschild réunis. Je continuerais de vivre et je changerais la face de bien des choses dans ce pays-ci.

« Un homme qui a reçu une grande fortune et qui en use mal ou qui thésaurise me paraît être non seulement le plus sot, mais le plus méprisable des hommes. J'aime peut-être mieux le voleur; au moins a-t-il une raison à donner quand il vole; le riche avare n'en a pas.

« Jusqu'à présent, je n'ai aucune peur de la mort. Je vois dans le monde une harmonie admirable où rien n'est à modifier. Je suis convaincu que cette harmonie ne s'interrompt pas et qu'elle est dans la mort tout autant que dans la vie.

Enfin voici pour terminer cette biographie, ce que Alexandre Dumas disait de son fils :

« Alexandre cherche et adopte un type. Ou plutôt un type le rencontre et le prend. Ce type est l'embryon de la pièce. Dans *La Dame aux camélias*, il s'appelle Marguerite Gautier; dans *Diane de Lys*, c'est la dame aux perles; dans *Le Demi-Monde*, c'est Suzanne d'Ange; dans *La Question d'argent*, c'est Jean Giraud; dans *Le Fils naturel*, c'est Jacques Vignot.

« Ce type n'est point un type idéal, mais matériel : il existe ou il a existé. Les quatre derniers types choisis par Alexandre auraient pu, et je pourrais même dire ont pu assister à la première représentation et se saluer, comme s'ils passaient devant une glace.

« Autour de ce type, moral ou immoral, élégant ou ridicule, il groupe d'autres types secondaires, mais vivants, mais animés comme le type principal. Ces

types, c'est un cercle tracé avec le compas de l'intelligence dans la société où nous vivons. Tout ce qu'il y a dans le cercle est pris comme poissons dans un filet. Quelques-uns glissent à travers les mailles, c'est le fretin.

« Ce point trouvé, Alexandre commence par la scène qui lui paraît la plus comique ou la plus intéressante, le reste viendra après.

« Et le reste vient.

« Mais c'est là où est le labeur.

« Labeur terrible, incessant, interminable, qui lui prend ses jours, ses nuits, son intelligence, sa santé, non seulement sa vie spiritualiste, mais sa vie matérielle. Comme la chenille qui se fait papillon, la chrysalide ne trahit en quelque sorte la souffrance de sa transformation que par des soubresauts nerveux.

« Dix fois il respire et croit avoir fini. Dix fois il s'aperçoit que le travail est incomplet et recommence. Il refait des actes tout entiers et les change de place. Il enlève des personnages qu'il avait crus d'abord indispensables à son action ou il en met de nouveaux qu'il avait jugés inutiles et auxquels il n'avait pas songé.

« Si le directeur n'arrachait pas le manuscrit des mains d'Alexandre, il travaillerait toute sa vie à la même place. Et c'est bien simple ; n'ayant pas tout trouvé d'abord, il lui reste toujours quelque chose à trouver. »

CHAPITRE II

LES IDÉES POLITIQUES, MORALES ET SOCIALES DE DUMAS FILS

I

Aux heures où la France décidait soudainement de changer la forme de son gouvernement, aux heures d'angoisse et de folie qui accompagnaient nos défaites et nos révolutions, Dumas fils a pris la parole, non pour profiter des circonstances et pour chercher, dans telle ou telle fraction, les partisans d'une politique devant servir ses ambitions, mais pour examiner sérieusement nos torts, indiquer un remède à nos défauts, à nos passions, et trouver dans les événements un enseignement précieux pour l'avenir. Il possédait cette qualité qui n'est donnée qu'à de rares philosophes, de rester presque complètement froid devant le spectacle furieux qu'offrent dans la rue les masses exaltées par le fanatisme.

Il écoute, mais ne subit point la contagion des foules ; il examine, analyse, et devant ce grand corps convulsé qu'est la populace, il reste en apparence aussi insensible que le médecin devant son malade endormi. Aucun cri ne le trouble quand il est mêlé

aux révolutionnaires qui acclament Barbès, et plus tard, quand il se joint à la populace ivre, grossière et méchante ruée sur Versailles, il parvient encore à échapper au terrible courant qui entraîne tous les esprits.

Grâce à cette faculté d'abstraction, Dumas fils démêla souvent les véritables raisons de nos désastres et reconnut clairement où étaient les torts. Ses arrêts ne furent pas toujours pris au sérieux, même par les hommes de lettres pour lesquels l'auteur de *La Dame aux Camélias* revendiquait si hautement et si fièrement le droit de s'intéresser aux choses du gouvernement. Il se plaignit sans cérémonie de cette injustice et continua, quand il jugeait l'heure convenable, de donner franchement son avis sur les hommes qui tenaient entre leurs mains les destinées de la France.

Théoricien en matière de théâtre, cherchant avant tout à construire ses pièces et ses « caractères » d'après des principes bien définis, il établit de même, peut-être sans s'en rendre compte, tout un système politique. A la vérité il a bien de la peine à se décider pour telle ou telle forme gouvernementale : tantôt il déclare que la France a la République dans le sang, tantôt il laisse percer clairement des préférences monarchiques. Mais il a des idées arrêtées sur la façon de diriger les peuples.

« La générosité est un beau sentiment avec lequel on peut faire de beaux poèmes, dit-il ; mais à côté de la générosité il y a la Justice, à côté de l'Evangile qui dit : « Pardonne ! » il y a le Code qui dit : « Punis ! » à côté de la Clémence, il y a la politique sévère, indispensable, éternelle. »

Et pourtant l'homme qui parle ainsi, comme un juge implacable, sait qu'il y a au-dessus de la force humaine, une éternelle loi d'amour et de pardon. Toute idée, chez Dumas fils, est subordonnée à la croyance en un Dieu éternellement juste et bon. C'est

la base de tout son système social et philosophique; c'est la base de sa politique. Il croit même aux avertissements célestes et s'il aperçoit de lourds nuages en temps de révolte, il ne manque jamais de dire : « Décidément Dieu ne veut pas ce qu'on veut là-bas. » Le jour où les votes tombent sur Louis-Napoléon comme une pluie d'or, il remarque que le ciel a bien fait les choses :

« Avouons que jamais soleil plus rayonnant n'a mieux éclairé deux journées d'hiver. Dieu voulait donc ce qui est arrivé puisqu'il s'en est fait si majestueusement le complice. »

Se trouvant en Hollande à l'époque du couronnement du roi Guillaume III, il constate que « décidément Dieu n'a pas d'opinion politique puisqu'il donne le même temps à toutes les fêtes, qu'elles soient monarchiques ou républicaines. » Enfin après la guerre de 70 il affirme courageusement dans sa *lettre de Junius* que la France fut grande parce qu'elle fut religieuse.

« Nous sommes religieux, très religieux, nous sommes toujours prêts à manger du prêtre, et nous ne laissons jamais offenser Dieu, un Dieu que nous sentons et que nous nous gardons bien de vouloir expliquer. Avant un an, nous aurons peut-être séparé l'Eglise de l'Etat et nous irons plus que jamais à l'église parce que rien ne nous forcera plus d'y aller.

« Si j'avais été Bazaine, j'aurais fait placer une image de la Vierge au milieu de mon armée, le 15 août — non parce que c'était la Saint-Napoléon, mais parce que c'était la Sainte-Marie — et j'aurais livré bataille au Dieu que le roi Guillaume tire de temps en temps de sa poche, derrière lequel il parle comme un ventriloque, et qui n'est pas le Dieu des batailles, par la raison bien simple qu'il n'y a pas de Dieu de batailles. J'aurais dit à mes soldats : « Mes « enfants, je mets la Vierge au milieu de vous. La « Vierge c'est la fille, c'est la fiancée, c'est la femme, « c'est la sœur, c'est la mère. Il y a là, en face, un

« Dieu masqué qui veut la violer, défendez-la et « gagnez-lui une bataille pour sa fête. » Et les Allemands eussent été battus. Il y a, il y aura toujours dans le soldat français du Frank de Clovis et du Croisé de Saint-Louis. »

Toujours il revient à cette idée que rien ne pourra naître ni subsister dans le monde qui n'aura pas pour point de départ, pour point d'appui, pour point d'arrivée cette admirable axiome de la charité chrétienne : « Aimez-vous les uns les autres. »

Il est fier que la France soit le peuple chrétien par excellence, que l'Eglise l'ait appelée la « fille aînée de l'Eglise », fier et heureux surtout parce que dans cet éternel retour vers l'idée de Dieu il voit le plus consolant des gages pour l'avenir politique de sa patrie.

Aussi ne cache-t-il point sa tendresse et sa reconnaissance pour les dynasties qui régnèrent chez nous en vertu d'un principe divin. Il glorifie Henri IV, Louis XI et Louis XIV, et les préfère à Ledru-Rollin, Barbès et Blanqui, ce qui n'étonnera point. Il regrette la société corrompue de Louis XV, quand il la compare à la société bourgeoise « poitrinaire et bâtarde » qui nous a valu la Révolution.

Se mêle-t-il à tous ces chagrins un peu du dépit de l'homme amoureux du panache et de l'habit de cour, qui voit disparaître les ornements dont il aurait pu se vêtir ? A Amsterdam, pour représenter dignement la France, il a endossé un habit de diplomate tout chamarré et doré. Petit défaut de famille bien compréhensible si l'on se souvient que l'ancêtre, le marquis Davy de la Pailletterie, père du général, fut l'ami intime du plus élégant et du plus spirituel des Français, le duc de Richelieu.

Dumas fils ne sera donc jamais un pur républicain ; il conservera toujours un peu l'attitude d'un rallié. Avant tout, du reste, il est l'ennemi des tueries par lesquelles furent établies nos trois Républiques. Par-

tout il laisse voir clairement son mépris hautain pour les hommes de 89 : « Mirabeau, ce Talma révolutionnaire, Marat, ce Néron de la rue, Robespierre, ce mélange de Lycurgue et de Caligula, Saint-Just, Fouquier-Thinville, Carrier, ces comparses de la grande tragédie. »

La République, suivant lui, est un droit et une impossibilité : un droit par la raison et une impossibilité pour les hommes. Il en admet le principe, mais il lui conteste avec énergie ses moyens violents : « En 93, la République tue ses fils ; en 48 elle tue ses frères, en 71 elle tue sa mère. Quelle que soit la date, elle tue, elle tue, elle tue toujours. Elle appelle cela fonder. Le génie, la gloire, la vertu, Chénier, Lavoisier, Malesherbes, Mme Elisabeth, les Bréa, les Clément Thomas, les Lecomte, les Darboy, les Deguerry, les Bonjean, tout y passe. »

Sa croyance intime est qu'un pays sera grand, non par l'adoption de telle ou telle forme de gouvernement, mais par l'effort individuel vers un idéal de paix et de fraternité. Après l'année terrible il écrivait ces paroles que l'on croirait presque prononcées par un prêtre :

« Il faut que la France vive de privations, qu'elle passe les nuits, qu'elle ne rie plus, qu'elle soit recueillie, modeste et patiente, que le père travaille, que la mère travaille, que les serviteurs travaillent jusqu'à ce qu'elle ait reconquis l'honneur de la maison. Il faut que lorsqu'on entendra de par le monde le grand bruit régulier et continu que fera ce travail universel, à quiconque demandera : Quel est ce bruit? Chacun puisse répondre : C'est la France qui se libère et se transforme. »

Il a indiqué les défauts qu'il fallait à tout prix combattre ; le portrait moral qu'il nous laisse de la France n'est pas aussi creusé et aussi détaillé que celui qui fut tracé par Renan, mais il n'est pas moins ressemblant et aboutit aux mêmes conclusions.

Dumas fils possède au surplus ce don de l'orateur qui excite et stimule les courages par d'heureuses boutades, trop exagérées pour qu'on puisse s'en froisser et trop imagées pour qu'elles ne frappent point vivement les esprits. S'il lui arrive de dire que les Français sont les « écrevisses de la civilisation », il sait bien qu'on s'attachera plus à l'esprit qu'à la lettre de sa comparaison un peu forcée.

C'est dans son grand amour pour sa chère France qu'il puisa le courage nécessaire pour accomplir sa besogne pénible de « semeur de vérités ». Son patriotisme lui fait redouter comme le plus grand danger, cette « République démocratique et sociale » qu'il voit triompher pendant la Commune. C'est une « liberté vêtue de rouge, tenant un glaive d'une main, une tête de l'autre, et foulant sous ses pieds le Code et l'Evangile. » « Le drapeau rouge est un linceul teint dans le sang. »

Il a le respect de la fortune, du foyer et de la vie des hommes et condamne ceux qui violent la liberté individuelle au nom d'une liberté supérieure.

Son rêve le plus ardent est la régénération de la France par des moyens pacifiques. Il croit à la suppression définitive des guerres entre grandes nations; il avoue que les suprématies princières ne conviennent plus à nos époques égalitaires; finalement il admet une République, pure, noble, une République de l'intelligence et de la volonté soumise à la révélation divine.

« Puisque nous sommes en République, essayons « d'y rester. Après tout, quand depuis tant de siècles, « on paie de son argent, de son sang, du sang de « ses enfants, les fautes de ses gouvernements, il « est temps, après la plus rude liquidation que nous « ayons eue en ce genre, de reprendre la direction, « le gouvernement et la responsabilité de nous- « mêmes. Les règnes d'un homme sont finis; le « règne de l'homme commence. Assez de princes

« ambitieux, menteurs, incapables ou fous. Nous « ne pouvons pas être plus malheureux que nous « sommes, tant pis : Vive la République !

« La République française, si elle dure dix ans « sans excès et sans discordes, c'est la république « européenne, c'est le monde entier républicain. »

C'est à l'un des moments les plus sombres de notre histoire et malgré l'éloignement instinctif qu'il éprouve pour la formule égalitaire, que Dumas fils jette au peuple cette prédication d'espérance. Il s'illusionnait, hélas ! Malgré sa clairvoyance et son désir de dire la vérité, il était aveuglé encore par sa bonté native et par sa confiance en l'indestructible et souveraine puissance de la patrie française.

II

« La seule voix que l'homme doit écouter est la « voix de Dieu, son maître unique, voix qui vient « d'en haut ; toute autre voix ne peut venir que d'un « des êtres issus ou dépendant de lui, inférieurs à lui « par conséquent, et toute autre voix, venant d'en « bas, ne s'adressera jamais, quelles que soient les « promesses qu'elle fasse, qu'à la partie inférieure de « son être, à celle qu'il a cachée instinctivement parce « qu'elle l'assimilait à la bête. »

C'est dans la préface de *l'Homme-Femme* que Dumas fils écrit ces belles paroles qui pourraient servir d'épigraphe au grand livre de la philosophie universelle. On voit sur quelle base immuable, éternelle, il établit son système moral. Il n'est pas de chemin qui ne ramène à Dieu. Parfois, il identifie la conscience avec le principe divin, mais c'est toujours pour constater en nous une puissance supérieure dont le conseil infaillible peut nous guider sûrement à travers les tristes chemins de la Vie.

« Si nous ne sommes pas avec Dieu au départ, nous

le trouverons à l'arrivée. Il en est de la science et de la philosophie à la recherche de la grande vérité, comme des convois de chemins de fer qui traversent un tunnel en plein jour. L'obscurité est au milieu, mais le jour est aux deux bouts. Quel que soit le côté par lequel on sort, c'est toujours dans la même lumière qu'on rentre. C'est le même Dieu qui est au commencement de la foi et à la fin de la science. »

Il ne se contente pas de croire à l'existence d'un Dieu unique, universellement bon, il répète la parole du Christ avec une foi vive et sincère.

Il écrivit *les Idées de Mme Aubray* par un impérieux désir d'attirer l'attention et même la discussion sur les grands principes de solidarité, de charité, de pardon qui servent de base à la morale de Jésus. Ame chevaleresque, loyale et confiante, Dumas fils professe instinctivement l'amour du prochain et c'est cette vertu qui lui fait aimer les lois évangéliques. Il croit le monde bon au fond :

« Parmi les chrétiens du dehors, il en est un grand nombre qui feraient et font tous les jours très simplement le sacrifice de leur fortune, de leur vie, pour la satisfaction de leur conscience, de leurs idées. Tout le monde veut le bien et le veut sincèrement. Ce n'est pas le désir qui manque, ce n'est pas la persévérance, c'est l'union. »

Donc il y a un défaut dans notre constitution morale. Les hommes ne sont pas unis et la lutte qui nous divise le plus et qui empêche l'humanité de réaliser un idéal de bonté toujours fuyant, c'est la lutte engagée entre les deux sexes.

« Les deux manifestations extérieures de Dieu sont la forme et le mouvement dans l'humanité : le masculin est mouvement, le féminin est forme. De leur rapprochement naît la création perpétuelle ; mais ce rapprochement ne se fait pas sans lutte. — Le mouvement veut entraîner la forme avec lui, la forme veut retenir le mouvement en elle. »

Or, pour que l'harmonie universelle soit trouvée, il faut que l'homme et la femme s'entendent et se soumettent à Dieu, car « la famille se composant d'abord de deux individus, homme et femme, époux et épouse, père et mère, la société se composant des familles, les nations se composant des sociétés, et le monde se composant des nations, avec Dieu au sommet, autour et dedans, il est bien certain que le jour où les individus seront en *Conscience*, le monde sera en harmonie et le ciel et la terre ne feront qu'un. *Amen !* »

Et le moyen?

Dans ses pièces et dans ses préfaces, Dumas fils s'efforce d'indiquer d'une façon bien précise les devoirs de la femme et ceux de l'homme. La femme veut surtout un maître juste et doux. Elle veut être dominée, conduite et elle subira l'homme, dont elle ne saurait se passer, n'étant que *forme*. C'est dans le champ de l'amour que les deux êtres vont se rencontrer, se fondre ensemble ou s'exterminer. Il s'agit pour l'homme, lorsqu'il traverse cette épreuve, de savoir s'il va s'y retremper ou s'y perdre, car l'amour donne à la fois la vie et la mort.

« La Femme y naît par ce qu'elle reçoit, l'Homme y meurt par ce qu'il donne, s'il ne reprend pas tout de suite son mouvement ascensionnel, s'il ne fixe pas la Femme dans la maternité, c'est-à-dire dans sa fonction et dans sa destinée, s'il ne rentre pas enfin en possession de son action souveraine dans laquelle il ne demande pas mieux que de l'entrainer au nom de l'Idéal commun. »

Dumas fils accorde la suprématie à l'homme ; il ne conçoit point l'égalité des sexes telles que la rêvent aujourd'hui les apôtres du féminisme. Malgré toute sa tendresse raffinée à l'égard de la femme, il ne peut s'empêcher de la traiter un peu en protecteur indulgent et résigné. Il la croit au fond imperfectible. Certes, il déclare que les vraies femmes transformeraient l'humanité si elles étaient utilisées ; mais où les

trouver? Estime-t-il autant les femmes qu'il les aime? Ecoutez ces aphorismes et jugez :

« Cet X charmant qu'est la femme. — Les femmes ne se rendent jamais au raisonnement, pas même à la preuve; elles ne se rendent qu'à l'émotion ou à la sensation. — Si l'on dit à la femme qu'elle n'a pas à se plaindre, qu'elle est toute-puissante, etc., elle pleure et vous montre les lois; si on la déclare inférieure à l'homme et qu'on nie sa puissance, elle rit et vous montre les mœurs. — Les femmes lèvent la tête, elles sont les sauterelles dont parle Moïse. »

Ne trouvez-vous pas ce langage d'une tendresse un peu bien ironique? Dumas fils est l'Ami des Femmes, mais il sait que pour se faire aimer profondément et à jamais, il faut se faire craindre.

Il redoute pour cela les théories philosophiques nouvelles qui affranchissent la femme de toute obligation vis-à-vis de l'homme; il redoute le moment où tout le féminin libéré de l'oppression et de l'animalité, affamé lui aussi de la liberté, de jouissance et d'idéal vague, va se jeter sur nos sociétés abâtardies, épuisées, anémiques, avec toutes les énergies accumulées pendant des siècles.

Dès à présent « il est des lieux où la femme se sépare et veut se passer complètement de l'homme. Convaincue qu'il ne veut pas la seconder dans sa renaissance et qu'elle est son égale en intelligence et en force, elle cherche sa fonction en dehors de lui. Elle se dérobe alors à sa mission d'amante, d'épouse et de mère, elle supprime ou asservit son organe le plus impérieux (à moins qu'elle ne lui fasse, au nom de la libre-pensée et de la loi de nature, les concessions physiques qu'il réclame); elle met une culotte; elle s'extrait de sa base; elle gonfle son cœur comme un ballon; elle monte dans sa tête comme Mme Malborough dans sa tour, et, ne voyant rien venir, elle part toute seule à la conquête d'elle-même sur la première Rossinante venue. La voilà poursuivant les

moutons, combattant les moulins, escaladant les tribunes des salles de conférences, fondant des journaux, soulevant les grosses questions qui ont écrasé les plus rudes athlètes, revisant les codes, combattant les institutions où la société et la religion l'enferment et l'annihilent, dit-elle, enfin, combattant l'homme, loyalement j'en conviens, de face et de haut. C'est Héloïse se faisant Abélard, ce qui n'est pas très difficile à un certain moment. »

La femme doit être libre, c'est le seul moyen de la rendre inoffensive; mais elle doit s'associer à l'homme pour devenir quelqu'un.

En dehors de l'homme, la femme n'agit pas, elle s'agite. C'est une cane qui pond sans que le canard s'en soit mêlé. L'émancipation de la femme par la femme est une des joyeusetés les plus hilarantes qui soient nées sous le soleil. Le véritable moyen d'émancipation pour la femme c'est le mariage, « l'institution admirable qui reste un de nos derniers moyens de moralisation. »

Le mariage est le moment solennel et décisif de la lutte entre le masculin et le féminin. De là dépend le bonheur. On ne trouvera pas l'amour autre part que dans le mariage : il n'est que là, parce que là seulement il y a estime. Or, l'amour sans l'estime ne peut aller bien loin ni s'élever bien haut. C'est un ange qui n'a qu'une aile.

« Marie-toi donc dans n'importe quelle classe, pourvu que celle que tu épouseras soit croyante, pudique, laborieuse, saine et gaie, sans ironie. N'épouse jamais une fille railleuse. La raillerie, chez la femme, est symptôme d'enfer. Connais bien les parents. Tels parents, tels enfants, toujours ! Lorsqu'il y a exception à cette règle, l'exception n'est qu'apparente ; on a mal observé. Garde-toi d'imposer à ta femme la maternité, fais-la lui d'abord comprendre et désirer. Utilise-la souvent, mais respecte-la toujours dans sa forme ; ne la glorifie que dans sa valeur d'épouse et

dans sa fonction de mère ; mais qu'elle soit mère dans le grand sens du mot, et qu'elle le soit le plus souvent possible. Les nombreux enfants d'une mère comme elle et d'un père comme toi, c'est non seulement la bénédiction de la famille, c'est l'exemple, et l'exemple vaut mieux que la leçon, sans doute parce qu'il est plus difficile à donner. — Sois aussi irréprochable toi-même que tu demandes à ta compagne de l'être, afin de ne lui causer aucun chagrin et de ne lui fournir aucune excuse. Initie-la loyalement à ta destinée humaine et divine, afin que, si tu viens à mourir avant que tes enfants soient capables de se diriger eux-mêmes, elle n'ait pas besoin d'un autre homme pour cette direction, et qu'elle se constitue mère et père, le plus haut grade auquel puisse arriver la femme mise et développée en sa valeur. — N'oublie pas qu'en la prenant pour aide tu t'engages à être pour elle époux, ami, frère, père et prêtre. »

Si l'homme a rempli scrupuleusement ses engagements et que la femme, pour exprimer sa reconnaissance, prostitue son nom, il faut la supprimer. « Tue-la », a dit Dumas fils dans sa préface de *l'Homme-Femme*, et il a mis le conseil en œuvre et en action dans *la Femme de Claude*.

Ne croyez pas que son arrêt soit inspiré par une confiance aveugle en l'homme. Il sait que le « masculin » est la plupart du temps incapable et indigne de ce gouvernement et de cette autorité que lui accorde la nature. Sur cent femmes coupables, il y en a quatre-vingt-cinq qui le sont de la faute de leurs maris. Dumas fils est donc partisan du divorce autant qu'il est partisan du mariage ; la femme incomprise par tel homme peut devenir l'associée parfaite et idéale de tel autre.

La prostitution n'est qu'une conséquence logique du désaccord régnant entre les deux sexes, du peu de respect que l'on accorde au mariage, où la vertu n'est plus considérée comme le plus sérieux des capitaux.

« Quand un peuple qui a trouvé le moyen de se faire appeler le peuple le plus brave, le plus chevaleresque, le plus spirituel de tous les peuples est assez hypocrite, assez lâche et assez stupide pour permettre que des milliers de filles jeunes, saines, belles, dont il pourrait faire des auxiliaires intelligentes, des compagnes fidèles, des mères fécondes, ne soient bonnes qu'à faire des prostituées avilies, dangereuses, stériles, ce peuple mérite que la prostitution le dévore complètement et c'est ce qui lui arrivera. »

Il constate avec une surprise triste les progrès de cette gangrène. La femme a retourné l'autel pour en faire une alcôve. Elle a remplacé le Dieu par je ne sais quelle guillotine dorée et elle exécute l'homme au milieu des rires et des danses. Jadis la prostitution restait discrète; aujourd'hui elle s'étale triomphalement. *La Dame aux Camélias* ne pourrait plus être écrite: l'auteur avoue que son récit n'est plus qu'une légende. Il s'indigne et se révolte contre l'odieuse tyrannie de ce vice. Dans une vision apocalyptique, il voit l'énorme Bête — qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des cheveux d'un ton de métal — incarnation nouvelle de la femme et force destructrice de l'humanité.

Une grande partie de son théâtre nous montre les mouvements et les tentatives de la prostitution, d'abord dans les mondes interlopes par lesquels elle a commencé, puis dans les mondes supérieurs où lui-même l'a vue s'introduire. Après Mme d'Ange du *Demi-Monde* et Albertine de Laborde du *Père Prodigue*, qui n'avaient pu attaquer la famille que du dehors, il montra Iza de *l'Affaire Clémenceau*, Mme de Terremonde de *la Princesse Georges* et Césarine de *la Femme de Claude*, essayant de détruire la vertu pure de leurs maris ou de leurs amies.

Prostitution et adultère sont presque synonymes pour lui :

« Le jour où vous vous donnez, madame, vous êtes

inférieure à la courtisane, vous commettez une action aussi honteuse qu'elle, mais plus bête, car elle y gagne quelque chose, ne fût-ce qu'un morceau de pain, et vous y perdez tout, l'estime des autres, votre propre estime et celle de votre amant. »

« Mais pourquoi l'homme déshonore-t-il si facilement la femme — mariée ou vierge?

« Parce que rien ne protège la femme !

« Pourquoi abandonne-t-il si facilement l'enfant qu'il a fait à une femme?

« Parce que rien ne protège l'enfant.

« Quelle est la raison sans réplique que la femme la plus dégradée peut donner de sa dégradation? Un premier homme.

« Protégez la femme contre l'homme et protégez-les ensuite l'un contre l'autre. Mettez la recherche de la paternité dans l'amour, et le divorce dans le mariage. »

Telles sont les conclusions auxquelles aboutit Dumas fils après avoir examiné les multiples causes de la la prostitution et de l'adultère, qui entraînent tous deux la dépopulation et la décadence de la France. L'enfant naturel est aussi — logiquement — l'objet de toute sa sollicitude. *Le Fils Naturel* est venu prouver combien la masse était d'accord avec lui pour réparer une bonne fois cette iniquité sociale.

Nous aura-t-il amélioré par ses leçons nombreuses et si bien choisies? Son rêve n'en a pas conçu la possibilité et c'est avec une douloureuse amertume qu'il écrit ces mots :

« Je n'ai pas le chimérique espoir ni le fol orgueil d'espérer quoi que ce soit aux choses qui m'entourent...

« Vous trouvez que ça peut aller *comme ça*, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible? *Va bene!* Amusons-nous! Vive l'amour! Laissons la femme faire ce qu'elle fait, et, dans cinquante ans au plus, nos neveux (on n'aura plus d'en-

fants, on n'aura plus que des neveux), nos neveux verront ce qui restera de la famille, de la religion, de la vertu, de la morale et du mariage dans votre beau pays de France, dont toutes les villes auront de grandes rues, et dont toutes les places auront des squares, au milieu de l'un desquels il sera bon d'élever une statue aux Vérités inutiles. »

III

Nous avons passé en revue toutes les idées que Dumas professa et défendit avec une chaleur passionnée jusqu'au dernier soupir. Il eut le courage, dans notre époque troublée, d'élever tout un système d'éducation morale à la façon des philosophes de l'antiquité. Je n'aurais garde de faire de lui, par amour des rapprochements, un pythagoricien, ni un stoïcien... Mais voyez son suprême mépris pour nos raffinements intellectuels, voyez son profond amour pour tout ce qui respire la sincérité, la loyauté, la santé de l'âme, et dites s'il n'appartient pas à la grande famille des Sages, dont l'unique souci fut l'amélioration de l'humanité.

Je m'imagine très bien que, dans l'avenir, Dumas fils se dégagera de la foule des écrivains de notre temps, comme celui qui exerça, par la constante vérité de ses leçons, la plus grande action morale sur ce XIXe siècle, si tourmenté et si avide de jouissances. Il renouvela même, peut-on dire jusqu'à un certain point, la philosophie des masses par les grandes idées qu'il jeta dans le public et sur lesquelles s'appuya tout son théâtre : l'établissement du divorce, la protection aux enfants naturels, la recherche de la paternité. Sur plusieurs points on le sait — le divorce entre autres — la législature finit par lui accorder raison.

Quoique invariablement attaché à quatre ou cinq

principes fondamentaux d'une philosophie très pratique, Dumas ne niait point que d'autres rêves que les siens avaient leurs mérites alors même qu'il lui arrivait de ne pas envisager, du premier coup, leur portée moralisatrice.

Nous l'avons vu se moquant des revendications féministes ; il accordera plus tard que les femmes ont le droit de voter.

« La meilleure de toutes les raisons est qu'il n'y a aucune raison pour que les femmes ne votent pas comme les hommes. »

Mais c'est bien un des seuls problèmes sociaux sur la solution desquels Dumas change d'avis dans l'espace de près d'un demi-siècle. C'est une des rares concessions qu'il ait faite à ses propres doctrines. Il agit, du reste, avec une entière franchise et surtout une entière indépendance et si son opinion varie sur cette question de l'émancipation de la femme, c'est que loyalement il a reconnu avoir eu tort. Son irréductible honnêteté autorise ce revirement.

« Je suis, a-t-il dit dans sa *Lettre à M. Naquet*, un des rares hommes en France tenant une plume, qui sait? peut-être le seul, qui puisse absolument dire tout ce qu'il pense, ou se taire quand il ne veut pas parler, sans avoir à rendre compte à qui que ce soit de ses paroles ou de son silence. Je n'ai pris d'engagement avec personne, avec rien. Je n'appartiens ni à un parti, ni à une école, ni à une secte, ni à une ambition, ni à une haine, ni à une espérance. »

Le dernier mot est de trop; il a beaucoup espéré et tout son théâtre et toutes ses préfaces disent assez combien son apostolat pour notre amélioration intérieure fut fervent et inlassable. Quant à la haine, certes elle n'entra pas dans son cœur pour devenir passion grossière; mais il eut, si l'on peut dire, des haines transcendantales.

Il malmena assez fort la magistrature, parce qu'elle était la Défense active et implacable d'un Code contre

lequel se dirigeaient ses principales attaques. Il ne voulait obéir qu'aux lois de la nature, antérieures à celles du légiste. Mais cette Défense, il savait qu'elle devrait céder elle-même le jour où l'Idée, incarnée dans ses pièces, serait dispersée dans la foule toute puissante. Toujours en parlant du divorce — avant le vote de 1883 — voici ce qu'il annonce :

« Les jurés et les magistrats seront sifflés, hués, maltraités peut-être. Notre magistrature, *que l'étranger nous envie*, sera compromise ; notre belle institution du jury, soit qu'elle reste dans la sentimentalité, soit qu'elle tourne à la résistance, sera traitée d'institution caduque et grotesque ; personne ne voudra plus être juré, pas même l'auteur du manifeste qui nous occupe et la réforme, depuis longtemps nécessaire, obstinément refusée, se fera, comme, hélas ! se font chez nous toutes les réformes, par la violence et les excès. »

On remarquera toujours chez Dumas fils ce penchant très accusé à vouloir donner à ses discours une allure prophétique. Il faut, du reste, lui reconnaître le don de distinguer sûrement, parmi plusieurs questions sociales, celle qui agitera le plus l'avenir. Il suffit de lire, pour s'en convaincre, les pages qu'il écrivit sur la science, cette religion de l'avenir, puis celles qu'il consacra à « l'âme des foules. » Il s'est arrêté même avec une certaine complaisance à cette dernière idée ; il voyait grandir cette nouvelle force aveugle inconsciente : la *collectivité*, dont le suffrage universel est devenu, en quelque sorte, le symbole.

« Le suffrage universel est un roi ; c'est le nôtre. Seulement c'est un roi avec des millions de bras, un ventre, pas de tête et une couronne dessus ; quelque chose comme un crabe ; ça marche tout de travers. » Admirable vérité !

Ce qui domine toute la philosophie de Dumas fils, ce qui s'en dégage avec persistance, c'est une bonté chevaleresque, noble, une bonté vaillante, pleine de

confiante humeur. Il semble qu'on se réchauffe au contact d'un cœur généreux, d'une amitié très sûre, en lisant ses préfaces. Je ne relève dans tous ses écrits que trois pages — admirables de profondeur, de vérité et d'inspiration philosophique — où il se laisse aller au découragement du fataliste. Lui qui souhaitait et espérait sincèrement une époque d'égalité morale sociale et légale, lui qui croyait au progrès de l'Idée et à la perfectibilité incessante de l'Homme, il a reconnu, dans un langage qui semble inspiré de celui de l'*Imitation de Jésus-Christ*, la vanité des efforts terrestres pour atteindre le bonheur.

« Ce qui fait le malheur de l'être humain, en dehors de la misère et de la maladie natives, c'est qu'il met son bonheur dans les choses périssables, lesquelles, en se désagrégeant par la loi des épuisements et des métamorphoses, laissent dans le vide, dans la stupeur et dans le désespoir, ceux qui se sont attachés à elles. Tout être qui ne s'attache qu'aux choses éternelles ne connaîtra pas ce malheur-là. De là cette sérénité des religieux et des grands philosophes; de là leur mépris bienveillant, charitable et doux pour les infortunes humaines dont ils ont trouvé la cause dans les erreurs et les faiblesses du petit désir humain. »

Ce qui n'apporte point de déception, c'est l'amour exclusif, sans calcul, de l'art. Dumas fils a passionnément aimé son art, au-dessus de toute chose, au-dessus des ambitions terrestres même; rien n'était pour lui supérieur à la destinée de l'écrivain, rien, si ce n'est la mission du prêtre. Et c'est dans la préface du *Fils naturel* que nous allons trouver les lignes qui résument les plus nobles et les plus intimes croyances du merveilleux artiste :

« Nous sommes plus puissants que la guerre, car nous ne détruisons pas, nous créons, et nul, fût-il César ou Charlemagne, ne peut nous reprendre nos conquêtes. Au contraire, plus on nous envahit, plus on nous étend ; plus on nous pille, plus on nous enri-



Cabinet d'Alexandre Dumas fils à Marly

chit; plus puissants que la politique, car nous ne devons dire que la vérité, car nous ne relevons pas des événements et ne dépendons pas des faits; plus puissants que la presse, car nous avons le relief, la couleur, la répétition quotidienne, régulière, animée de notre pensée, nous avons la parole, le regard, le geste, l'action, la vie en un mot, et tous les sens de l'homme nous sont ouverts; plus puissants enfin que l'éloquence elle-même, car notre corps n'est pas forcé de se transporter là où nous voulons parler; nous nous distribuons à l'infini, nous substituant à nous des centaines de personnages, des milliers d'interprètes, et nous avons sous nos doigts le clavier humain, depuis le rire le plus insensé jusqu'aux larmes les plus amères. Une seule puissance nous est supérieure — la religion, parce qu'elle ne traite que du côté divin de l'homme et ne l'entretient que de ses aspirations sublimes, profondes — et dernières. »

LE THÉATRE

*Raconter les pièces de Dumas fils me paraît superflu alors que tout le monde les a vu jouer ou les lit. J'ai donc préféré rechercher, à propos de ces pièces, ce qui pourrait intéresser, parmi ce qui est inconnu, c'est-à-dire en dehors des préfaces. Cela, je l'ai trouvé dans les notes de l'*Edition des Comédiens, *tirée par Dumas fils à 99 exemplaires, non mis en vente et distribués à des amis et, plus tard, réunies en plaquette tirée à cent exemplaires. Les détails qui suivent, auxquels j'ai ajouté quelques souvenirs personnels, sont donc presque tous puisés à cette source dont cent quatre-vingt-dix-neuf personnes avaient seules jusqu'ici la clef.*

CHAPITRE III

LA DAME AUX CAMÉLIAS

Au mois de septembre 1844, Dumas fils, au retour d'une visite au château de Monte-Cristo, entra, un soir, au théâtre des Variétés, en compagnie de son ami Eugène Déjazet.

Dans une avant-scène du rez-de-chaussée, celle de droite, se tenait une femme, célèbre alors par sa beauté, Marie Duplessis. Derrière elle, le vieux comte russe S...De sa loge, Marie Duplessis faisait des signes à une opulente personne qui se trouvait dans la loge en face. C'était une certaine Clémence P..., modiste sur le boulevard de la Madeleine, cité Vindé, dans la maison mitoyenne de celle que Marie Duplessis habitait.

Depuis longtemps, Dumas fils désirait connaître Marie Duplessis. Eugène Déjazet connaissait Clémence P..., il fut convenu qu'après le théâtre, on irait chez Clémence et que, si le comte S... ne reconduisait Marie que jusqu'à sa porte, on monterait chez celle-ci.

Ce fut ainsi que cela se passa. On soupa et au milieu du souper, Marie Duplessis fut obligée de quitter la table, prise d'une toux violente.

Tels furent les débuts des relations de Dumas fils avec Marie Duplessis. Voilà la scène d'où naquit *La Dame aux Camélias*, dont les personnages ont déjà été reconnus.

Dans la réalité, seulement, Marie Duplessis mourut

pendant le voyage en Espagne de Dumas fils avec son père. Et voici quelques-uns des vers qu'il adressait à son souvenir :

J'ai rouvert les rideaux qui, faits de satin rose,
Et voilant, au matin, le soleil à demi
Permettaient seulement ce rayon qui dépose
Le réveil hésitant sur le front endormi.

Mais, vous, toutes les nuits éclairée à sa flamme,
Vous regardiez le feu dans le foyer courir ;
Car le sommeil fuyait de vos yeux, et votre âme
Souffrait déjà du mal qui vous a fait mourir.

Maintenant vous avez parmi les fleurs, Marie,
Sans crainte du réveil le repos désiré ;
Le Seigneur a soufflé sur votre âme flétrie
Et payé d'un seul coup le sommeil arriéré.

La pièce de *La Dame aux Camélias* fut écrite dans l'été de 1849, en huit jours. Le deuxième acte a été écrit en cinq heures.

Avant de se décider à faire cette pièce, Dumas avait donné à M. Antony Béraud l'autorisation de tirer une pièce du roman. Et le produit le plus bizarre était sorti de ses mains.

Il devait y avoir un prologue où on aurait vu la fille du duc mourir de la poitrine, et c'eût été la même actrice qui eût joué la fille du duc et Marguerite.

Un acte se serait passé chez Nichette, avec scènes d'étudiants et rondes, musique de Pilati. Dumas fils ne put jamais rien faire de ce travail pour lequel Antony Béraud partagea les droits d'auteur de *La Dame* pendant 250 représentations, au bout desquelles, Béraud étant mort, Dumas fils put racheter ses droits à sa veuve.

La pièce, faite par Dumas fils et approuvée (voir la Biographie) par son père, fut lue au Théâtre-Historique, où elle fut accueillie par des applaudissements unanimes et les larmes des acteurs et actrices. Parmi

celles-ci se trouvait une pauvre fille, Mathilde Guizolphe, qui devait jouer Olympe. Elle était malade de la poitrine aussi, le savait et avait acheté le lit de Marie Duplessis, dans lequel elle mourut...

Quinze jours après la lecture de la pièce, le Théâtre-Historique ferma. La Gaîté et l'Ambigu refusèrent l'ouvrage. Le Vaudeville le prit mais... ferma ! M. Lecourt, successeur de Paul Ernest, qui avait « fermé », rendit le manuscrit. Dumas fils le porta au Gymnase, où Montigny le refusa.

Puis eut lieu une lecture chez Déjazet, sans résultat, un projet de lecture chez Rachel qui échoua parce que Rachel préfera aller, le soir même du rendez-vous, faire une partie de loto ! Et Dumas fils, très découragé, rendait de mélancoliques visites à la tombe de Marie Duplessis, visites au retour desquelles il s'enfermait pour pleurer.

Un jour, passant sur le boulevard, il s'entendit appeler. C'était Bouffé, non point l'acteur, mais le directeur de théâtre. Et Bouffé lui dit :

— Vous avez une pièce qu'on me dit très bien. Convenons d'une chose. Lecourt, du Vaudeville, est incapable de se tirer d'affaire tout seul. Avant six mois il m'appellera à son aide. Promettez-moi de me garder votre pièce six mois et je vous la joue aussitôt que je serai directeur.

Le marché fut conclu. Et il fut tenu.

Par quelles péripéties cette œuvre allait passer avant de voir le feu de la rampe, la préface de l'édition populaire le raconte.

Donnons des détails moins connus.

L'un des censeurs qui avait interdit la pièce s'appelait M. de Beaufort.

Dumas fils, étant allé lui demander les raisons de l'interdiction, reçut cette réponse :

— C'est par intérêt pour votre père et pour vous. Il ne faut pas que le fils d'Alexandre Dumas débute par une œuvre à scandale.

M. de Beaufort assista à la première et fut un de ceux qui applaudirent le plus. Et, quelques années plus tard. devenu directeur du Vaudeville, il fut sauvé de la faillite par une reprise de *La Dame aux Camélias!*

On sait que la pièce fut créée par Mme Doche et par Fechter. Dumas fils eut avec celui-ci une scène assez curieuse.

Il n'avait cessé de demander à Fechter, aux répétitions, de jeter Mme Doche par terre, après l'aveu qu'elle aime Varville, et de lever la main sur elle. Fechter s'y était toujours refusé. Dumas fils insistait toujours, si bien que la veille de la première Fechter lui répondit :

— Tout ce que vous voudrez, après tout; comme la pièce n'ira pas jusque-là, ça m'est bien égal.

Or, dès le premier acte, le succès fut éclatant. Il alla croissant, si bien qu'au quatrième acte Fechter, se rappelant tout à coup la prière de Dumas, exécuta le mouvement. Mais Mme Doche, n'étant pas prévenue résista; il y eut lutte... surtout lorsque les protagonistes furent rentrés dans la coulisse! Et Fechter ne trouva pas d'autre réponse que : *C'était la volonté de l'auteur!*

Dumas avait offert le manuscrit de sa pièce à l'éditeur Tresse, pour quinze cents francs, qui le refusa. Dumas le vendit cinquante francs à MM. Giraud et Dagneaux, qui en tirèrent en quelques semaines 20,000 exemplaires.

Quant aux droits d'auteurs Dumas voulut les vendre pour cinq mille francs. Il ne trouva jamais acquéreur. Heureusement!

DIANE DE LYS

J'ai déjà dit, dans la Biographie, comment, à la suite de quelle aventure personnelle, Alexandre Dumas fils fut amené à écrire *Diane de Lys*.

Je n'ai donc pas à y revenir.

Cette pièce fut interdite par la censure comme la première, et avec moins de motifs encore.

Il y avait évidemment quelque vengeance de M. Persigny, qui s'était opposé à la reprise de *La Dame aux Camélias* et avait dû céder aux revendications de M. de Morny.

M. de Persigny avait aussi un autre motif de vengeance. La cantate impériale pour être exécutée à l'Opéra le 15 août 1852 avait été commandée à Gounod pour la musique. On demanda les paroles à Dumas fils.

Celui-ci refusa de les écrire, déclarant que lorsque la France possédait quatre poètes comme Lamartine, Hugo, Musset et Béranger, c'était à eux qu'elle devait s'adresser.

On insista, vainement. Ce fut surtout Nestor Roqueplan, directeur de l'Opéra, qui fut chargé d'insister. Et cette insistance se termina ainsi :

— Enfin, voulez-vous, oui ou non?

— Non.

— Eh bien! eh bien... vous avez raison.

La pièce étant interdite, voici la lettre que Dumas fils écrivit à l'Empereur :

Sire,

Chaque fois qu'un écrivain consciencieux a vu son œuvre défendue par une censure préventive, il en a appelé à l'autorité directe et absolue du roi.

C'est ainsi que Tartufe *a pu arriver à la scène; c'est ainsi que le* Mariage de Figaro *a été joué.*

Je ne suis ni un Molière ni un Beaumarchais, mais il ne m'est pas interdit d'essayer de le devenir, d'autant plus que je trouve déjà sur mon chemin les obstacles qu'ils ont rencontrés. Ma première pièce La Dame aux Camélias, *arrêtée par la censure et jugée par elle impossible, a déjà été jouée cent vingt-quatre fois et Votre Majesté elle-même a sanctionné une fois par sa présence le succès de ce début.*

J'ai écrit une seconde pièce, qui représente un travail de six mois, et les censeurs, les mêmes qui ont défendu la première, défendent encore celle-ci. J'ai déjà eu raison une fois contre leur opinion; ma conviction est qu'ils se trompent encore. Malheureusement, l'interdiction est formelle et n'a d'appel qu'auprès de Votre Majesté. Je me permets donc de m'adresser à Elle, convaincu qu'Elle est disposée à protéger tout écrivain sincère et àdonner à l'art une indépendance dont les véritables artistes n'abusent jamais.

Je suis l'héritier d'un des premiers noms littéraires de ce temps, j'ai tout intérêt à continuer ce nom de mon mieux, et je déclare avec confiance que mon œuvre ne renferme aucune des intentions immorales que la censure me prête. Seulement, je crois que la censure oublie trop que le théâtre est destiné, s'il peut servir à quelque chose, à donner des leçons tout en donnant des exemples, et qu'il ne peut être original et grand qu'à la condition de représenter franchement, avec leurs correctifs indispensables, toutes les nuances des passions, des ridicules et des vices.

C'est ce que nos maîtres ont pensé; c'est ce que, bien l'un d'eux, je me suis cru autorisé à penser aussi; c'est avec cette conviction que j'ai exécuté une première pièce; c'est dans ces idées, je l'avoue, que j'ai écrit la seconde.

Votre Majesté voudra-t-elle m'accorder la protection que je me permets de lui demander et qui peut avoir une si heureuse influence sur ma carrière?

Si mon drame échoue devant le public, la faute en sera à l'auteur que Votre Majesté aura tout fait pour encourager; s'il réussit, ce sera à l'auteur de n'oublier jamais qu'il aura dû ce succès à Votre Majesté.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

L'Empereur fit simplement répondre qu'il lui était impossible de revenir sur les motifs de la décision prise.

Il faut croire que ces motifs n'étaient pas bien sérieux, car huit mois après, Dumas fils ayant modifié légèrement deux ou trois passages, la pièce fut rendue et jouée, le 15 novembre 1853.

LE DEMI-MONDE

De même que *La Dame aux Camélias* et *Diane de Lys*, *Le Demi-Monde* fut pris par Dumas sur le vif de sa propre existence. Les salons qu'il a synthétisés sous ce titre, en prenant pour type celui de Mme de Vernières, il les connut et les fréquenta. On n'a qu'à lire à ce sujet la préface du *Demi-Monde* dans l'édition populaire.

Ce dont il ne se cache pas, par exemple, dans « l'Édition des comédiens », c'est qu'Olivier de Jalin c'est lui-même et que celle qu'il a appelée Suzanne d'Ange, il l'a connue et, autant qu'on dit ces choses-là, aimée.

Ce qu'est ce type de la baronne d'Ange, un trait supplémentaire va nous le dire.

Dans la réalité, elle était bien plus romanesque qu'elle ne l'est dans la pièce. Ayant dépassé la quarantaine, elle recevait encore les hommages intéressés de quelques jeunes hommes que sa célébrité attirait. L'un d'eux, plus naïf que les autres, la pressait vivement. Et, pour toute réponse, elle affectait une grande lassitude, un grand dégoût de l'amour, mélangés de dévotion, naturellement.

Un soir pourtant elle fit sa confession. Et elle déclara au jeune homme que, seule, quelque aventure romanesque la tenterait encore, par exemple un enlèvement en berline, par des hommes masqués, pour

être conduite dans quelque mystérieuse maison où l'amoureux l'attendrait.

Le lendemain, elle était enlevée selon ce désir. A peine était-elle montée dans le fiacre qui devait la conduire au bal, que ce fiacre — ô stupeur ! — partit au galop, l'entraînant vers les boulevards extérieurs.

Là, quatre hommes masqués l'attendaient et la firent monter dans une berline attelée de quatre chevaux et l'emportèrent dans l'inconnu.

Elle commença à comprendre, mais comprit bien mieux lorsqu'elle s'aperçut que les chevaux faisaient tinter quelques grelots. Elle se rassura alors, mais ravie, continua à jouer la comédie de la frayeur.

Une heure après elle débarquait à Asnières — ô honte ! — dans une petite maison où de joyeux convives et l'interlocuteur de la veille l'attendaient.

La maison était confortable, l'amoureux galant. L'histoire dit même qu'elle lui resta longtemps fidèle. L'âge, d'ailleurs, l'y engageait.

On peut lire dans la préface de l'édition populaire les diverses péripéties par lesquelles passa *Le Demi-Monde* avant d'être autorisé par la censure. Ajoutons-y quelques détails.

Lorsque Dumas fils avait remis son manuscrit à Fould, il avait prié celui-ci de ne le communiquer à personne.

Pourtant, un jour, Dumas fils rencontra le prince de La Tour d'Auvergne qui lui dit :

— Vous avez mis un joli mot à propos de ma famille, dans votre ouvrage.

— Comment le savez-vous ?

Le prince lui raconta alors que l'Empereur avait ordonné que communication de la pièce lui fût faite.

Et une lecture avait eu lieu au château, lecture faite par M. Vieillard et par le prince de La Tour d'Auvergne.

— Et quelle a été l'impression ?

— Très mauvaise !

Dumas fils était sauvé. On sait, en effet, que sa pièce était réclamée par le Théâtre-Français, auquel, pourtant, il préférait le Gymnase. Du moment que l'Empereur n'approuvait pas son œuvre, le Théâtre-Français devenait impossible.

Le succès de l'ouvrage fut, à la première, considérable. C'était une révolution dans ce théâtre que cette pièce, révolution dans le genre de celle que fit, il y a dix ans, le Théâtre-Libre. L'Empereur vint à la seconde représentation et comme Montigny demandait à Sa Majesté quelles observations elle avait à faire :

— Il me semble que la représentation n'est pas tout à fait conforme au manuscrit dont nous avons eu connaissance.

— On a fait des changements, mais si peu considérables !...

En réalité ils avaient été très grands.

C'était la première fois que Mme Rose Chéri, femme du directeur Montigny, jouait un rôle de femme galante. Cela froissait beaucoup ce pauvre Montigny, qui faisait tous ses efforts pour empêcher Rose Chéri de pousser trop au naturel son personnage. Dumas fils tenait bon et c'était une lutte épique, lutte dans laquelle Dumas fils tenait bon, soutenu d'ailleurs par son interprète qui, derrière son mari, lui faisait signe de ne pas céder.

L'un des plus gros effets de cette pièce fut son dénouement. On sait qu'Olivier, feignant d'être blessé et d'avoir tué Raymond, revient proposer à Suzanne de fuir avec lui. Elle accepte et à ce moment Olivier se relève, appelle Raymond en s'écriant : « Vous avez perdu, ma chère, vous devez un gage. »

Ce dénouement où le public est trompé pendant quelques minutes fut longtemps discuté pendant les répétitions. Dumas fils s'obstina et l'événement prouva qu'il avait raison.

Dumas père était revenu exprès de Bruxelles pour voir la pièce dont il ne connaissait pas un mot. Lorsque

cette dernière scène arriva, il donna un coup de genou à son fils avec effarement et lui dit tout bas :

— C'est là ton dénouement ?

— Tu vas voir !

Il vit et fut, avec tout le public, enthousiasmé.

Tous les créateurs du *Demi-Monde* sont morts aujourd'hui, presque tous avec des fins tragiques. Je citerai seulement celle de Mlle Laurentine, qui créa Marcelle.

A la suite d'un chagrin d'amour, elle tomba, dit-on, en léthargie et fut enterrée vivante. Des bruits d'empoisonnement ayant couru, on fit une exhumation et l'on trouva, assure-t-on, la pauvre fille la tête tournée vers l'épaule droite et cette épaule à moitié dévorée.

On sait enfin la triste fin de Rose Chéri, morte d'un mal pris au lit de son fils malade, lequel mourut à vingt-deux ans de la rage.

Montigny mourut en 1880.

LA QUESTION D'ARGENT

Après le triomphe du *Demi-Monde*, il ne pouvait plus guère être question de censure pour les pièces de Dumas fils.

Aussi *La Question d'Argent* n'a-t-elle pas d'histoire antérieure à sa représentation.

En revanche elle en eut après. Dumas fils a cru devoir la supprimer de sa préface populaire qui n'est qu'un admirable hors-d'œuvre. Elle est pourtant intéressante à raconter. *Le Constitutionnel* de 1857 et *La Presse* de 1868 la contiennent d'ailleurs.

Il s'agit de la polémique de Dumas fils avec Mirès, le fameux banquier.

Mirès, en 1857, était dans toute la splendeur de ses succès financiers. Ses ennemis, et ils étaient nombreux, répandirent malicieusement le bruit que Dumas fils avait voulu le peindre dans Jean Giraud.

Et le numéro du *Constitutionnel* du 17 février 1857 contenait une longue lettre de Mirès à Dumas fils.

Dans cette lettre, Mirès se gardait bien de se reconnaître dans le personnage de Jean Giraud. Il était bien trop spirituel pour cela. Mais il faisait le procès de *La Question d'argent* en reprochant à Dumas de n'avoir pas compris la nécessité de l'agiotage, qui est le marché de l'argent, sans lequel les grandes entreprises industrielles n'existeraient pas.

« Frappé, disait-il, du rôle et de l'importance que la spéculation a prise dans notre société, vous avez voulu donner une leçon de haute morale en mettant la richesse acquise dans l'enceinte de la Bourse, en opposition marquée avec la richesse acquise par le travail en dehors de la Bourse, en inspirant de l'admiration et du respect pour celle-ci et de l'éloignement pour celle-là. »

Cela n'était pas si mal compris... Et Mirès combattait cette idée en faisant valoir les nécessités de l'agiotage.

« Le capital est une matière première, la principale, l'indispensable, et, à cette matière première, comme à tout autre, il faut un marché. Ce marché c'est la Bourse... Par l'association, le capital aggloméré, on défriche, on cultive, on rend les fleuves navigables... on améliore le bien-être des masses, en un mot on moralise, on civilise. »

Et il ajoutait : « Si des fortunes, comme celle de Jean Giraud, se sont élevées par l'agio seul, aux dépens d'autres fortunes, c'est là un mal, mais impossible à éviter, étant donné que toute médaille a son revers. En tout cas, mal infime auprès de celui qu'amènerait la suppression du marché de l'argent.

« Ces idées grandes et justes, vous les avez méconnues, mon cher Dumas ; le peu que vous avez hasardé dans un passage de votre œuvre sur le rôle de l'argent me paraît à la fois inexact et mesquin. Vous avez confondu le capital avec la somme de ressources journalières indispensable à la vie et tout injuste que vous vous montriez envers l'argent, vous lui avez prêté une influence qu'il n'a pas ».

Et il terminait en opposant, malicieusement, Mercadet à Jean Giraud.

A cette lettre, Dumas fils ne répondit pas. Il répondit seulement à une dernière phrase assez perfide qui pouvait laisser supposer que Dumas fils avait demandé quelques services à Mirès. Cette phrase disait :

« Si vous vous étiez plus rapproché de moi, si vous vous étiez souvenu de vos lettres si *intimes* et si amicales... »

A ce mot : *intimes*, Dumas fils répondit ce simple mot :

« *Mon cher Mirès,*

« *Je viens de lire votre article. Voilà qui est convenu. Quand je ferai une pièce vertueuse j'irai vous demander des conseils et quand vous ferez une opération honnête, j'irai vous demander des actions.* »

Quelques années après eut lieu le fameux procès Mirès. Celui-ci réveilla la querelle de *La Question d'argent* dans une lettre où il insinuait que Dumas fils avait écrit sa pièce à l'instigation des Péreire qu'il avait représentés sous les traits de M. de Cayolle, tandis que Jean Giraud c'était lui, Mirès.

Dumas fils répondit par la belle lettre que l'on peut lire dans le deuxième volume des *Entr'actes* et Mirès ferma le débat par une lettre où il se défendait d'avoir jamais eu l'intention de porter une telle accusation, lettre dans laquelle il citait les jugements qui l'avaient acquitté et promettait solennellement de refaire la fortune de ceux que son arrestation avait ruinés.

Dumas ne répondit pas et l'affaire en resta là.



Alexandre Dumas fils
d'après une lithographie (1860)

LE FILS NATUREL ET LE PÈRE PRODIGUE

Avec ces deux ouvrages, Dumas fils rentra dans le genre de pièces autobiographiques. Aussi ne doit-on pas s'étonner qu'ayant eu à souffrir lui-même considérablement des situations où il place les héros de ses pièces, il s'appesantisse dans ses différents écrits sur l'idée philosophique qui en fait le fond.

C'est ainsi que les « notes » de l'Edition des Comédiens, du *Fils naturel*, ne sont qu'une paraphrase de la préface populaire. Il y commente les idées exposées dans celle-ci sur la situation de l'enfant naturel, il les développe, les éclaircit, mais, en somme, ne dit rien d'assez nouveau pour que j'aie à insister ici.

Quelques autres notes vont, en remerciement, aux interprètes de ses pièces, sans intérêt pour le lecteur.

Dans la préface du *Père prodigue*, Dumas fils avait fait le procès de M. Scribe tout comme celui de la société dans celle du *Fils naturel*. Et de même que dans les notes du *Fils naturel* il a continué le procès de la société, de même dans les notes du *Père prodigue* il accentue sa critique de M. Scribe.

Il paraît d'abord ému par le regret d'avoir peut-être été trop dur. Il fait alors son examen de conscience, reprend le procès de M. Scribe et, analysant la pièce-type de Scribe : *Une Chaîne*, il en arrive à

conclure que le théâtre de M. Scribe ne vivra pas parce que c'est du théâtre qui n'a d'autre but que d'amuser, sans souci social ou moral. De sorte qu'il en arrive à injurier M. Scribe d'un seul mot : *Auteur dramatique !*

Cela est fait avec ce mélange de sérieux et de légèreté qu'il manie si bien et cela est délicieux.

Lisez ces quelques lignes :

« Si M. Scribe n'a pas la place à côté des maîtres, c'est qu'il lui a manqué le désir ardent d'être utile aux hommes, qu'ils soient du présent ou de l'avenir ; il lui a manqué l'ambition de vouloir leur apprendre quelque chose et d'apporter un argument de plus à la morale, une force de plus à la conscience; il lui a manqué d'avoir aimé le public comme un ami véritable à qui l'on ouvre tout son cœur, au risque de lui paraître ridicule, à qui l'on dit tout ce qu'on pense, au risque de se brouiller avec lui ; il lui a manqué enfin la passion du vrai, l'amour du beau, le rêve bleu, la folie de son art! Mais en revanche, quelle pratique et triomphante démonstration de la théorie de Fourier sur le travail attrayant! Comme cet heureux esprit devait jouir avant tout le monde de l'agrément qu'il préparait sans cesse pour les autres... Remuant du fait de sa plume agile, des passions, des mœurs et des événements d'ordre moyen, dont il ne veut tirer que le rire qui dilate et les larmes qui soulagent, il n'a ni les hésitations du penseur, devant qui la nature se trouble, ni le désespoir de l'écrivain à qui le mot se dérobe... Travail régulier et bienfaisant, qui fortifie tous les organes, qui dispose à l'appétit, à la gaieté, au sommeil; carrière charmante où l'on peut se faire une fortune princière, des admirateurs faciles et de bonne foi, naïvement émerveillés que l'on sache si bien peindre ce qu'ils éprouvent tous les jours; existence enviable à célébrité viagère, que les amis et les proches aident à croire durable, où l'on n'a pour ennemis que quel-

ques confrères impuissants et besogneux, que l'on désarme avec une collaboration fructueuse et où l'on amuse des milliers de ses semblables pendant la traversée que l'on fait avec eux. C'est beaucoup en somme ; c'est peut-être assez ? Bien fous alors seraient ceux qui s'épuisent à chercher autre chose et qui croient à la possibilité d'avoir action sur les hommes avec des paroles plus légères que le vent, débitées par de grandes marionnettes sur un fond de toile peinte ! »

Peut-on mieux étouffer un homme en le caressant ?

Comme détail sur le *Père prodigue*, il n'y a guère autre chose d'intéressant à retenir que cette pièce fut interdite par la censure, comme immorale, mais que, au bout de quelques jours, grâce à Camille Doucet, l'interdiction fut levée.

L'AMI DES FEMMES

Cette pièce fut représentée en 1864. Elle fut froidement accueillie par le public et quand on songe à la magnifique carrière qu'elle vient de fournir, en 1894 et 1895, à la Comédie-Française, on peut affirmer qu'elle n'avait qu'un défaut : elle était venue trente ans trop tôt.

A la suite des représentations de 1864, Dumas fils avait cru devoir opérer dans sa pièce quelques remaniements portant principalement sur le rôle de M. de Ryons, ce frère d'Olivier de Jalin. Quelques âpretés de ce caractère avaient été adoucies et, à la fin, M. de Ryons consentait à épouser Mlle Hackendorff. Dans la version de la reprise ces deux façons de comprendre Ryons ont été conciliées. Quelques-unes des duretés de Ryons ont été rétablies et le mariage a été indiqué comme probable.

Entre temps, Dumas fils publiait l'Edition des Comédiens. Dans cette édition il a rétabli sa pièce telle qu'il l'avait écrite la première fois et dans une admirable lettre à Taine il explique les raisons de ces changements :

« Vous regrettez, dit-il en substance à son ami Taine, que j'aie atténué, altéré même le caractère de Ryons, jusqu'à l'amener au mariage, c'est-à-dire jusqu'à le réduire aux maigres proportions d'un vulgaire per-

sonnage de comédie où tout est bien qui finit bien. Modifier Ryons de cette façon, c'est démentir tout son caractère.

« Sans doute ! mais il y a quelqu'un de plus fort que nous ; c'est le public. Or le public m'a donné tort et j'ai cédé au public parce que la modification du caractère de M. de Ryons n'avait rien qui contrariât la thèse de mon œuvre.

« Car enfin mon œuvre, elle est dans le cas de Mme de Simerose.

« Une femme du monde d'un grand esprit m'écrivait un jour les lignes suivantes à propos d'un mariage mondain auquelle elle venait d'assister :

« *Je me demande avec quel tremblement un homme qui comprend doit pénétrer dans la chambre d'une vierge. Quel chemin parcourent son esprit et son cœur avant d'approcher du lit dont les voiles transparents sont aussi lourds à soulever que l'airain ? Quel est le plus ému de l'enfant qui croise les bras sur son sein soulevé, ou de celui qui les doit dénouer, sans qu'un cri d'effroi déshonore ces lèvres que le baiser va clore ? J'ai souvent regretté de n'être pas un homme, mais je n'ai jamais pensé sans frémir à ce premier pas dans la possession, qui est imposé à l'homme, même quand la femme sait, même quand elle veut. Il y a là une minute terrible... Il y a un éveil forcé qu'aucune précaution ne sauve, où la pudeur souffre, gémit, agonise, et qui, cependant, tant le sacrifice est la trame de la vie, reste dans la mémoire, comme le moment enchanté cruel et doux, qu'une longue possession ne nous rend jamais.* »

C'est là tout le sujet de *l'Ami des Femmes*, qui n'est pas M. de Ryons. C'est lui qui manie les fils qui vont rapprocher M. et Mme de Simerose, mais c'est de ceux-ci avant tout qu'il s'agit.

Dumas fils a donc cru pouvoir céder au public qui

avait condamné la sécheresse, la morgue, la dureté de cet homme indiscret.

Paul de Saint-Victor s'était fait l'interprète de ce blâme du public dans un feuilleton retentissant.

« *Son amertume n'a pas même l'excuse du ressentiment; la vie n'a rien fait à ce garçon florissant et riche. Il n'a jamais aimé, il n'a jamais souffert. il est bronzé sans être brisé.* »

Et il n'a même pas l'excuse de mépriser les femmes puisqu'il en use !

Tel fut le jugement public en 1864 devant la pièce représentée. Dumas fils s'inclina. Mais voici que, lisant la pièce, d'excellents esprits, comme Taine et M. Paul Bourget, comprennent admirablement de Ryons et le déclarent l'un des plus admirables types créés par Dumas fils.

Celui-ci put alors juger en connaissance de cause. Ce qui était admissible pour le lecteur ne l'était pas pour le spectateur, fût-il Saint-Victor lui-même. Et s'il maintint le changement pour le théâtre, il maintint la première version pour le volume.

Et s'élevant alors à des sommets qu'il a rarement atteints, Dumas fils, voulant à tout prix que de Ryons reste garçon, écrit ces belles paroles qu'il sera toujours regrettable de ne pas voir imprimées dans ses œuvres pour l'édification de tous.

« C'est sur l'amour de l'homme pour la femme et de la femme pour l'homme que la vie de tous repose, mais ce n'est pas sur lui que repose la vie de chacun. Étant donné une moyenne de soixante années d'existence, l'individu passe ses dix-huit ou vingt premières années sans avoir la pensée ni le besoin de cette sensation ; et à peine a-t-il atteint quarante ans elle commence à lui faire comprendre qu'il n'y a plus beaucoup à compter sur elle. »

Vingt années seulement restent donc à l'amour sur soixante. Un tel sentiment peut-il donc prétendre à occuper toute la vie?

« Cet amour de l'homme pour la femme n'est donc qu'un mode, une *particularisation*, la plus séduisante, la plus poétique, des attractions universelles nécessaires au créateur pour le mouvement et l'harmonie des mondes, mais il ne saurait être le but unique de la destinée humaine. Celui qui la réduit à cette proportion la réduit et l'abaisse ; il trahit les desseins de la nature même qui a besoin de l'évolution successive et progressive de toutes les facultés contenues dans l'homme et il n'a plus à s'étonner du vide immense où il se trouve quand cette cause momentanée n'existe plus, puisqu'il a rompu le lien entre lui et le reste du monde. Si l'amour n'amène pas l'homme à la constitution de la famille et à la communion avec l'humanité tout entière, avec le principe et l'éternité des choses il n'est qu'une commotion passagère et abrutissante, une déception à bref délai, un danger permanent pour l'individu et pour tout le monde. De là le mépris des religieux, des philosophes et des moralistes, pour les hommes qui ne voient à la vie d'autre emploi que l'amour, sous cette forme définie. »

Pourquoi donc alors les dramaturges prennent-ils ces hommes comme héros? Parce que l'amour est encore le meilleur agent de vie et de mort des cœurs et des âmes, là où la vie s'agite le mieux. Et c'est pour cela aussi que ces dramaturges sont invinciblement conduits à conclure au mariage qui est la fin de cette période, dans la morale, la famille, le devoir.

Quelle page! et digne de celui à qui elle a été écrite!

C'est dans *l'Ami des Femmes* que débuta Céline Chaumont. Dumas fils l'avait découverte au Gymnase. Il la conduisit à Montigny et la fit engager.

LES IDÉES DE Mme AUBRAY

Cette pièce est, de toutes les pièces de Dumas fils, la plus haute et la plus noble. Accueillie assez froidement à son apparition (1867), elle aurait aujourd'hui le plus grand succès et il est à souhaiter ardemment que la Comédie-Française mette cette œuvre à son répertoire.

Parmi toutes les œuvres de Dumas fils, *Les idées de Madame Aubray* est celle, en effet, qui se rapproche le plus des œuvres que le public accepte aujourd'hui et préfère lorsqu'elles lui arrivent sous l'autorité d'un grand nom.

On dit que Dumas manifestait quelque impatience lorsqu'il voyait le succès fait aux œuvres d'Ibsen, parmi les lettrés.

Cela s'explique très bien venant de l'auteur des *Idées de Madame Aubray*, où il traite avec la sobriété, la douceur et l'élévation du grand dramaturge scandinave, si ce n'est avec son grand génie philosophique puisqu'il est plutôt moraliste, un problème moral et social passionnant.

Ce qu'il a discuté dans *Denise*, il l'affirme ici et Mme Aubray est un Touvenin chrétien, philosophe et sublime. Et la leçon est plus haute ici, puisque Jeannine n'a pas l'excuse de Denise : l'amour.

Il est certain que si Dumas fils avait vécu, après

avoir obtenu l'éclatante revanche de *l'Ami des femmes*, il aurait demandé celle des *Idées de Madame Aubray*. Nous la lui devons. J'espère qu'on ne tardera pas à la lui donner.

Cette pièce fut écrite dans une petite maison d'Etennemare, petit bourg situé au-dessus de Saint-Valery-en-Caux.

En invitant son ami, le peintre Louis Boulanger, à venir le retrouver à Etennemare, Dumas fils lui adressait ces vers abandonnés :

Te souvient-il encor des vers de Lamartine :

Je sais sur la colline
Une blanche maison,
Un rocher la domine,
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

Eh bien, sur la verte colline,
Près de Saint-Valery-en-Caux,
J'ai trouvé, comme Lamartine,
Une maison peinte à la chaux ;
Ce n'est qu'une bâtisse ancienne,
Que l'on rafraîchit tous les ans :
Pas de volet, pas de persienne,
Maison ouverte à tous les vents.

« Le jardin de cette maisonnette encadrée de vignes vierges, de glycines et d'un énorme jasmin dont les branches faisaient irruption dans les chambres du premier étage, lorsqu'on en ouvrait les fenêtres,

Inondant le parquet de leur neige embaumée,

le jardin n'était séparé que par une sente d'un petit bois de sept ou huit hectares au plus, propriété d'un habitant du pays qui en permettait l'entrée aux promeneurs. »

On devine que Dumas fils s'y promenait seul. C'est en 1866 qu'il vint y chercher le recueillement nécessaire à l'exécution des *Idées de Madame Aubray*.

Il était à peu près aux deux tiers de son travail, lorsque le choléra éclata à Saint-Valery. Dumas fils resta, bien qu'il eût avec lui deux jeunes enfants, et termina — rapidement il est vrai — son ouvrage.

Rentré à Paris, il hésita longtemps à donner sa pièce et, contre son habitude, voulut d'abord prendre l'avis de quelques amis.

Une première lecture eut lieu, avec le plus grand succès, devant M[me] Sand, Edmond About et Henri Lavoix. Puis il alla trouver son ami Autran, en Provence, et lut sa pièce devant Armand de Pontmartin. Le succès fut pareil. Le sort en était jeté, Dumas fils livra sa pièce à Montigny.

De l'interprétation des *Idées de Madame Aubray*, il faut surtout retenir le choix d'Arnal pour le rôle de Barantin. Donner à un comique, ce personnage raisonneur et philosophe paraissait une hardiesse.

Dumas fils, avant de se décider à suivre le conseil de Montigny, voulut prendre l'avis d'Arnal. Il lui donna le manuscrit, et Arnal lui dit :

— J'ai lu deux fois votre pièce ; elle est très bien... Le rôle est un peu fort pour moi, mais je le jouerai tout de même. Vous ne me connaissez pas beaucoup, ou du moins vous ne me connaissez qu'en scène ; je suis très sérieux au fond, disposé à la mélancolie. J'ai souvent des idées noires ; je pense tous les jours à la mort, je lui ai même fait des vers à cette gaillarde-là. A charge de revanche, n'est-ce pas ; mais c'est moi qui aurai commencé. Je vous le jouerai, votre Barantin, et je vous le jouerai très bien, vous verrez.

Il le joua supérieurement. Un détail curieux sur cette interprétation d'un rôle sérieux par un comique doit être donné.

Au deuxième acte, Barantin parlant de sa femme, avait à dire :

— Je l'ai chassée, comme elle méritait de l'être et

vous avez vu dans quel état j'étais, car je l'adorais, cette misérable !

Il avait été convenu qu'Arnal dirait cette phrase avec une colère contenue. Or, un jour, au lieu de prendre le ton arrêté, Arnal dit cette phrase, avec émotion, des larmes dans la voix, avec des sanglots retenus. Ce ne fut qu'un cri d'admiration de la part des acteurs, du directeur et de l'auteur.

— Figurez-vous, dit alors Arnal, que j'avais depuis deux ans, une petite gouvernante, toute jeune et très gentille. Elle est partie hier, tout à coup, brutalement, sans me prévenir, avec je ne sais qui. Je suis arrivé au théâtre, sous l'impression que m'a causé ce départ, et la phrase de Barantin se présentant, les larmes m'ont, malgré moi, monté aux yeux. Alors, le sentiment naturel, dans ce cas-là, m'a paru être plutôt la douleur que la colère, et j'ai dit comme ça m'est venu.

... Quel admirable Barantin ferait Coquelin, s'il rentrait jamais à la Comédie-Française !

LA VISITE DE NOCES

Cette œuvre est la première pièce nouvelle d'Alexandre Dumas fils, créée par Desclée à Paris.

Desclée pouvait vraiment plus mal tomber. Elle y fut admirable et c'est à la glorifier que Dumas consacre toute la note de l'Edition des Comédiens.

Je ne puis, malheureusement, citer ici toutes les lettres de Desclée et les lettres de Dumas fils dont se compose le monument que celui-ci élève à son interprète. Et, d'autre part, l'histoire de Desclée, découverte par Dumas fils à Bruxelles, ramenée à Paris et imposée au Gymnase, l'histoire privée de Desclée, vingt fois racontée et dévoilée enfin par les *Lettres à Fan-Fan*, est trop connue pour que je n'aie pas à insister.

Je ne voudrais pas pourtant laisser passer cette figure sans la regarder. Je ne citerai pas la lettre, si connue, à Dumas fils le lendemain où, celui-ci l'ayant repoussée, elle se donna à un autre.

En voici plutôt une autre qu'elle écrivait de Bruxelles en 1870 :

« *Mais, mon Dieu, pourquoi ne suis-je pas heureuse ou seulement contente? N'y arriverai-je jamais? Excepté pendant les années de douleurs dont le souvenir me poursuit, dont je parle sans cesse, ce qui fait que je finis par rabâcher, depuis cette époque où j'étais fille de joie avec les apparences de fille*

bien gardée, depuis que je me suis échappée de cette galère, je n'ai eu à me plaindre de rien et de personne. Que de femmes béniraient le Ciel! Je me porte bien, la salle est comble, chaque soir des fleurs et des triomphes à rassasier tous les minotaures du théâtre... Eh bien, non, ça m'est égal... Quoi qu'il en soit, ce bonheur relatif, cette situation indépendante, c'est à vous que je la dois, vous qui vous êtes donné la peine de lutter pendant deux ans contre tous et contre moi-même; aussi, que vous y teniez ou non, il me semble que vous êtes ce que j'aime le mieux et le plus au monde.

Desclée aima Dumas qui ne l'écouta jamais :

« Je n'ai jamais compris ce qu'on décore du nom d'amour entre auteur et comédienne et j'aurai parcouru toute ma carrière sans tomber dans cette erreur psychologique et sans lever cet impôt banal. »

Et pourtant Desclée l'adorait. Et quelle femme que celle qui pouvait écrire :

Vagabonde, vous m'avez appelée vagabonde. Ce mot me poursuit. Quand vous parlez, je vous écoute de toutes mes forces... Je vous regarde quelquefois avec un sourire bête. C'est à ce moment-là que vous me faites le plus de mal... Je me figurais que, même dans une position irrégulière, on pouvait être une honnête femme et pas une vagabonde... Alors les femmes qu'on n'épouse pas doivent toutes rester vierges. Oui, j'avais l'honnêteté instinctive. Je n'étais que chasteté. Ce qu'on m'a fait souffrir depuis ma première robe decolletée jusqu'au reste! Je suis maintenant de l'autre côté du ruisseau, flétrie, meurtrie, souillée, mais immuable... Maintenant oui, je vous l'ai avoué, j'arrivais à Naples, un pays nouveau; j'avais déposé ma robe empoisonnée à la frontière; il me semblait que je renaissais; mes premiers succès m'enivraient. Il était beau, il avait l'air si doux. Je

n'avais été que vendue, me donner avait un attrait pour moi... Je voudrais que vous me donniez la main... Je veux que vous me disiez que les misérables qui m'ont violée, profanée, ne valent pas la poussière que fait ma traîne. »

Enfin, un jour elle écrit à Dumas, lui demandant de « la sauver. » Il comprit et lui écrivit une lettre trop longue pour être reproduite ici et trop intime peut-être. Désespérée, Desclée prit un nouvel amant et l'écrivit à son ami qui l'avait repoussée.

Il lui répondit. Et cette fois je cite, entraîné malgré moi par la grandeur morale de ces lettres que je ne voulais, pourtant, qu'analyser :

« *Ah! pauvre âme, comme tu te débats, et quels efforts tu fais pour ériger en principes et pour proclamer fatales et nécessaires les dernières fantaisies des dernières habitudes! Comme tu as plus envie de pleurer que de rire! Et comme tu sais bien que tout cela est faux! Mais aussi quel besoin de sensations! Et voilà que, croyant ne pouvoir monter jusqu'au plus haut, tu te précipites jusqu'au plus bas. Tu ne t'y feras pas de sang, tu ne t'y feras pas de joies et tu y perdras les premières plumes de tes ailes qui commençaient à repousser. Et voilà ensuite que tu veux entrer dans un couvent. A quoi bon? Tu n'y resterais pas. D'ailleurs, le couvent est partout pour qui sait vouloir. Le véritable couvent c'est le respect de soi-même. Là, nul besoin de grilles, de verroux, de confessionnal et de prêtre. Tu n'aimes pas l'homme auquel tu te donnes et tu crois t'excuser en te moquant de lui! Aime-le au moins, sinon les odeurs de ton lit, parfums quand on aime, miasmes quand on n'aime pas, te donneront le vertige, et, un beau matin, au réveil, ne sachant plus comment sortir de toute cette fange, tu écriras une belle lettre, où tu mettras tout ton idéal malsain et tu te tueras, ce qui sera une fin — ou un commencement peut-être.* »

A partir de ce moment, Dumas fils et Desclée n'eurent plus que des rapports d'auteur à actrice. Dans ce mélange, si curieux et si piquant parfois, de femme et d'artiste qu'était Desclée, Dumas fils avait résolu de ne plus connaître que l'artiste.

Mais hélas ! il y avait des jours où la femme devait donner à l'artiste ce qui manquait. Et c'était justement ce qui faisait de Desclée une grande artiste, c'est qu'elle mettait de son âme dans ses rôles.

De là la nécessité pour Dumas fils de violenter souvent la femme. Une fois, entre autres, aux répétitions de *la Visite de noces*, il lui demandait le fameux « Pouah ! » qu'elle ne donnait pas comme il voulait. Ils luttèrent ; enfin elle céda, le lança comme il le demandait :

— Tenez, ajouta-t-elle, le voilà votre cri ! Vous savez d'où il vient, n'est-ce pas ? Mais vous me tuerez, vous.

— Qu'est-ce que ça fait, pourvu que la pièce réussisse !

Elle s'assit, épuisée, et répondit doucement :

— Il a raison, voilà comment il faut me traiter, sans cela je ne serais bonne à rien.

D'où il venait, ce cri ! Des dernières lettres échangées, d'un amour profond et repoussé, d'une femme aimante, passionnée, étrange, d'une grande artiste et d'une belle âme.

Et voilà bien pourquoi Dumas fils lui conseillait de renoncer à l'amour, parce qu'elle le voyait toujours avec sa belle âme, comme un roman de joie et de bonheur tranquille, alors que sa destinée était d'être abandonnée...

Elle mourut en 1873, en remettant à Dumas fils le paquet des lettres qu'elle avait écrites au seul homme qu'elle aima jamais, celui de Naples, Fan-Fan.

LA PRINCESSE GEORGES

L'histoire de cette pièce est courte, mais curieuse.

Alexandre Dumas fils se préparait à écrire *La Femme de Claude* lorsqu'il s'arrêta et écrivit *La Princesse Georges* qui est, si l'on veut y réfléchir une seconde, tout le contraire. C'est l'homme qui est coupable, dans la *Princesse*, et la femme innocente. Et l'amie de l'homme innocent devient la maîtresse de l'homme coupable.

Cette pièce fut écrite en trois semaines, Desclée créa le rôle de Séverine et y fut admirable.

C'est dans cet ouvrage que M[lle] Pierson commença à établir sa réputation.

Une question assez curieuse et, au premier abord, paradoxale, est soulevée par Dumas fils dans l'Edition des Comédiens, note de *La Princesse Georges*. Il s'agit du « teint » d'un rôle.

La Princesse Georges est-elle brune ou blonde ?

Elle fut longtemps jouée en brune. Seule M[lle] Legault, à la reprise du Vaudeville, la joua en blonde et Dumas fils prétend que cela seul permit de rétablir la dernière scène, telle qu'il l'avait écrite... Il paraît qu'en brune Séverine *devait* faire tuer le Prince de Birac. Tandis qu'en blonde on comprenait qu'elle pardonnât.

Enfantillages, direz-vous. C'est le théâtre.

Une anecdote pour finir.

Dumas fils terminait cette pièce le 13 juillet 1870. Une vieille amie à lui vint le trouver pour lui demander conseil. Son fils, marié, avait quitté la maison conjugale pour suivre une femme du monde, veuve, célèbre. Que devait faire l'abandonnée?

Dumas fils remit son manuscrit à la belle-mère, et la jeune femme pardonna.

LA FEMME DE CLAUDE

Cette pièce, qui émane du même esprit que celui qui donna *Les Idées de Madame Aubray*, n'a certes point la grandeur simple de celle-ci. La préoccupation en est aussi haute, mais l'exécution en est plus *truquée*. C'est une des plus hautes œuvres de Dumas fils par la conception ; il y en a de plus pures par la réalisation, comme *La Visite de Noces* par exemple.

La Femme de Claude n'eut aucun succès. Elle fut jouée une vingtaine de fois (1873). Depuis elle n'avait jamais été reprise et Dieu sait si elle l'eût jamais été sans la fantaisie que Mme Sarah Bernhardt eût, l'année dernière, de jouer Césarine.

L'œuvre bénéficia pourtant de la haute situation de Dumas fils. Les sujets philosophiques, au théâtre, ne peuvent réussir que si vous les traitez avec franchise et simplicité. Si vous voulez les accommoder à la sauce des pièces ordinaires, tout de suite un malentendu naîtra entre le public et vous. En voyant les péripéties habituelles se préparer, on les attendra. Voyant arriver autre chose, on sera sinon déçu, du moins décontenancé et la pièce s'effondrera. Bref, je ne crois pas que tant qu'on y laissera l'insupportable Cantagnac, tel qu'il est, *La Femme de Claude* puisse réussir.

Cette œuvre de théâtre eut au moins un admirateur, Mgr Dupanloup à qui l'examen de conscience et la

prière de Claude plaisaient beaucoup, s'il en condamnait le dénouement. Et Dumas fils nous dit qu'il causa souvent, et longtemps, avec l'évêque d'Orléans à Viroflay et sur les bords de la Loire, et que l'accord se trouva souvent complet entre eux sur certaines questions sociales et psychologiques. Ce qui amenait un jour Dumas fils à dire au prélat :

— S'il n'y avait que des évêques comme vous et des hérétiques comme moi, l'entente se ferait bien vite.

Le rôle de Césarine est le dernier que créa Mlle Desclée, dans les pièces de Dumas fils. Ce rôle de Césarine l'effrayait beaucoup. Et Dumas fils lui disait :

— Quoi qu'il arrive de moi, ce sera un triomphe pour vous.

Il avait raison, Desclée triompha.

MONSIEUR ALPHONSE

Quel nom de baptême, en écrivant sa pièce, Alexandre Dumas fils allait-il déshonorer ?

Car, il n'en fallait pas douter, celui qui serait choisi pour être placé sur le dos, en étiquette, du héros d'une telle conception, ce nom-là était à jamais perdu.

Et Dumas fils s'arrêta au nom d'Alphonse qui s'imposa à lui. Comment? Le sait-on au juste? Par un ensemble de syllabes douces et veules, par la terminaison féminine, par ce *ph* dégingandé, par sa consonnance molle.

« Toujours est-il qu'après avoir fait comparaître les *Jules*, *Adolphe*, *Auguste*, *Eugène*, *Alfred*, *Théodore*, *Arthur*, *Anatole*, tous les noms de baptême qui, à tort ou à raison, sentent l'estaminet fumeux, le bal de chemin de ronde, l'arrière-boutique des revendeuses, la maison à ruelles obscures et à persiennes cadenassées, quand *Alphonse* s'est présenté, il m'est apparu tout de suite comme le plus digne du déshonneur que je préméditais. Ce nom devenait tout à coup pour moi une personne. Je lui voyais, quand il serait poussé à l'extrême, comme cela devait lui arriver nécessairement, une casquette de côté, des cheveux épais, noirs, brillants, souples, avec une mèche, revenant perpétuellement sur le front; une moustache

fine, des lèvres rouges à pipe adhérente, crachant de côté et loin en découvrant des petites dents très blanches, des pommettes rosées, des yeux tour à tour lascifs, voilés, cruels, toujours cernés de bleu, une fossette au menton, le cou rond et lisse, un dandinement continuel du corps d'un côté sur l'autre et surtout d'arrière en avant, des pieds que l'on devine petits, même dans de grosses ou de vieilles chaussures, des petites mains de la couleur des chapons gras, que rien ne rougit, toujours très blanches, jamais très propres et comme lavées dans l'huile, à doigts courts, à paume épaisse, emmanchées à des poignets et à des bras d'athlète, paresseux comme un loir, agile comme un clown, concentrant presque tout ce qu'il a à dire, soit aux hommes, soit aux femmes entre un clignement des paupières et une contraction de la bouche; le tout baignant dans une atmosphère de sensualité experte et toujours prête, répugnante ou irrésistible selon la nature de celles ou de ceux qui passent à portée de ses convoitises ou de ses calculs.

« Pourquoi ce nom a-t-il contenu tout de suite tout cela pour moi et pourquoi va-t-il si bien au personnage qu'il désigne, j'allais dire qu'il numérote? On ne l'expliquera jamais. Ce qui est évident, c'est que voilà un nom qui avait jadis une bonne réputation et que la fantaisie d'un écrivain fait maintenant montrer au doigt à ce point qu'un maire dressant l'état civil d'un enfant qui venait de naître, et l'entendant appeler *Alphonse*, n'a pu s'empêcher de s'écrier :

« — Déjà!

« Je demande pardon à tous les honnêtes Alphonse d'autrefois. Quant à ceux de l'avenir, je ne leur dois plus rien; ils sont prévenus. »

Le morceau est-il assez joli? C'est bien je crois le seul commentaire qu'il soit possible de faire sur cette œuvre, si connue d'ailleurs.

Je n'ajouterai que quelques lignes de citation,

encore. Elles ont trait à cette Edition même des Comédiens, d'où j'extrais tous ces documents.

« J'ai voulu (il dit cela à propos de Mme Pierson, qui créa Mme de Montaiglin) offrir aux comédiens qui m'avaient aidé de leur talent et de leurs efforts, un souvenir particulier des sentiments que je leur garde. Quand nous serons tous morts, comédiens et auteurs, ces volumes limités et rares auront passé dans de nouvelles mains et il se trouvera certainement plus tard quelque écrivain curieux du passé, désireux d'être sincère, qui leur demandera, pour une lecture retrospective de l'art dramatique dans la seconde moitié du XIXe siècle, les renseignements dont il aura besoin. J'écris un peu pour ce confrère futur et, d'avance, je l'assure de la sincérité de mes appréciations et en même temps de la parfaite ressemblance des portraits qui composent cette galerie. »

L'ÉTRANGÈRE, LA PRINCESSE DE BAGDAD, DENISE, FRANCILLON

En 1876, avec *L'Etrangère*, Alexandre Dumas fils entra officiellement à la Comédie-Française.

Jusqu'à ce jour, il y avait été joué, en collaboration, avec *Le Supplice d'une femme*, mais jamais sous son nom et avec des œuvres qu'il regardait réellement comme siennes.

On pense bien que s'il n'y avait pas été reçu plus tôt, c'est qu'il ne l'avait pas voulu. Mais Montigny l'ayant accueilli à ses débuts, Montigny ayant supporté avec lui les années de lutte contre le public — *Mme Aubray*, *La Femme de Claude*, *L'Ami des femmes* — et de lutte contre la censure — *Demi-Monde*, *Fils naturel*, *Diane de Lys* — il ne voulut jamais porter ses œuvres à un autre théâtre tant que Montigny garderait le Gymnase. Il le fit et ce ne fut qu'au départ de Montigny qu'il se laissa attirer rue Richelieu.

Pendant vingt années, il y fut roi. Outre quatre pièces nouvelles, ce qui est peu, il y fit reprendre *Le Demi-Monde*, *La Visite de Noces*, *La Princesse Georges* et *L'Ami des femmes*.

Ces vingt années furent pour Dumas fils des années de paisible et bien mérité triomphe. Il était le patriarche des Lettres françaises, le grand chef moral

même de la conscience publique. Dans toute crise, c'était à lui qu'on s'adressait et sa pensée, son conseil, étaient les flambeaux qui éclairaient la route obscure. Il trouvait enfin la récompense, le prix de ses luttes, de ses efforts, et de sa haute préoccupation d'amélioration intellectuelle de l'homme et de son génie. Dumas fils a eu vingt années, les dernières, magnifiques de gloire et d'universelle acclamation. Jamais peut-être plus honnête homme et plus français génie ne les méritèrent.

Depuis quinze ans, j'ai assisté à la Comédie-Française, aux reprises et aux premières de Dumas fils. Il fallait voir de quel élan nous allions tous à lui, emportés par sa clarté lumineuse et sa vertu! C'était une joie pour tous d'acclamer notre vieux maître, de lui dire bien haut notre vénération et notre tendresse.

... Et au moment où je vais terminer ce livre, je me reporte au début, lorsque je parlais du Trou-Jérémie où une petite esclave noire mettait au monde un négrillon qui allait être le général Dumas. Deux générations seulement ont passé et il a suffi de si peu de temps pour que de cette esclave noire soit issue la plus lumineuse, consciente et raisonnable intelligence que la France ait enfantée.

L'Edition des Comédiens ne donne, sur les quatre ouvrages créés à la Comédie-Française, aucun détail autre que l'édition ordinaire. Et cela s'explique. A part Mlle Tholer et M. Thiron, tous les interprètes de ces dernières œuvres vivent encore.

Jusqu'en 1876 seulement, les œuvres de Dumas fils appartiennent à l'histoire.

Nous imiterons la même réserve, d'autant plus que chacun est familier avec les dernières pièces.

L'ŒUVRE POSTHUME

On a raconté de bien diverses façons de quoi se composait l'Œuvre posthume de Dumas fils.

Je ne puis mieux faire que de reproduire à ce sujet un article de M. Ange Galdemar. Notre aimable confrère du *Gaulois* vivait dans l'intimité du maitre qui l'aimait. Plus que quiconque il était à même d'être renseigné. C'est lui qui pouvait le mieux nous dire la vérité. La voici, dans ce style précis et net qui est le sien, sous forme de lettre :

Lettre à M. Francisque Sarcey.

Mon cher maitre,

Vous avez, dans l'*Écho de Paris* du 1er mars et sous le titre de « le Droit du public », soutenu, à propos de l'œuvre posthume d'Alexandre Dumas fils, cette thèse que, quelles que soient les volontés dernières laissées par l'illustre écrivain à l'égard de cette œuvre, l'œuvre appartient au public.

Cette thèse, vous l'avez, en vous élevant à des considérations générales, formulée dans les lignes suivantes : « Si Dumas a irrévocablement défendu que l'on jouât sa pièce, ah! dame, j'avoue alors que la question se complique et que la solution en devient

moins aisée. Légalement, il n'y a, je crois, aucun moyen de revenir contre cette décision. Aussi n'est-ce pas au point de vue légal que je me placerais plus volontiers : je ne trouverais pas mauvais qu'on s'élevât au-dessus de la loi écrite et formelle pour entrer dans un ordre de considérations philosophiques, dans une région supérieure.

« Est-ce que le public, est-ce que la postérité n'a pas sur l'œuvre d'un homme de génie, publiée ou non, mais émanée de son cerveau et réalisée d'une façon quelconque, un droit primordial contre lequel ne peut prévaloir aucune volonté particulière ? »

Je ne viens pas, mon cher maître, examiner ici cette théorie que vous avez soutenue avec l'autorité qui s'attache à tout ce qui émane de votre plume, thèse à l'appui de laquelle vous rappelez l'exemple d'Auguste ordonnant la publication de l'*Enéïde* contre la volonté posthume de Virgile.

Mon rôle est plus modeste.

Je viens simplement, avec l'autorisation de Mme Alexandre Dumas, vous fournir des renseignements précis, susceptibles de mettre le cas particulier du maître sous son vrai jour et de l'élucider de façon telle que, quelle que soit l'opinion qu'on professe sur la thèse soulevée par vous, il n'y ait plus place désormais à aucune équivoque sur la volonté suprême d'Alexandre Dumas fils au sujet de son œuvre posthume.

Voyons d'abord quelle est cette œuvre.

La veuve de l'illustre écrivain m'autorise à le dire. L'œuvre posthume d'Alexandre Dumas fils se compose de :

1° *Les Nouvelles Couches*, pièce en cinq actes, dont un acte seul, le premier, est écrit.

2° *La Route de Thèbes* ou la *Troublante*, pièce en cinq actes, dont quatre acte sont écrits. La dernière scène du quatrième acte, pour laquelle il existe plusieurs versions, n'est pas achevée. Le cinquième acte,

arrêté depuis longtemps dans l'esprit du maître, n'a pas été écrit — et cela volontairement, jusqu'au dernier moment — par suite de certaines circonstances que je vous dirai tout à l'heure.

Il est exact qu'Alexandre Dumas fils avait ébauché d'autres pièces dans sa pensée, telle que cette œuvre destinée à Mme Sarah Bernhardt et qui eût fait, au dire des rares personnes qui la connaissent, un admirable pendant au *Fils naturel*. De cette pièce il n'existe que des notes informes, d'ordre secondaire, relatives au milieu dans lequel l'héroïne allait évoluer. Quant aux autres pièces, elles étaient restées chez le maître à l'état de simples projets.

C'est vous dire que, lorsqu'on parle de l'œuvre posthume d'Alexandre Dumas fils, on ne doit considérer que les *Nouvelles Couches* et la *Route de Thèbes*, appelée aussi la *Troublante*.

Seules ces deux pièces feraient partie de son œuvre posthume, si l'œuvre posthume de l'illustre écrivain devait voir le jour.

Mais elle ne verra pas le jour.

Voici la clause du testament d'Alexandre Dumas fils à cet égard :

« *On ne publiera ni lettres ni rien d'inédit de moi. Je laisse tous mes papiers, correspondance, manuscrits à Mme Henriette Alexandre Dumas, qui les mettra en ordre et qui sait ce qu'il faut en faire.* »

C'est formel : *On ne publiera ni lettres, ni rien d'inédit de moi.*

Mme Alexandre Dumas est parfaitement résolue à observer cette clause, comme toutes celles du testament de son mari, aussi bien dans l'esprit que dans la lettre.

Ceci établi, mon cher maître, continuons, si vous le voulez bien, à nous occuper des deux pièces laissées inachevées par Alexandre Dumas fils.

Par suite de quelles circonstances ces deux pièces sont-elles restées inachevées?

Il faut bien se résoudre à parler net aujourd'hui qu'une légende d'impuissance semble être sur le point de se former sur les derniers efforts intellectuels de l'auteur de *Francillon*.

Vous le dites vous-même, mon cher maître, en parlant de ces deux œuvres posthumes :

« Les personnes qui ont eu la chance de les lire n'en parlent qu'avec admiration, et l'une d'elles, même, m'a dit très sérieusement qu'à son sens, la dernière, *La Route de Thèbes*, était la pièce la plus complète et la plus curieuse qu'il eût jamais écrite. L'hésitation de Dumas à les donner de son vivant, son refus de les laisser jouer après sa mort, ne prouvent rien contre le mérite de ces deux ouvrages. »

Et vous ajoutez aussitôt :

« Il est certain que depuis longtemps Dumas était sourdement miné par le mal qui devait l'emporter un jour, d'un coup presque subit. Il était fatigué, inquiet, sans savoir d'où lui venait cet affaissement physique et moral, dont il était comme accablé. »

Eh bien, mon cher maître, il faut que vous sachiez la vérité, toute la vérité : cette hésitation n'était qu'apparente chez Alexandre Dumas fils, elle cachait une résolution, une résolution bien arrêtée, celle de ne donner ni l'une ni l'autre de ses deux pièces tant qu'il ne pourrait pas disposer de l'interprétation qui lui était nécessaire pour défendre son œuvre en cas de résistance de la part du public, la hardiesse de l'idée et le besoin invincible de la lutte étant restés au nombre de ses qualités dominantes.

Le maître avait promis ses deux pièces à la Comédie-Française. Or, la Maison de Molière, avec son admirable troupe, ne pouvait pas lui fournir la comédienne qu'il lui fallait pour l'interprétation d'un des personnages féminins de la *Route de Thèbes*. Je n'ai pas à dire ici quelles étaient les qualités requises pour ce rôle particulier. Tout ce que je puis dire, c'est que, ne voyant pas au Théâtre-Français la comédienne, j'allais

dire la « femme » qu'il lui fallait, il abandonna la *Route de Thèbes* pour les *Nouvelles Couches*, destinant le principal rôle de cette pièce à Mlle Bartet pour laquelle il avait gardé la plus vive reconnaissance de la façon remarquable dont elle avait interprété les deux dernières héroïnes qu'il eût mises à la scène : Denise Brissot et Francine de Riverolles. Mais, ici, il était arrêté par une interprétation masculine. Et c'est ainsi qu'il alla de la *Route de Thèbes* aux *Nouvelles Couches* et des *Nouvelles Couches* à la *Route de Thèbes*, ne voulant achever ni l'une ni l'autre.

— Si j'achevais une de ces pièces, disait-il, je sens que j'aurais tout de suite la main forcée. Or, je ne veux rien livrer jusqu'à ce que je me trouve en présence, dans l'un ou l'autre cas, de l'interprète qui me manque. Je n'ai jamais pris la plume que lorsqu'il m'a semblé que j'avais une vérité à dire ou un droit à défendre. C'est donc, comme toujours, une bataille que je vais livrer.

Or, il me faut des soldats. Il m'en manque un, le plus utile peut-être. Attendons.

Et c'est sur ce mot-là qu'il est mort.

Au fait, Alexandre Dumas fils a mieux aimer laisser croire à son impuissance que de donner la vraie raison de son abstention, de crainte de froisser certaines susceptibilités. Ceux qui ont vécu dans son intimité le reconnaîtront bien là. L'opinion des autres lui était indifférente lorsqu'il obéissait à sa conscience et croyait faire son devoir.

Voilà donc la raison déterminante des délais apportés par Alexandre Dumas fils dans la lecture de sa pièce aux artistes du Théâtre-Français. C'est donc une erreur de penser qu'il y a eu chez lui un affaissement moral ou intellectuel.

Au mois de juin dernier, à peine installé à Marly, il écrivait cette préface de *Miremonde* adressée à M. Henry Roujon où toutes ses qualités apparaissent en pleine lumière, vives, limpides, comme aux beaux jours.

Pressé par M. Jules Claretie, alors en voyage, et pour qui il avait la plus vive sympathie, le maître achevait la route la *Route de Thèbes*, sous son nouveau titre de la *Troublante*, au mois de septembre, à Puys, où j'allai passer quelques jours avec lui. C'était deux mois avant sa mort.

Quelques jours auparavant, au mois d'août, à son arrivée en Normandie, il écrivait à l'administrateur de la Comédie-Française, qui nous l'a raconté : « Je pourrai, je crois, vous la donner — la *Route de Thèbes* — à votre retour si votre voyage se prolonge jusqu'au 15 septembre. Votre lettre me trouve refaisant la scène du quatrième acte, scène capitale pour la pièce et pour Mounet-Sully. »

C'est dans ces dispositions que je le vis à Puys, à la fin de la première quinzaine de septembre. Il me donna même sa distribution.

Peu de jours après, il se sentit légèrement indisposé à la suite d'un refroidissement pris dans le jardin, où il s'était attardé un soir après dîner. L'indisposition persistant, il abandonna tout travail.

Vous écrivez, mon cher maître :

« Claretie m'a lu une lettre de lui qui m'a fait passer le frisson dans le dos. Il l'avait supplié d'écrire au plus vite les trois ou quatre scènes qui devaient terminer la *Route de Thèbes*, et Dumas lui répondait : « Si je ne le fais pas, c'est que je ne peux pas. Je « vous le dis à vous, je suis fini. Je ne trouve plus « rien. »

Votre mémoire vous a trahi, mon cher maître.

La lettre à laquelle vous faites allusion est du 1er octobre. La maladie avait pris un caractère de gravité tel que le maître résolut de quitter Puys où il était venu pour achever sa pièce. Et il écrivit à M. Claretie :

« Ne comptez pas sur moi... Je suis vaincu. »

La phrase est textuelle.

Ce qui voulait dire :

« Je suis vaincu par la maladie, et quelque bonne volonté que j'y mette, je suis obligé de déposer la plume. »

Cette maladie, lui qui n'était jamais malade, il sentait bien que c'était la dernière. Aussi, dans sa lettre à M. Claretie, ajoutait-il :

« Il y a des moments où je me regrette, comme disait Mme d'Houdetot au moment de mourir. Là-dessus, je vous embrasse de tout cœur. Pardonnez-moi, je vous assure que ce n'est pas ma faute! »

Ce n'était pas un aveu d'impuissance. C'était la reconnaissance d'un fait matériel : la maladie. Pensez donc que cette lettre a été écrite cinq semaines avant sa mort! S'il était vaincu dans le sens que vous attribuez à ce mot, il ne s'en serait probablement pas aperçu. On ne s'aperçoit guère de ces choses-là, même quand on s'appelle Dumas.

La vérité est qu'il se sentait mortellement atteint, non dans son esprit, qui est resté intact jusqu'au bout, mais dans son corps. Affaissement physique, oui! Affaissement moral et intellectuel, non!

Ces lignes prophétiques de son testament, écrite le 27 juillet, quatre mois, date pour date, avant sa mort, vous le diront mieux que je ne saurais le faire :

« *J'entre aujourd'hui dans ma soixante-douzième année. Il est temps de faire mon testament, d'autant plus qu'à certains symptômes il me paraît plus que probable que je ne verrai pas la fin de cette année dans laquelle j'entre.* »

Il s'est donc éteint, en pleine possession de ses facultés, conscient et maître de lui, ayant attendu avec sérénité la mort qu'il regardait en face depuis longtemps déjà et qui s'est montrée respectueuse de son génie en le terrassant et en le descendant dans la tombe avant que ce génie s'obscurcît ou même se voilât.

Telle fut la fin d'Alexandre Dumas fils.

Vous savez aujourd'hui de quoi se compose l'œuvre posthume qu'il laisse aux mains de sa veuve et quelles sont ses dernières volontés à cet égard.

DUMASIANA

J'ai réuni, sous ce titre, un certain nombre de pensées et fragments de Dumas fils qui m'ont paru, après les analyses précédentes, les plus propres à donner une idée très nette de son génie.

La belle Lettre à un enfant, a été publiée par moi dans le Figaro, *le lendemain de sa mort.*

CHAPITRE VI

LETTRE A UN ENFANT

Il paraît, mon cher enfant, que ç'aurait été hier ta fête, si tu n'étais pas un abominable petit hérétique qu'aucun saint du Paradis ne saurait recommander. J'ai pensé que tu serais assez intelligent, que tu aurais assez de courage et d'énergie pour faire toujours ton devoir sans avoir besoin de l'intervention des saints, déjà bien assez occupés de tous les imbéciles qui ne savent pas se passer d'eux.

Tu as la meilleure des mères, tu as un père qui t'adore, tu as tout ce qu'il faut pour être une personne honnête et heureuse, c'est à toi d'en remercier Dieu tranquillement et sincèrement dans le fond de ton cœur, sans déranger pour cela des saints qui ne peuvent pas pour toi ce que tu peux pour toi-même.

Quand nous serons à la campagne cet été, maintenant que tu es un grand garçon, nous lirons ensemble les Evangiles et tu t'efforceras de vivre comme il y est conseillé de le faire. Tu verras que ce n'est pas très difficile quand on le veut bien fermement.

Il y a déjà une foule de préceptes que tu pratiques tout naturellement, parce que ton père et ta mère t'en ont donné l'exemple et que ton intelligence et ton cœur ont compris tout de suite.

Tu sais qu'il faut aimer non seulement tes parents, qui sont bons pour toi, qui te rendent facile ta vie, que tu ne serais pas en état de gagner toi-même, et qui sont sans cesse préoccupés de ta santé et de ton bonheur. Tu sais qu'il faut non seulement les aimer, mais aimer et assister tous ceux qui t'aiment en dehors de ta famille et même les pauvres gens que tu ne connais pas, qui n'ont pas de parents comme les tiens et qui ont besoin de la charité des autres.

Tu sais qu'il ne faut rien prendre à qui que ce soit, que rien n'est plus méprisable que le mensonge et l'hypocrisie, qu'une personne laborieuse et honnête qui gagne sa vie dans n'importe quelle profession est l'égale des plus riches et des plus puissants ; tu sais que le désir de briller et de se faire envier par sa toilette est la dernière des inepties ; que dépenser de l'argent à des futilités quand il y a tant de gens qui n'ont pas de quoi manger est une mauvaise action ; que faire du mal à qui que ce soit est une lâcheté ; qu'il vaut mieux se laisser mourir de faim que de faire, pour manger, une chose que l'on ne pourrait pas avouer ; qu'on ne doit jamais trahir un secret qu'on vous a confié ou même qu'on a surpris ; qu'on doit tout entendre sans jamais rien répéter ; qu'il faut être juste pour tout le monde et indulgent pour les ignorants, les inférieurs et les coupables ; qu'il faut être poli avec les serviteurs même lorsqu'ils ne le sont pas, parce qu'ils n'ont pas reçu l'instruction que tu as eu le bonheur de recevoir ; qu'il ne faut pas toujours dire ce que tu penses, parce que cela pourrait faire de la peine à quelqu'un, mais qu'il faut toujours penser ce que tu dis ; qu'il ne faut jamais donner ta parole d'honneur que pour des choses dont tu es sûr ; qu'il ne faut jamais prendre un engagement matériel ou moral sans être résolu à le tenir bon gré mal gré et quoi qu'il en coûte, fût-ce toute la fortune qu'on a ; qu'on ne doit se moquer ni des infirmes, ni des vieillards, ni des pauvres. Il te res-

tera, pour te moquer d'eux, les vaniteux et les sots, c'est bien assez.

Tu sais enfin que, du moment où tu es forcé de te cacher pour faire une chose et que tu as peur qu'on ne le sache, tu ne dois pas faire cette chose.

Eh bien ! tu en sais déjà long, comme tu vois, et si tu veux mettre en pratique tout ce que tu sais, non seulement tu n'auras pas besoin de la protection des saints, mais tu seras un saint toi-même ; et si tu profites, comme j'en suis convaincu, de cette petite leçon, tu en tireras plus de profit que d'avoir reçu des fleurs pour ta fête.

DIEU

Après avoir bien disputé, après s'être bien battus, ceux-ci au nom de la foi, ceux-là au nom de la science, tant pour prouver qu'il y a un Dieu que pour prouver qu'il n'y en a pas, deux propositions au sujet desquelles on pourra se battre éternellement si l'on ne compte désarmer que quand on en aura fait la preuve, ils constateront finalement qu'ils n'en savent pas plus là-dessus les uns que les autres, mais que ce dont ils sont sûrs, c'est qu'en définitive l'homme a autant besoin d'espérer, si ce n'est plus, que de savoir, qu'il souffre abominablement de l'incertitude où il est sur les choses qui l'intéressent le plus, qu'il est perpétuellement en quête d'un état meilleur que son état présent, et qu'il faut le laisser chercher, en toute liberté, surtout dans le domaine philosophique, ce moyen d'être plus heureux.

Il a sous les yeux le spectacle d'un univers qui était avant lui, qui demeurera après lui, qu'il sent, qu'il sait être éternel et à l'éternité duquel il voudrait être mêlé. Du moment où il a été appelé à la vie, il demande sa part de cette vie éternelle qui l'entoure, l'exalte, le raille et le détruit. Puisqu'il a commencé, il ne veut pas finir. Il appelle à grands cris, il implore à voix basse la certitude qui se dérobe toujours, heureusement, car elle serait l'immo-

bilité et la mort, le moteur le plus puissant de l'énergie humaine étant l'inconnu. Comme il ne peut se fixer dans la certitude, il va et vient dans l'idéal vague, et quelques écarts qu'il fasse dans le scepticisme et la négation, par orgueil, par curiosité, par colère, par mode, il retourne toujours à l'espérance dont il ne peut décidément pas se passer. Querelles d'amoureux.

Il y a donc quelquefois obscuration, il n'y a jamais oblitération complète de l'idéal humain. Il passe dessus des buées philosophiques comme des nuées sur la lune, mais l'astre blanc poursuit toujours sa route où il reparaît, tout à coup, intact et lumineux. Cet irrésistible besoin d'idéal, chez l'homme, explique qu'il se soit jeté avec confiance, avec ravissement, sans contrôle rationnel, dans les différentes formules religieuses qui, tout en lui promettant l'infini, le lui présentaient conforme à sa nature, en même temps qu'elles l'enfermaient dans des limites toujours nécessaires, même à l'idéal.

Mais voilà que, depuis des siècles déjà, à chaque nouvelle étape, des hommes nouveaux sortent de l'ombre, de plus en plus nombreux, depuis cent ans surtout, qui, au nom de la raison, de la science, de l'observation, contestent les vérités, les déclarent relatives, et veulent détruire les formules qui les contiennent.

Qui a raison dans ce débat? Tout le monde tant qu'on cherche, personne dès qu'on menace. Entre la vérité qui est le but et le libre examen qui est le droit, la force n'a rien à faire, malgré des exemples fameux. Elle recule ce but, voilà tout. Elle n'est pas seulement inique, elle est inutile, le pire défaut en matière de civilisation. Jamais un coup de poing, si bien appliqué qu'il soit, ne prouvera l'existence ou la non-existence de Dieu.

Pour conclure, ou plutôt pour finir, la Puissance, quelle qu'elle soit, qui a créé le monde, lequel ne

me paraît définitivement pas s'être créé lui-même, s'étant, jusqu'à nouvel ordre, réservé à elle seule, tout en nous prenant pour instruments, le privilège de savoir pourquoi elle nous a faits et où elle nous mène; cette Puissance, malgré toutes les intentions qu'on lui a prêtées et toutes les sommations qu'on lui a faites, paraissant de plus en plus résolue à garder son secret, je crois, si je puis dire ici tout ce que je pense, que l'Humanité commence à renoncer à pénétrer ce mystère éternel. Elle est allée aux religions, qui ne lui ont rien prouvé, puisqu'elles étaient diverses; elle est allée aux philosophies, qui ne lui en ont pas démontré davantage, puisqu'elles étaient contradictoires; elle va essayer, maintenant, de se tirer d'affaire toute seule, avec son simple instinct et son simple bon sens, et, puisqu'elle est sur la terre sans savoir pourquoi ni comment, elle va tâcher d'être aussi heureuse que possible, par les seuls moyens que la terre lui fournit.

CETTE VIE ET L'AUTRE

Quand on voit la vie telle que Dieu l'a faite, il n'y a plus à le remercier que d'avoir fait la mort.

Au fond, qu'y a-t-il de sérieux dans une vie où l'on entre sans le demander et d'où l'on sort sans le vouloir ?

Un de mes amis, très paresseux, disait : « Inutile de rien apprendre pendant la vie, puisqu'on saura tout après sa mort. »

La vie est la dernière habitude qu'on doit perdre, parce que c'est la première qu'on a prise.

L'espérance que nous avons d'être éternels dans un autre monde n'est faite que de notre désespoir de ne pas l'être dans celui-ci.

Il en est de la science et de la philosophie à la recherche de la grande vérité comme des convois de chemins de fer qui traversent un tunnel en plein jour. L'obscurité est au milieu, mais le jour est aux deux bouts. Quel que soit le côté par lequel on sort, c'est toujours dans la même lumière qu'on rentre. C'est le même Dieu qui est au commencement de la foi et à la fin de la science.

L'AMOUR, LES FEMMES ET LE MARIAGE

Sur dix mille hommes, il y en a sept ou huit mille qui aiment les femmes, cinq ou six cents qui aiment la femme, un qui aime une femme.

L'amour, au contraire de la passion, s'alimente et se renouvelle sans cesse à son propre foyer, sans pouvoir s'épuiser jamais. Ce n'est pas le feu terrestre, c'est le feu divin ; ce n'est pas le hasard, ce n'est pas un choc imprévu qui le fait naître, c'est l'harmonie universelle qui le crée.

... On peut avoir eu deux passions, on n'a jamais deux amours !

Qui a aimé deux fois n'a pas aimé, voilà l'absolu.

Nous nous attachons quelquefois plus à une femme par les infidélités que nous lui faisons que par la fidélité qu'elle nous garde.

Dire à une femme qui appartient à un autre qu'on l'aime et qu'on voudrait être aimé d'elle, c'est lui jeter à la face la plus grosse des insultes, c'est lui dire : « Je vous trouve bonne pour mes moments perdus, suffisante pour mes plaisirs, mais je garde mon nom, ma fortune, mon estime, ma liberté pour une plus

honnête que vous, qui exigera de moi d'autres preuves d'amour que les petites convulsions que je viens vous offrir. »

L'homme qui a été aimé, si peu que ce soit, d'une femme, du moment que cet amour n'avait ni le calcul ni l'intérêt pour base, est éternellement l'obligé de cette femme, et, quoi qu'il fasse pour elle, il ne fera jamais autant qu'elle a fait pour lui.

Ou les femmes ne pensent à rien, ou elles pensent à autre chose.

La femme est un être circonscrit, passif, instrumentaire, disponible, en expectative perpétuelle. C'est la seule œuvre inachevée que Dieu ait permis à l'homme de reprendre et de finir. C'est un ange de rebut.

La femme est, selon la Bible, la dernière chose que Dieu a faite. Il a dû la faire le samedi soir. On sent la fatigue.

C'est souvent la même femme qui nous inspire de grandes choses et nous empêche de les acccomplir.

Il y a plus d'honnêtes femmes qu'on ne le croit, pas autant qu'on le dit.

Les hommes ont quelquefois le droit de dire du mal des femmes, jamais d'une femme.

Que les femmes gravent ceci dans leur mémoire :

Celui-là seul est digne de leur amour qui les a jugées dignes de son respect.

Si j'avais à donner mon opinion sur la différence morale qui existe entre les hommes et les femmes, je dirais que les hommes valent plus et que les femmes valent mieux.

Il n'existe pas une femme si habile, si belle, si aimée qu'elle soit, qui puisse donner à son amant la centième partie de l'émotion que donne en une minute à l'époux qui l'a choisie la jeune fille qui va recevoir de lui la révélation de l'amour. Notre esprit, notre cœur, nos sens, toutes nos facultés trouvent dans la première expansion de cette âme ignorante, timide et curieuse à la fois, une sensation si absolue, qu'elle détruit tout ce qui n'est pas elle; si élevée qu'aucune autre n'y peut atteindre; si complète qu'il ne nous est plus permis de l'admirer une seconde fois. Tout homme qui ne l'a pas connue et qui prétend avoir aimé, est un fou dont on peut rire, et celui qui, dans le mariage, croit pouvoir se passer d'elle, est un malheureux qu'il faut plaindre.

L'homme qui, dans la vie réelle, limite sa destinée à la recherche, à l'adoration et même à la possession d'une femme, comme le conseillent les littératures, est un enfant, un paresseux ou un malade, et la femme qui le dévore et le supprime a parfaitement raison et rend un grand service à l'Etat.

L'homme ne se doit tout entier qu'à ce qui est impérissable, éternel et infini. Si, contenant en lui de quoi être Socrate, César ou Christophe Colomb, il se réduit à être Othello, Werther ou Des Grieux, il n'est pas l'homme total, il n'est plus que l'homme partiel;

il descend au-dessous de lui-même; il a perdu la notion de son origine et de sa fin; il n'est plus qu'un héros littéraire, un instrument d'immortalité pour les poètes et d'immoralité pour les petites filles et les collégiens.

La femme n'a pas la faculté d'effacer radicalement, par le seul effort de sa volonté, l'image qui l'a occupée longtemps. Il faut qu'elle la remplace par une autre. Elle ne détruit pas, elle superpose. Quand la seconde image est plus grande et plus large que la première, et qu'on ne voit plus rien de celle-ci, tout va bien; c'est l'oubli. Quand elle est plus petite et que les bords de l'autre dépassent, rien ne va plus; c'est le remords.

On aime les femmes par ce qu'on a en trop ou en moins. Il en résulte que la même créature peut être aimée par deux hommes de types absolument contradictoires. Le petit crevé admirera et cherchera en elle les muscles qui lui manquent et se fera une force apparente de celle de sa maîtresse. Et le fort de la halle enrichi aura besoin de se dépenser dans un être capable de le satisfaire et de le contenir.

La femme nue n'a pas de tête. Ce qui regarde et ce qu'on regarde en elle commence au cou et va en descendant. Il en résulte que le pied d'une femme nue est plus intéressant et plus expressif que son visage, lequel ne peut être que maladroit ou provocant, c'est-à-dire grossier dans tous les termes. Seule la femme vêtue peut avoir des expressions multiples, et plus elle sera vêtue, plus le sentiment sera divers et élevé. Les statues grecques ne regardent même pas. Les statues du moyen âge font rêver. La première chose que doit faire un peintre qui représente une femme

nue, c'est de supprimer la tête, je veux dire de l'atténuer autant que possible ou de la cacher de son mieux, à moins qu'il ne veuille faire un libertinage.

Le cerveau de M[me] Sand n'était pas compliqué. Il était ouvert. Il y passait une foule de choses disparates et elle les accueillait toutes sans s'occuper de les faire concorder entre elles. Elle ne se doutait pas des contradictions. Le pittoresque d'une aventure ou d'une idée saisissante la frappait et elle partait là-dessus, le plus souvent sans savoir où elle allait.

— Des femmes à l'Académie? Il y a bien assez de prêtres!

— Le mariage est la plus grande des bêtises... et j'espère bien que mes filles la feront.

A propos du mariage d'une cantatrice :

— Les rossignols ne vivent pas en cage avec les serins.

Les femmes absolument belles n'ont de pudeur que juste ce qu'il faut pour faire valoir leur beauté.

La femme ne peut jamais se dégrader ni tomber aussi bas que l'homme, parce qu'il y a toujours eu de l'amour dans sa première chute.

La chaine du mariage est si lourde, qu'il faut se mettre deux pour la porter, — quelquefois trois.

Tout le monde!... je le connais celui que l'on appelle Tout le monde!... Tout le monde a horreur des gens qui s'aiment, des femmes chastes et des hommes jaloux, parce que Tout le monde profite des femmes coquettes, des maris indifférents et des épaules qui ne finissent pas. Tout le monde est un malin qui fait des théories à son bénéfice... Ainsi c'est Tout le monde qui dit : « Il faut aimer sa femme d'une certaine façon. L'épouse, qui sera mère de famille, a plus besoin de respect que d'amour. Laissez les transports, les jalousies, les manifestations violentes aux amours passagères. » Ce qui veut dire : « Supprimez la passion dans le mariage pour que le mariage soit ennuyeux, et quand votre femme s'ennuiera, moi, Tout le monde, je la consolerai. »

PRÉCEPTES, CONSEILS, RÉFLEXIONS DIVERSES

Marche deux heures tous les jours, dors sept heures toutes les nuits ; couche-toi toujours seul, dès que tu as envie de dormir; lève-toi dès que tu t'éveilles; travailles dès que tu es levé. Ne mange qu'à ta faim, ne bois qu'à ta soif, et toujours lentement.

Ne parle que lorsqu'il le faut et ne dis que la moitié de ce que tu penses; n'écris que ce que tu peux signer, ne fais que ce que tu peux dire. N'oublie jamais que les autres compteront sur toi, et que tu ne dois pas compter sur eux. N'estime l'argent ni plus ni moins qu'il ne vaut : c'est un bon serviteur et un mauvais maitre.

Garde-toi des femmes jusqu'à vingt ans, éloigne-toi d'elles après quarante; ne crée pas sans bien savoir à quoi tu t'engages et détruis le moins possible. Pardonne d'avance à tout le monde, pour plus de sûreté ; ne méprise pas les hommes, ne les hais pas davantage et ne ris pas d'eux outre mesure, plains-les.

Songe à la mort, tous les matins en revoyant la lumière, et tous les soirs en rentrant dans l'ombre. Quand tu souffriras beaucoup, regarde ta douleur en face, elle te consolera elle-même et t'apprendra quelque chose. Efforce-toi d'être simple, de devenir utile, de rester libre, et attends pour nier Dieu que l'on t'ait bien prouvé qu'il n'existe pas.

Donnez de l'argent, n'en prêtez pas; donner ne fait que des ingrats, prêter fait des ennemis.

Les politiciens sont semblables aux arroseurs publics, qui peuvent faire de la boue quand il y a du soleil, mais qui ne peuvent faire du soleil quand il y a de la boue.

Savez-vous ce que c'est que le devoir? C'est ce qu'on exige des autres.

Entrez dans n'importe quelle gare de chemin de fer, et voyez avec quelle patience la foule qui est là attend ses billets avant le départ, et ses bagages au retour, et vous reconnaîtrez que ce peuple indépendant est le peuple le plus obéissant du monde, et qu'avec un sergent de ville on lui fait faire tout ce qu'on veut, et avec deux tout ce qu'il ne veut pas.

A quarante ans, un homme politique sérieux méprise tellement les hommes qu'il n'a plus qu'à se tuer ou à s'en servir.

les hommes chez les femmes. Je dirais que les hommes valent plus et que les femmes valent mieux

6

A. Dumas

Si tu veux avoir une notion à peu près exacte de la Divinité, cherche-la dans le commerce des bonnes gens plutôt que dans la société des gens illustres. Le génie n'explique pas Dieu, la bonté le prouve.

Si les hommes dépensaient pour faire du bien aux autres le quart de ce qu'ils dépensent pour se faire du mal à eux-mêmes, la misère disparaîtrait du monde

LES LETTRES ET LES LITTÉRATEURS

Quand le travail de l'esprit n'est pas la plus noble de toutes les professions, c'est le plus vil de tous les métiers. Le désespoir, la haine, l'envie, la misère, le doute, le vice et la démence sont au bout, quelquefois au milieu de cette carrière méprisable où la concurrence remplace l'émulation, où la popularité triche la gloire, où l'argent est un but, la débauche un aiguillon et l'ivresse une muse.

Toute littérature qui n'a pas en vue la perfectibilité, la moralisation, l'idéal, l'utile, en un mot, est une littérature rachitique et malsaine, née morte. La reproduction pure et simple des faits et des hommes est un travail de greffier et de photographe, et je défie qu'on me cite un seul écrivain consacré par le temps qui n'ait pas eu pour dessein la plus-value humaine.

Œuvre qu'on lit, œuvre qui dure ; œuvre qu'on relit, œuvre qui reste.

La douleur et le chagrin ont tué nombre de gens à qui il ne manquait pour les vaincre que la faculté d'engendrer un livre ou une comédie. Qui se répand se calme.

REMARQUES SUR L'ART DU THÉATRE

Les œuvres de théâtre ne sont pas écrites seulement pour ceux qui viennent au théâtre; elles sont écrites aussi, et surtout, pour ceux qui n'y viennent pas. Le spectateur ne fait que le succès, le lecteur fait la renommée.

Le théâtre, il ne faut pas se le dissimuler, vit beaucoup d'illusions, d'émotions, d'entraînements, de surprises. Le charme y est plus nécessaire que la vérité. L'œil se laisse prendre par un beau visage, l'oreille par une belle voix. C'est le propre des grandes assemblées humaines de pouvoir être momentanément séduites par un mot, par un geste, par un cri. Pour entraîner mille individus, il n'est besoin que de les émouvoir; pour en entraîner un, il faut le convaincre.

On ne doit jamais modifier un dénouement. Un dénouement est un total mathématique. Si votre total est faux, toute votre opération est mauvaise. J'ajouterai même qu'il faut toujours commencer sa pièce par le dénouement, c'est-à-dire ne commencer l'œuvre que lorsqu'on a la scène, le mouvement et le mot de la fin. On ne sait bien par où l'on doit passer que lorsqu'on sait bien où l'on va.

On peut devenir un peintre, un sculpteur, un musicien même à force d'étude; on ne devient pas un auteur dramatique. On l'est tout de suite ou jamais, comme on est blond ou brun, sans le vouloir.

C'est un caprice de la nature qui vous a construit l'œil d'une certaine façon pour que vous puissiez voir d'une certaine manière qui n'est pas absolument la vraie et qui cependant doit paraître la seule, momentanément, à ceux à qui vous voulez faire voir ce que vous avez vu. L'homme qui est appelé à écrire pour le théâtre révèle cette faculté très rare, dès sa première tentative, dans une farce de collège ou dans une charade de salon.

C'est une science d'optique et de perspective qui permet de dessiner un personnage, un caractère, une passion, une action de l'âme d'un seul trait de plume. Le trompe-l'œil est si complet qu'il arrive souvent au spectateur, quand il se fait lecteur et veut se donner de nouveau à lui seul l'émotion qu'il a ressentie avec la foule, non seulement de ne plus retrouver cette émotion dans la chose écrite, mais encore de ne plus retrouver l'endroit où elle est. Un mot, un regard, un geste, un silence, une combinaison purement atmosphérique, l'avaient tenu sous le charme. C'est là qu'est le génie du métier, si ces deux mots peuvent se trouver ensemble.

On pourrait comparer l'œuvre de théâtre, par rapport aux autres formes littéraires, avec la peinture de salon, par rapport aux peintures de muraille ou de chevalet. Malheur au peintre s'il oublie que sa composition doit être vue à distance, de bas en haut, la lumière en dessous...

L'art dramatique, qui a besoin d'un métier à part, doit-il avoir aussi un style à part? Oui. On n'est complètement un auteur dramatique que si l'on a une

manière d'écrire, comme une manière de voir, absolument personnelle.

Une œuvre dramatique, doit toujours être écrite comme si elle ne devait être que lue. La représentation n'est qu'une lecture par plusieurs personnes, pour ceux qui ne veulent pas ou ne savent pas lire. C'est par ceux qui vont au théâtre que l'œuvre réussit, c'est par ceux qui n'y vont pas qu'elle s'affirme. Le spectateur la fait retentissante, le lecteur la fait durable.

La pièce qu'on n'a pas envie de lire sans l'avoir vue, ni de relire après l'avoir lue, est morte, eût-elle deux mille représentations de suite. Seulement, il faut, pour que l'œuvre vive sans le secours de l'interprète, que le style de l'écrivain ait su transporter sous les yeux du lecteur les solidités, les proportions, les formes et les tonalités que les spectateurs applaudissent.

La langue des plus grands écrivains n'est, pour l'auteur dramatique, qu'un renseignement : elle ne lui apprend que des mots, et encore est-il nombre de ces mots qu'il doit exclure, dès le principe, de son vocabulaire, parce qu'ils manquent du relief, de la vigueur, de la bonhomie, je dirai presque de la trivialité, nécessaire pour cette mise en action de l'homme vrai sur ce terrain faux.

Le vocabulaire de Molière est des plus restreints, il emploie toujours les mêmes expressions : il joue toute l'âme humaine sur cinq octaves et demie.

LA CENSURE

A mon avis, la question personnelle ne doit pas nous influencer outre mesure quand nous avons à donner notre opinion sur une question de droit et d'intérêt commun, et, tout en étant contre la censure, en principe, tout en étant pour la liberté de la pensée la plus complète, la plus illimitée, dont j'ai usé autant que personne, dans la forme qui me paraissait la plus convenable, j'ai dû reconnaître finalement qu'aucun gouvernement, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, ne supprimera complètement la censure. Dans cette conviction, ayant à choisir entre la censure préventive et la censure répressive, je me suis prononcé pour la première, voilà tout, préférant relever du ministère de l'Intérieur et de ses fonctionnaires, plutôt que de la préfecture de police et de ses agents. J'aime mieux être assimilé aux artistes et aux professeurs qu'aux cochers de fiacre et aux filles de joie.

... Voilà pourquoi, la censure devant toujours être quelque part, entre deux maux inévitables, Scribe, Augier, Sardou, Meilhac, Halévy et moi nous choisissons le moindre, la censure préventive, avec laquelle, aujourd'hui surtout, il faut bien le reconnaître, il y a toujours moyen de s'entendre. Il en est de la censure comme des belles-mères : on s'y fait. Seulement, il y faut beaucoup de patience et un peu d'esprit.

LE DUEL

En principe, et si je n'envisage dans l'homme que sa destinée providentielle, je suis l'adversaire du duel comme je le suis de la guerre et de tout ce qui le rapproche de l'animal et l'assimile au sauvage et au barbare. Mais pour accomplir cette fameuse destinée providentielle, l'homme traverse la terre et vit en société avec ses semblables. C'est ce qu'on appelle la civilisation. Or, l'homme n'a pas plus tôt eu un semblable que, par je ne sais quel instinct qu'il tenait de je ne sais qui, il a éprouvé, s'il faut en croire les livres sacrés, le besoin de se défaire de ce semblable qui était son frère. Il ne l'a pas même appelé en duel, et Caïn a tout bonnement assommé Abel parce que les offrandes de celui-ci étaient plus agréables à Dieu que les siennes, injustice de Dieu que rien ne prouve. Car, pourquoi Dieu eût-il préféré les sacrifices d'Abel à ceux de Caïn, du moment que celui-ci les faisait sincèrement, et tout semble indiquer qu'il les faisait ainsi.

Là-dessus, les sociétés ont commencé à se civiliser et une des premières lois que Dieu, se manifestant à Moïse, l'ait chargé de transmettre et d'imposer aux hommes a été : « Tu ne tueras pas. » Il est vrai qu'à peine Moïse avait-il rapporté cette loi du sommet du Sinaï, que le jour même où il la rapportait il faisait

tuer vingt-trois mille de ses frères, sous le prétexte qu'ils adoraient un veau d'or que nous adorons toujours, tout en faisant l'économie du simulacre, un peu trop coûteux. Jésus est venu pour achever l'œuvre de Moïse, restée insuffisante, et il a dit aux hommes : « Aimez-vous les uns les autres », et il est mort pour prouver son dire. Il a même ajouté : « Si tu reçois un soufflet sur la joue droite, tends la joue gauche. » A quoi Voltaire a riposté : « C'est le meilleur moyen de gagner le ciel et de te faire chasser de ton régiment ». Pour obéir à ces lois divines promulguées sur le Sinaï, sanctifiées sur le Calvaire, les hommes se sont détruits de plus en plus.

Il y a dans le duel, j'entends le duel dont les causes sont quelquefois si sérieuses qu'on ne peut pas les donner, il y a dans ce duel un besoin irrésistible et selon la nature de donner la mort, aussi impérieux, pour ne pas dire plus impérieux que, dans l'amour, le besoin de donner la vie. Nous n'avons même pas à préciser les circonstances; pas un de nous qui ne les sente en soi et ne les comprenne chez autrui. L'Eglise aura beau fermer ses portes, et elle est logique quand elle le fait, à celui qui a succombé sans avoir eu le temps de se repentir, elle n'obtiendra jamais de don Diègue souffleté par Gormas qu'il tende sa seconde joue à celui-ci, et que Rodrigue ne veuille pas tuer et ne tue pas celui qui a voulu déshonorer son père, de même que rien ne l'empêchera de provoquer don Sanche qui veut lui prendre sa maîtresse. Il se soucie bien du ciel dans ces moments-là!

Il y a des faits pour lesquels un chat serait tout étonné qu'on le fouettât qui amènent deux hommes à vouloir se donner la mort. C'est comme ça; c'est absurde; mais il faut que ce soit comme ça. Je ne

parle même pas des milieux où le duel rôde en permanence autour des tables de la salle de jeu ou du cabinet particulier, entre les filles et le baccara. Mais le premier honnête homme venu, ayant au bras une femme, honnête ou non, avec laquelle un goujat aussi bien mis que lui a l'idée de faire connaissance par des moyens bas, que voulez-vous qu'il fasse? Si la femme a de l'esprit et surtout de la présence d'esprit, ou de l'expérience, ou de l'habitude, elle ne dira rien et son compagnon ne verra rien; mais si, par un mouvement bien naturel aussi, elle sursaute, il faudra gifler le monsieur qui ne tendra pas l'autre joue. Mon avis est qu'il vaudrait mieux, séance tenante, lui administrer la correction qu'il mérite; mais si l'on n'est pas le plus fort? Je profite de l'occasion pour conseiller à ceux qui ne sont pas sûrs d'être toujours les plus forts musculairement d'égaliser les choses en portant constamment une forte canne.

Quant à demander justice aux tribunaux, il n'y faut pas songer. Le Code, si grave qu'il soit, même doublé de l'Evangile, ne va pas jusque-là sans rire. Il faut donc en revenir au jugement de Dieu; mais ce Dieu-là a souvent des distractions dont l'innocent pâtit; c'est dans les cas de ce genre que les témoins doivent bien savoir ce qu'ils ont à faire. Au petit bonheur!

LA PEINE DE MORT

Ce qui est certain, c'est que cette grande œuvre de la conscience, ce droit divin que s'est arrogé l'homme de juger, d'absoudre, de condamner publiquement et, dans certaines circonstances, de donner la mort à son semblable, n'ont plus la majesté qu'ils devraient avoir, n'inspirent plus le respect qu'ils devraient inspirer. Des éléments complexes viennent troubler les habitudes, bouleverser les traditions, inquiéter la conscience des juges les plus austères. Le laisser-aller des mœurs nouvelles reflue et influe évidemment sur les verdicts du Tribunal. La morale semble avoir perdu le droit d'être indiscutable et se laisse ballotter de l'absolu au relatif sans savoir où aborder. Il m'est arrivé d'assister à quelques procès criminels retentissants. Dieu sait que ce n'était ni par curiosité banale, ni par recherche d'émotions. Je n'avais aucune envie de me repaître des angoisses du misérable, ou plutôt de l'imbécile, qu'on avait fini par découvrir et par amener là. Quand on en a vu un, on les a tous vus; c'est toujours le même. Mais je voulais m'interroger encore plus que lui, me demander quelle sentence je porterais si j'étais parmi les jurés. J'ai suivi quelquefois le condamné jusqu'à l'échafaud. Il mourait bravement ou lâchement, embrassant ou repoussant le prêtre, résigné ou révolté, le plus souvent ahuri et ne se rendant pas compte. En assistant à ces condamnations et à ces exécutions, je ne pouvais pas m'empêcher de me dire : « Et après? Qu'est-ce que cela prouve? Où cela mène-t-il? Il y a eu un ou plusieurs individus assassinés; il y a un assassin

de plus d'exécuté. Justice est faite, dit-on. Après? L'exemple a-t-il profité? Les crimes diminuent-ils? Ils n'ont jamais été si nombreux, si féroces, si insolents. Va-t-il falloir en revenir au pilori, à la marque, à la torture? Ou bien ne serait-ce pas nous qui nous tromperions? Ce criminel est-il vraiment coupable? »

... Nous avons les oreilles rebattues des questions d'hérédité, de libre arbitre, de responsabilité; pourquoi ne pas essayer de résoudre ces questions *in anima vili?* Au lieu de couper la tête à ce misérable, ce qui ne sert absolument à rien et ne prouve rien, si nous l'utilisions? Expédions-le dans une de nos colonies pénitentiaires, accouplons-le avec une coquine de son espèce et voyons un peu quel produit ils nous donneront ou plutôt ce que nous pourrons tirer de leur produit, non pas en le laissant dans le milieu où il sera né, sous l'influence immédiate de ses générateurs et sous l'autorité de gardes-chiourmes qui le traiteront de fils d'assassin et d'empoisonneuse, mais en le transportant dès sa naissance dans un milieu sain où rien ne lui révélera ni ne lui imposera jamais ses origines. Mettons là aux prises la nature et l'empirisme. C'est une expérience de laboratoire comme une autre; c'est de la sélection supérieure. Donnons à cet enfant l'éducation et l'instruction que nous donnerions à nos propres enfants et voyons ce que deviendra cette implacable hérédité, objet de tant de discussions, purement théoriques jusqu'à présent. Si nous allions obtenir un individu intelligent, moral, utile, quelle découverte, quel pas en avant, quelle réfutation du péché originel de la religion et des fatalités de la science! Combien de temps l'arsenic et la strychnine n'ont-ils été que des poisons propres seulement à donner la mort! On en a fait des médicaments qui rendent à la vie. Si l'on forçait le mal à produire le bien, il ne faudrait peut-être plus beaucoup de temps pour détruire le mal. Et cætera, et cætera.

L'ALCOOL ET LE TABAC

... Des hommes austères, des sages, ont établi des lois et fondé des religions pour donner satisfaction aux besoins de son corps et de son âme. A quelle conclusion en sont-ils venus? Toutes les religions se contredisent, se combattent, se haïssent. Les bûchers sur lesquels on a brûlé tant de braves gens pour leur faire connaître un peu plus tôt la vérité sont-ils plus orthodoxes et plus édifiants que les verres d'eau-de-vie versés aux soldats pour les envoyer à la victoire ou à la mort? Toutes les philosophies se raillent et se dénigrent entre elles. Où sont les codes infaillibles? Où sont les bibles indiscutables? Quelle garantie évidente me donnent les uns? Quel secours effectif me donnent les autres? Qui a raison, de Moïse, de Jésus, de Mahomet, de Brahma, de Luther, du matérialisme, du positivisme, du spiritualisme, du droit divin, du droit du peuple? Tous ces fondateurs de sectes, tous ces docteurs en philosophie vivaient dans l'étude, le recueillement et la méditation; ils n'interrogeaient que leur conscience, ils ne voulaient que le bien; ils ne buvaient pas, ils ne fumaient pas : qu'est-ce que nous y avons gagné? Voyez quels dissentiments ils ont produits entre les hommes, de quelles révolutions, de quelles iniquités ils ont été cause, quels flots de sang ils ont fait couler. Exploité par la nature, trahi par ses sens, égaré par ses rêves, trompé par les religions, dérouté par les philosophies, berné par les politiques, ne sachant plus que croire, ne trouvant

plus à qui se fier, l'homme, harcelé par tous les problèmes moraux et sociaux qui se dressent devant lui, n'a plus qu'une idée : leur échapper et s'étourdir. D'autant plus que, tout à coup, à un certain moment, quand il a bien cédé à tous ses besoins, à toutes ses illusions, à toutes ses passions, il découvre ce dont rien ne l'avait averti jusque-là, qu'il est mortel et qu'il va bientôt falloir cesser d'être, de faire partie de ce qui continuera cependant à être éternellement, sans le moindre souvenir de lui.

La terreur de la mort inévitable, dont il n'est plus séparé que par quelques années, l'envahit et l'étreint. De quoi va-t-il occuper ses dernières années, qui vont passer si vite? Il commence à mesurer toutes les choses de la vie à cette fatale nécessité de la mort : elles lui apparaissent vides, dénuées de raisons d'être, et sa fragilité l'humilie et le désespère. Le terrible « à quoi bon? » de l'Ecclésiaste ne quitte plus son côté. S'il n'a pas quelque grand idéal comme l'illusion religieuse, l'amour de la science, la folie de l'art, la passion de la charité, une de ces ivresses de l'âme, il redescend dans l'instinct, il se met à vivre au jour le jour et il fait appel à la sensation immédiate, basse, mais assurée. Elle le tuera peut-être, mais qu'est-ce qui ne le tue pas? Et puisqu'il faut absolument aller à la mort, car, quelque route qu'il prenne, c'est toujours là qu'elle aboutira, autant y aller gaiement, et qu'importe un peu plus tôt ou un peu plus tard? Qui sait même s'il ne vaudrait pas mieux que ce fût plus tôt, s'il ne vaudrait pas mieux que ce fût tout de suite?

Va donc pour le jeu, la débauche, le libertinage, et que les vapeurs du vin et la fumée du tabac lui voilent les trois mots de la salle du festin dont tant de convives sont déjà sortis. Le prêtre a beau lui promettre l'éternité, le philosophe a beau lui conseiller

la résignation, le petit verre de cette eau qui brûle et le petit paquet de cette herbe qui flambe lui procurent tout de suite, sans qu'il fasse le moindre effort, ce que lui promet l'un et ce que lui conseille l'autre. Ce n'est pas la félicité complète, ce n'est pas l'oubli absolu, car l'âme se débat toujours un peu dans les bas-fonds où il la refoule. Mais c'est l'engourdissement de la pensée, l'obscuration de la conscience, la léthargie mentale devant laquelle les réalités continuent à se mouvoir sans la faire cesser. « Les animaux sont bien heureux ; ils ne pensent pas à tout ça. » Voilà le fond de son raisonnement et la conclusion de sa philosophie.

Il s'agit d'arriver au bonheur relatif et suffisant des animaux en éludant toute explication avec ce grand problème de la destinée dont la nature a fait le privilège néfaste de la créature pensante.

Si vous regardez bien attentivement, vous verrez qu'il y a du suicide dans ce parti pris de la dernière phase, suicide lent, irrésistible, anonyme.

Par une contradiction purement apparente, voilà ce même homme qui s'alarmait d'avoir si peu de temps à vivre encore, qui se trouve tout à coup las d'avoir déjà vécu tant d'années, et, dans la demi-mort qu'il provoque et où il se complait tous les jours, il commence à se dire que l'état d'annihilation totale, d'indifférence définitive a peut-être du bon. Il y aspire malgré lui et il augmente peu à peu les doses des stupéfiants dont il a pris l'habitude. Il goûte une volupté qu'il ne saurait définir, mais réelle et constante, à cette espérance nouvelle de n'être plus. Il n'a que bien rarement le courage d'en finir violemment, tant il est acoquiné à son mécanisme organique, mais il jouit de tuer à petit feu ces deux adversaires qu'il traînait partout avec lui, dont il a eu tant à souffrir : sa raison et sa conscience, et il parvient enfin à réaliser son rêve, qui est de mourir comme il est né, sans savoir ce qu'il fait.

LES DROITS DE LA FEMME

A Madame Chéliga-Lœvy.

Madame,

Mon opinion sur les droits des femmes est bien fixée et depuis longtemps. Je l'ai énoncée dans différentes brochures comme *Les femmes qui tuent et les femmes qui votent*, et *La recherche de la paternité.* Je veux que les droits civils et politiques des femmes soient exactement ceux des hommes puisque leurs devoirs sont les mêmes. Paient-elles l'impôt comme les hommes? Les poursuit-on comme eux quand elles ne le paient pas? Si elles n'acquittent pas leurs dettes, si elles ne font pas honneur à leur signature de commerçantes, si elles ne paient pas leur loyer, leur saisit-on leurs meubles et les vend-on? Si elles dérobent des rubans ou des dentelles dans un magasin, les conduit-on chez le commissaire de police et de là en police correctionnelle? Quand on pense que Jeanne d'Arc ne pourrait pas aller déclarer à la mairie l'enfant de sa voisine ni voter pour les conseillers municipaux de Domremy dans ce beau pays de France qu'elle aurait sauvé. Nous nous vantons d'écrivains illustres comme M[me] de Sévigné, M[me] de Staël, M[me] Sand et nous ne leur accordons pas les mêmes droits civils et politiques qu'à leurs cochers. Nous

donnons aux jeunes filles la même instruction qu'aux jeunes hommes, nous créons des lycées très coûteux où elles deviennent professeurs et sont chargées de répandre la lumière et la vérité sur toutes les questions historiques, économiques, politiques, scientifiques du monde, et le jour où se présente une occasion pour elles de prouver le progrès de leur intelligence, le jour où il y a une élection où les intérêts du pays dont elles savent si bien l'histoire sont engagés, on les prie de rester chez elles et c'est le portier qui vote. Où est cette fameuse libération de la femme apportée par le Christianisme dont la Vierge Marie fait cependant tous les frais? Les troubadours prétendent que les femmes perdraient beaucoup de leurs grâces à cet exercice de leurs droits nouveaux. Avec cela que la bicyclette les rend gracieuses! Vous oubliez, nous disent certains personnages graves, qu'elles sont dispensées du service militaire. Mais elles ne sont pas dispensées de faire les enfants sans lesquels il n'y aurait pas de guerres, ce qui vaudrait infiniment mieux, de les porter pendant neuf mois, de les mettre au monde au milieu de douleurs abominables, de les allaiter, de les veiller, de les élever pendant des années et de souffrir toutes les transes imaginables quand on les leur prend pour les envoyer à la frontière ou au delà. Tous les arguments qu'on vous oppose sont des reliquats du droit romain dont le droit naturel aura bientôt raison.

La femme est-elle une créature agissante et pensante, de même origine et de même forme que l'homme, sauf une petite différence, toute à son avantage d'ailleurs? Faisons-nous d'elle l'être sacré par excellence, comme mère, comme épouse, comme fille? Lui imposons-nous en même temps autant de devoirs, et, dans certains cas, plus de responsabilités qu'à l'homme? Oui, alors déclarons-la et constituons-la, civilement et politiquement, l'égale de l'homme. Quant à son égalité sociale et morale avec

nous, nous n'avons pas à nous en occuper, elle s'en chargera bien toute seule, et au train dont vont les choses, ça ne sera pas long. Bien fous sont ceux qui ayant voulu la liberté pour l'homme n'ont pas prévu qu'il faudrait la donner aussi à la femme.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

ŒUVRES D'ALEXANDRE DUMAS FILS

ROMANS

Aventures de quatre femmes et d'un perroquet (1846-1847, 6 vol.).
La Dame aux camélias (1848, 2 vol.).
Césarine (1848).
Le Docteur Servans (1849, 2 vol.)
Antonine (1849, 2 vol.).
Le Roman d'une femme (1849, 4 vol.).
Tristan le Roux (1850, 3 vol.).
Trois hommes forts (1851, 4 vol.)
Diane de Lys et Grangette (1851, 3 vol.).
Revenants (1851).
Le Régent Mustel (1852, 2 vol.).
La Dame aux perles (1853, 4 vol.).
Contes et nouvelles (1853).
Sophie Printemps (1853, 2 vol.).
Ce qu'on voit tous les jours (1853).
La Vie à vingt ans (1854).
Un cas de rupture (1854).
La Boite d'argent, conte fantastique (1855).
L'affaire Clémenceau, mémoire de l'accusé (1866).
Thérèse, La Maison du vent, Histoires vraies, etc. (1875).
Ilka, avec illustrations de Marold (1895).

PIÈCES DE THÉATRE

Le Bijou de la reine, 1 acte (1845).
Atala, drame lyrique en 1 acte, musique de Varney (Théâtre-Historique (1848).
La Dame aux camélias, pièce en 5 actes (Vaudeville, 2 février 1852).
Diane de Lys, en 5 actes (15 novembre 1853).
Le Demi-Monde, 5 actes (20 mars 1855).
La Question d'argent, 5 actes (31 janvier 1857).
Le Fils naturel, 5 actes (16 janvier 1858).
Un Père prodigue, 5 actes (30 novembre 1859).
L'Ami des femmes, 5 actes (5 mars 1864).

Les Idées de Madame Aubray, 4 actes (16 mars 1867).
Une Visite de noces, 1 acte (16 octobre 1871).
La Princesse Georges, 3 actes (2 décembre 1871).
La Femme de Claude, 3 actes (16 janvier 1873).
Monsieur Alphonse. 3 actes (26 novembre 1873).
L'Etrangère, en 5 actes (14 février 1876).
La Princesse de Bagdad, en 3 actes (31 janvier 1881).
Denise, en 4 actes (19 janvier 1885).
Francillon, en 3 actes (17 janvier 1887).
Théâtre des autres, faisant suite à son Théâtre complet:
Un Mariage dans un chapeau, 1 acte, avec Vivier (Gymnase 5 janvier 1859).
Le Supplice d'une femme, 3 actes, avec Emile de Girardin (Comédie-Française, 20 avril 1865).
Héloïse Paranquet, 4 actes, avec Durantin (Gymnase, 20 janvier 1866).
Le Filleul de Pompignac, 4 actes, avec M. François (Gymnase, 7 mai 1869, sous le nom de Alphonse de Jalin).
Les Danicheff, en 4 actes, avec M. de Corvin (Odéon, 8 janvier 1876, sous le nom de Pierre Newski).
La Comtesse Romani, en 3 actes, avec Gustave Fould (Gymnase, 10 novembre 1876, sous le nom de Gustave de Jalin).

ŒUVRES DIVERSES

Péchés de jeunesse, recueil de vers (1847).
Histoire du Supplice d'une femme, *réponse à M. Emile de Girardin* (1865).
Les Madeleines repenties.
Refuge de Sainte-Anne (1869).
Nouvelle Lettre de Junius à son ami A. D. (1870), sans nom d'auteur.
Une Lettre sur les choses du jour (1871).
Nouvelle Lettre sur les choses du jour (1872).
L'Homme-Femme, réponse à M. d'Ideville (1872).
Discours de réception à l'Académie française (1875).
Entr'actes (1878-1879, 3 vol. in-12), réunissant ce que Dumas avait alors publié en dehors du roman et du théâtre:
La Question du Divorce (1880).
Les Femmes qui tuent et les Femmes qui votent (1880).
Lettre à M. Naquet (1882).
La Recherche de la paternité, *lettre à M. Rivet* (1883).
Nouveaux Entr'actes (1890).
Notes pour les tomes I, II et III du Théâtre complet (1891).

TABLE

LE GÉNÉRAL DUMAS

CHAPITRE PREMIER. — Sa naissance. — Son enfance. — Sa jeunesse. — Ses premières armes. — Sa brouille avec son père. — Il s'engage. — Mort de son père. . 3

CHAP. II. — Son portrait. — Ses grades. — Il est nommé général en chef. — A Bayonne. — *Monsieur de l'Humanité*. — A l'armée des Alpes. — Le Mont Cenis. — Son procès ; acquitté. — Il démissionne. — Il reprend du service et rejoint Bonaparte. 7

CHAP. III. — Campagne d'Italie. — L'espion autrichien. — Prise de Mantoue. — Brouille avec Bonaparte. — Au Tyrol. — Le Pont de Clausen. — *Horatius Coclès du Tyrol*. 13

CHAP. IV. — Campagne d'Égypte. — Bataille des Pyramides. — Captivité en Italie. — Retour en France. — Rupture définitive avec Bonaparte. 28

CHAP. V. — Sa disgrâce. — Sa mise en non-activité. — Il lui naît un fils. — Il meurt. 53

ALEXANDRE DUMAS

CHAPITRE PREMIER. — Naissance d'Alexandre Dumas. — Son enfance. — Mort de son père. — Il reste seul avec sa mère, dans la gêne. — Premières études. — La vocation littéraire se dessine. — Adolphe de Leuven. — Départ pour Paris. 61

Chap. II. — Installation à Paris. — Le général Foy. — Expéditionnaire chez le duc d'Orléans. — Les premières pièces. — Sa mère le rejoint. — *Christine*. — Le Théâtre-Français lui est ouvert. 77

Chap. III. — *Henri III et sa cour ;* triomphe. — *Christine*. — 1830 82

Chap. IV. — *Napoléon*. — *Antony*. — *Charles VII*. . 91

Chap. V. — *La Tour de Nesle*. — Les collaborations de Dumas : *Richard Darlington, Teresa, Angèle, Catherine Howard, Mlle de Belle-Isle, Hamlet*, etc., etc. . 110

Chap. VI. — Alexandre Dumas commence à songer aux romans. — La politique le chasse hors de France. — Il y revient et s'enrichit rapidement. — Son faste : ses fêtes, Monte-Cristo 117

Chap. VII. — Le Théâtre Historique. — *La Reine Margot, Le Chevalier de Maison-Rouge*, etc., etc. — Toujours les romans. 137

Chap. VIII. — Les dernières années d'Alexandre Dumas. — Sa mort 142

Bibliographie d'Alexandre Dumas. 150

ALEXANDRE DUMAS FILS

Chapitre premier. — Biographie. 157

Chap. II. — Les idées politiques, morales et sociales de Dumas fils. 191

Chap. III. — Le théâtre. 210

Chap. IV. — Dumasiana 257

Bibliographie d'Alexandre Dumas fils. 289

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 20.4 96.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

MONTGREDIEN ET Cie

8, rue Saint-Joseph, PARIS

Collection de volumes in-18 brochés à 3 fr. 50

AIGREMONT (Paul d'). **Monté-Léone.**

* *Intrigue mortelle.* Un volume.

** *Frère et Sœur.* Un volume.

*** *Justice suprême.* Un volume.

COFFIGNON (A.). **Les Coulisses de la Mode.** Un volume.

DECOURCELLE (Pierre). **Gigolette.** Roman tiré de la pièce de MM. Decourcelle et E. Tarbé.

* *Amour de Vierge.* Un volume.

** *Amour de Fille.* Un volume.

GERMAIN (Auguste). **Famille!** (Scènes de la vie parisienne.) Un volume.

LEPELLETIER (Edmond). **Madame Sans-Gêne.** Roman tiré de la pièce de MM. Sardou et E. Moreau.

* *La Blanchisseuse.* Un volume.

** *La Maréchale.* Un volume.

*** *Le Roi de Rome.* Un volume.

LEPELLETIER (Edmond). **Les Trahisons de Marie-Louise.** Episode complémentaire de *Madame Sans-Gêne.*

* *La Barrière Clichy.* Un volume.

** *La Belle Polonaise.* Un volume.

*** *Les Fourberies de Fouché.* Un volume.

MANTEGAZZA. **Hygiène de l'Amour.** Un volume.

L'Amour dans l'Humanité. Un volume.

La Physiologie de l'Amour. Un vol.

La Physiologie de la Douleur. Un vol.

Comment se marier? Un volume.

MAHALIN (Paul). **Le Filleul d'Aramis.** Un volume.

Les Aventuriers de Paris. Un volume.

Robida (A.). **Le Vingtième siècle.** Roman d'une Parisienne d'après-demain. Un vol.

La Vie électrique. Scènes de la vie parisienne au vingtième siècle. Un volume.

Turquan (Joseph). **Souveraines et Grandes Dames,** d'après les témoignages des contemporains.

La Générale Bonaparte. Un volume.

L'Impératrice Joséphine. Un volume.

Les Sœurs de Napoléon : Élisa Bacciocchi. — Pauline. — Caroline Murat. Un volume.

La Reine Hortense. Un volume.

Envoi franco contre mandat-poste de 3 *fr.* 50 *adressé à la* Librairie Illustrée, *8, rue Saint-Joseph, Paris.*

Bouchot (Henri). **La Toilette à la Cour de Napoléon,** orné d'un portrait frontispice en héliogravure. Un volume in-8°. Prix . . 5 fr. »

ROUSSET (Commandant). **Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870-71).**

Tome I. *L'Armée Impériale* * *:* Déclaration de guerre. — Campagne d'Alsace. — Campagne de Lorraine. Un vol. in-8° broché. Prix . . . . . . 7 fr. 50

Tome II. *L'Armée Impériale* ** *:* Campagne de Lorraine (*suite*). — Campagne des Ardennes. — Le Blocus de Metz. Un vol. in-8° br. Prix. 7 fr. 50

Tome III. *Le Siège de Paris :* Les Sorties. — Le Bombardement. — L'Armistice. Un vol. in-8° broché. Prix . . . . 7 fr. 50

Tome IV. *Les Armées de Province* * *:* La première Armée de la Loire. — La Guerre dans la Beauce. — Coulmiers. — Beaune-la-Rolande. — Orléans. Un vol. in-8° broché. Prix . . . . 7 fr. 50

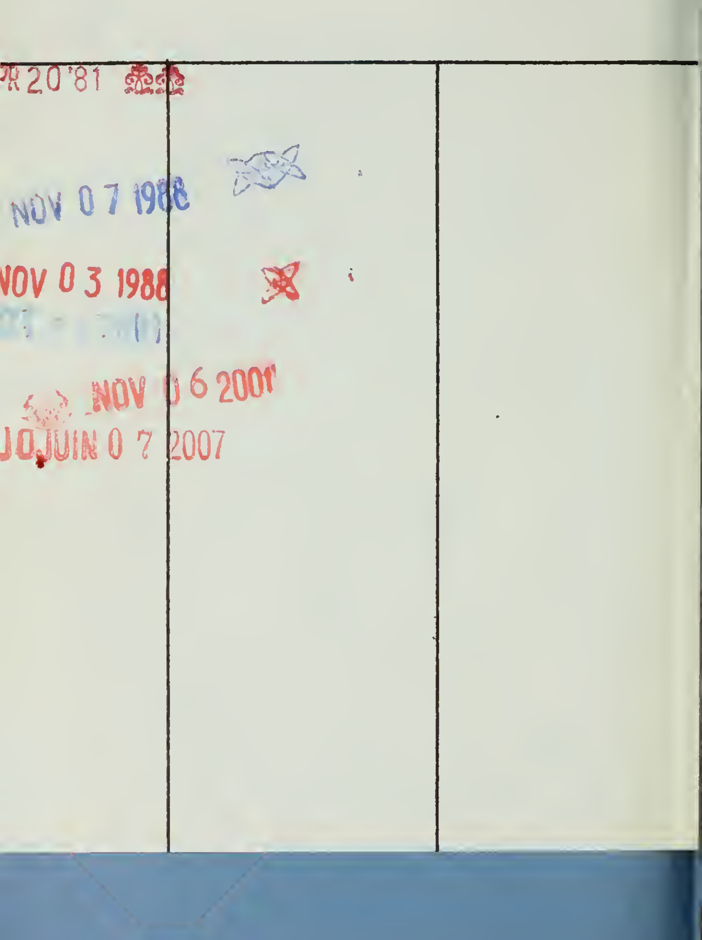
Tome V. *Les Armées de Province* ** : La deuxième Armée de la Loire. — Vendôme. — Le Mans. — Campagne du Nord. — Amiens. — Rouen et l'Hallue. — Péronne et Bapaume. — Saint-Quentin. Un vol. in-8° broché. Prix. . . . . 7 fr. 50

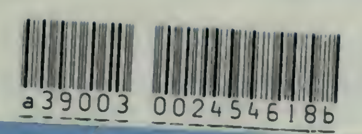
Tome VI. *Les Armées de Province* *** *:* Campagne de l'Est. — La guerre dans les Vosges. — En Franche-Comté. — En Bourgogne. — Villersexel. — La catastrophe. — Les opérations maritimes. — Les Places fortes. — Conclusion. Un vol. in-8° broché. Prix . . . . 7 fr. 50

Chaque volume est augmenté de cartes, plans, pièces justificatives et ordres de bataille.

Prix de l'ouvrage complet broché. . . . . . . **45** fr.

Reliure de bibliothèque demi-chagrin, plats toile. Prix. **60 fr.**


R 20 '81
NOV 0 7 1988
NOV 0 3 1988
NOV 0 6 2001
JUIN 0 7 2007


a39003 002454618b

